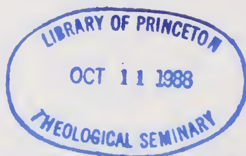

LIBRARY OF PRINCETON
OCT 11 1988
THEOLOGICAL SEMINARY

ANNO LXXXV N. 116



BOLLETTINO DELLA SOCIETÁ DI STUDI VALDESI



DICEMBRE 1964

Les Vaudois en Bohême avant la Révolution hussite

Dans l'histoire de la pensée et du témoignage chrétiens, le mouvement Vaudois et celui des Hussites font chemin commun pendant une longue époque du Moyen Age. On chercherait en vain, au courant de cette même période, deux autres mouvements dont les motifs et les tendances se placeraient sur un plan aussi comparable. C'est qu'en effet et le Valdisme et le Hussitisme révèlent les traits caractéristiques de ce que nous aimerions appeler, par rapport à la Réforme classique du XVIe siècle, la première Réforme. Giovanni Miegge a le mérite d'avoir saisi, dans un article remarquable (1), les lignes générales de cette première Réforme: « L'ispirazione evangelica nel senso dei Sinottici, soprattutto del Sermone sul Monte, mentre la Riforma (à savoir celle du XVIe siècle) sarà essenzialmente paolinica ed agostiniana, l'accento posto, cioè, sulla disciplina morale, sulla legge evangelica, piuttosto che sulla salvazione per fede e sulla libertà cristiana, la tendenza rigoristica, più o meno ascetica..., uno stato d'animo donatistico, che rifiuta di riconoscere per valido il ministero di sacerdoti il cui carattere morale è degno di biasimo..., la presenza e il pregio della ispirazione, della profezia, l'entusiasmo, le visuali apocalittiche, l'attesa millenaristica, che si associa alle aspirazioni di rinnovamento sociale, e finalmente, connesso con queste ultime caratteristiche, anzi, forse la loro causa: il carattere popolaresco..., la espressione dei ceti più poveri, mentre la Riforma, come si sa... è l'espressione generalmente conservatrice della borghesia umanistica ed arrivata delle città ».

Une inspiration aussi identique du Valdisme et des réformateurs de la première heure en Bohême n'a pu manquer de rapprocher les deux mouvements. Ils faisaient cause commune devant un ennemi commun, devant un christianisme aliéné à sa mission primitive depuis, croyaient-ils, que l'Eglise s'était étatisée avec l'avénement de

(1) Giovanni Miegge, Le due Riforme, in La Luce 1949, n. 3; cf. Amedeo Molnár, Für ein erneutes Gespräch zweier Reformationen, in Glaube und Gewissen 1957, p. 184-186.

l'empereur Constantin. Or de ce rapprochement des deux mouvements en question, ce fut l'ennemi le premier à s'en rendre compte. D'innombrables actes inquisitoriaux en fournissent la preuve. On sait l'organisation poussée et, en un certain sens, internationale de l'Inquisition dont les différents postes se communiquaient les résultats de leurs enquêtes. L'intérêt dogmatique ou, si l'on veut, hérésiologique, y occupait la première place. Des questionnaires une fois établis pour l'hérésie type vaudois, on s'en servait souvent à distance de plusieurs décennies dans des milieux géographiquement fort éloignés l'un de l'autre. Il ne fallait alors qu'un pas pour en arriver à proclamer Vaudois tout hérétique qui avait plus ou moins consenti aux articuli Waldensium (2). Ce procédé, très répandu en Bohême au XIV[e] et encore au début du XV[e] siècle auprès d'une inquisition qui avait reçu ses premières instructions de sa soeur majeure de l'Autriche, bien plus expérimentée, a amené plus d'un historien à exagérer la diffusion du Valdisme dans la Bohême préhussite. L'historien critique n'a qu'à renoncer ici à toute généralisation prématurée.

Depuis Jacques de Thou, on a trop longtemps prétendu que Valdo lui-même serait venu mourir en Bohême après y avoir établi un nombre considérable de ses correligionnaires. Or, de cette légende, il n'en est rien (3). Selon le chroniqueur protestant Daniel Specklin, on avait cru que les hérétiques brûlés à Strasbourg en 1212 par l'évêque Henri II de Veringen, étaient des Vaudois et qu'ils auraient eu des relations suivies avec la Bohême. Mais Specklin, narrateur de peu de foi, avait brouillé des événements ultérieurs avec une persécution des Ortliebiens (4). En 1929 encore, Rudolf Holinka croyait pouvoir démontrer que l'immigration des Vaudois en Bohême se serait faite en trois temps. Au cours du XIII[e] et du XIV[e] siècle l'élément vaudois se serait fait valoir parmi les colons allemands des pays limitrophes du sud de la Bohême, au début du XV[e] siècle il aurait apporté son inspiration religieuse au mouvement taborite naissant, enfin, dans un troisième temps, il aurait lui-même subi une métamorphose curieuse en se laissant absorber par l'aile radicale des Hussites (5). Mais les faits dont Holinka se faisait fort, sont loin de prouver sa thèse, pourtant remarquable, dans toute son étendue.

S'il est vrai qu'en 1257 le pape Alexandre IV institua en Bohême l'inquisition qu'il confiait aux Frères mineurs, nous ne savons abso-

---

(2) Pour une vue d'ensemble sur l'inquisition cf. H. E. Feine, Kirchliche Rechtsgeschichte I, Weimar 1955, p. 389-391 (avec bibliographie).

(3) F. M. Bartos, Jihocesky sborník historicky VI, p. 43-44, et, du même auteur, le chapitre Legenda o skonu Petra Valdeza v Cechách (La légende de la mort de Pierre Valdez en Bohême), in Devet statí z ceskych dejin, Praha 1941, p. 5-9; Amedeo Molnár, Luc de Prague et les Vaudois d'Italie, in BSSV 90 (1949), p. 40s.

(4) Luzian Pfleger, Kirchengesschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter, Colmar 1941, p. 99 ss.; cf. H. Haupt, Waldenserthum und Inquisition, Freiburg i.B. 1890, p. 37 s.

(5) Rudolf Holinka, Sektárství v Cechách pred revolucí husitskou (Les sectes en Bohême avant la Révolution hussite), Bratislava 1929.

lument rien des hérétiques qu'elle aurait dû frapper et rien ne nous autorise à croire avec Palacky, Preger, Haupt et Holinka qu'il s'agissait de Vaudois (6). On a souvent pensé, et avec quelque raison, nous le verrons, à la possibilité d'une infiltration vaudoise en Bohême par la frontière autrichienne. Or si l'hérésiarche Neumaister, avant son exécution en 1312/5, avait proclamé devant l'inquisition autrichienne avoir d'innombrables sectateurs en Bohême, il n'en résulte ni pour lui ni pour ses amis qu'ils fussent pour la plupart des Vaudois. Bien au contraire, une analyse des doctrines défendues à cette date par les hérétiques autrichiens « argue convincingly against its having been predominantly waldensian in nature » (7). En 1315 toujours, 14 hérétiques furent brûlés à Prague, très probablement par suite de la dénonciation du malheureux Neumaister. Sur le caractère de cette hérésie nous sommes moins bien encore renseignés que sur celui des Autrichiens. Ces hérétiques auraient nié la légitimité de tout serment et de toute différentiation entre prêtres et laïques, nié la résurrection, affirmé la possibilité de réitérer le baptême et prétendu que le Christ n'avait qu'un corps irréel, fantastique. Un archevêque, chef de la secte, aurait eu sept évêques à sa disposition (8). L'identification de l'hérésie à partir des seules données fort tendancieuses fournies par la plainte portée par Henri de Schumburg, chanoine de Litomerice, contre l'évêque de Prague, Jean IV de Drazice, est difficile. Aussi les résultats de plusieurs chercheurs portent-ils, sur cette question, la marque de l'arbitraire. On a pensé d'abord aux Cathares (9), ensuite aux Albigeois et aux Vaudois à la fois (10), puis aux seuls Vaudois (11), puis aux Béghards de la secte du Libre esprit (12), pour en revenir de nouveau aux Cathares (13) ou à la formulation fort prudente de Josef Susta — « A côté de l'influence dominante des sectaires vaudois nous y rencontrons encore l'écho d'une mentalité cathare » — ou, finalement, à celle de Ernst Werner affirmant que les hérétiques de 1315 « nur mit viel Phantasie als waldensisch deklariert werden können » (14). Pour s'en tirer de ce désarroi, la meilleure des choses

---

(6) Cf. Václav Novotny, Rozmach ceské moci za Premysla II. Otakara (Ceské dejiny I, 4), Praha 1937, p. 68; Holinka, o. c., p. 37.

(7) Paul P. Bernard, Heresy in fourteenth century Austria, in Medievalia et humanistica X (1956), p. 54.

(8) Chronicon Aulae Regiae, in Fontes Rerum Bohemicarum IV, ed. Josef Emler, Praha 1884, p. 224; traduction en tchèque par Frantisek Hermansky, Kronika Zbraslavská, Praha 1952, p. 498. — J. Emler, Regesta Bohemiae et Moraviae III, Praha 1890, p. 174 s.; cf. Josef Susta, Karel IV., otec a syn (Ceské dejiny II, 3), Praha 1946, p. 103 ss.; Holinka, o. c., p. 45 ss.

(9) Frantisek Palacky, Dejiny národu ceského VIII, 1, Praha 1894[4], p. 219.

(10) Vácslav V. Tomek, Dejepis mesta Prahy, I, Praha 1855, p. 507.

(11) Zikmund Winter, Zivot církevní v Cechách I, Praha 1895. p. 289; H. Haupt, Waldenserthum und Inquisition, o. c., p. 24.

(12) F. M. Bartos, Do ctyr prazskych artikulu, Praha 1925, 47.

(13) Holinka, o. c., p. 60.

(14) E. Werner, Nachrichten über spätmittelalterliche Ketzer aus tschechoslovakischen Archiven und Bibliotheken, in Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-

est de supposer soit le caractère syncrétiste des hérésies elles-mêmes tant en Autriche qu'en Bohême, soit l'inaptitude des inquisiteurs à discerner clairement le vrai visage des hérétiques en question.

En 1318, Jean XXII nomme comme inquisiteurs pour les diocèses de Olomouc en Moravie et de Prague Kolda de Koldice des Frères Prêcheurs et Hartmann de Plzen des Frères mineurs (15). La nomination avait nettement pour but de promouvoir, à l'aide des ordres mendiants, l'influence directe de la curie avignonnaise sur l'administration ecclésiastique des pays de la couronne de Bohême. Aussi allait-elle de pair avec la suspenion de l'évêque de Prague (16). Il est significatif que des lettres papales invitent, entre autres, deux seigneurs du sud de la Bohême, Pierre de Rosenberg et Guillaume de Landstein, à prêter leur assistance aux inquisiteurs (17). Nous avons donc ici à faire aux domaines voisinnant avec l'Autriche. Aussi l'abbé Jean du monastère cistercien de Viktring en Carinthie (†1347), parlant dans sa chronique des événements postérieurs de quelques dix ans embrassait-il d'une vue d'ensemble, et à raison semble-t-il, l'activité inquisitoriale déployée dans le contrées limitrophes de l'Autriche et de la Bohême (18).

Dans les pays tchèques l'attrait des prétendus hérétiques allait en augmentant puisqu'en juillet et en août 1335, Benoît XII nomme deux nouveaux inquisiteurs, Gallus de Kosorice, dominicain, pour le diocèse de Prague (19), et Pierre de Naceradec, franciscain, pour celui de Olomouc (20). Ils se mettent aussitôt à l'oeuvre. Nous possédons des fragments du dossier de l'inquisition dirigée par Gallus de Kosorice dont les premiers datent du 17 octobre 1335 déjà (21). Nous voici amenés, une fois de plus, au sud-est de la Bohême, cette fois-ci sur les terres d'Ulric III de Jindrichuv Hradec. L'enquête touche surtout les habitants du village Velky Bednárec et de ses environs. Ces hérétiques manifestent une aversion marquée pour tout serment, un attachement aux maîtres itinérants qui viennent visiter la région trois fois par an, et des revendications d'ordre social. Les maîtres Albert et Gottfried ainsi que les gens soumis à l'enquête à Jindrichuv Hradec, portent tous des noms bien allemands (22).

Universität Leipzig 12 (1963), p. 236; cf. Josef Macek, Tábor v husitském revolucním hnutí I, Praha 1952, p. 177.

(15) Holinka, o. c., p. 62.

(16) Zdenck Fiala, Správa a postavení církve v Cechách od pocátku 13. do poloviny 14. století, in Sborník historicky III (1955), p. 84 s.

(17) Regesta III, p. 181 cd. J. Emler.

(18) « Fuit eciam hoc tempore in multis locis circa metas Austrie et Bohemie zizania multiplex in medio tritici seminata... Ex quibus maxima multitudo utriusque sexus incendio perierunt ». Liber certarum historiarum, ed. Ferd. Schneider, II, p. 130 s.; cf. Holinka, o. c., p. 64.

(19) Regesta Bohemiae et Moraviae IV, p. 850, du 1 juillet 1335.

(20) Cod. dipl. et epistol. Moraviae VII, p. 52 s., du 22 août 1335; Holinka, o. c., p. 65.

(21) Editions: Ferdinand Mencík, Vyslech Valdenskych r. 1340, in Vestník královské ceské spolecnosti nauk 1891, et A. F. Fuchs, Urkunden und Regesten zur

exception faite pour la servante Catherine, fille d'une mère sans doute tchèque du nom de Marca. Pour la plupart ces hérétiques sont des paysans et artisans. Leurs maîtres qui prêchent, instruisent, reçoivent les confessions et administrent le consolamentum, ont des relations avec Prague et leur ministère itinéraire leur vient d'être soulagé grâce à l'usage d'une voiture, don de la communauté.

Grâce aux fragments ultérieurs nous savons que l'inquisition des hérétiques des alentours de Jindrichuv Hradec continuait à travailler à Prague en 1337 dans le couvent des dominicains et sous la présidence de Gallus de Kosorice. L'enquête fit ressortir les relations des sectaires avec la Bavière (23).

Toujours en 1337, l'inquisition découvre à Prague même des partisans d'un mouvement hérétique ayant des attaches avec la ville de Hradec Králové. Rudlinus, magister inter hereticos, aurait embrassé le mouvement vers 1300 déjà. Passée la période de 12 ans en tant que « disciple » et gardant toujours la chasteté, il fut promu « maître ». A Prague, après un séjour de quatre semaines dans la maison de la veuve Feuchtenwaycz, il fut finalement arrêté (24).

Trois fragments nous permettent de nous faire une idée de l'histoire mouvementée de deux générations d'une famille hérétique (25). Rydlinus Werdeic fut arrêté à Hradec Králové, siège de la reine (26) et, condamné par l'inquisition, il y fut brûlé. Sa femme Meccza fut emprisonnée pendant 24 semaines. Des trois fils de ce mariage le drapier Philippe (tonsor pannorum) abjura son hérésie devant les inquisiteurs à Hradec Králové, fut contraint à porter la croix des hérétiques pénitents pendant six semaines et s'installa finalement avec sa femme Kunegundis à Prague, dans la rue Dlouhá. Son frère, marié à Jutka qui exerçait le tissage (textrix peplorum), originaire elle aussi de Hradec Králové, semble s'être installé à Prague en 1335 seulement. Tous suspects d'hérésie, furent inquiétés en 1337 par l'inquisition pragoise. A ce moment Philippe semble avoir oublié même le symbole des apôtres.

Vu les reinseignements sur le magistère du maître Rudlin, il est possible de songer à l'origine vaguement vaudoise de ce groupe d'hérétiques. Ce qui frappe à nouveau, c'est la nationalité sans doute allemande de ses membres et, quant à leur appartenance sociale, le mi-

---

Geschichte des Benediktinerstiftes Göttweig III, Fontes Rerum Austriacarum II, 55, Wien 1902, p. 394-397. La date a été récemment établie par Ivan Hlavácek, Inkvisice v Cechách ve 30. letech 14. století, in Ceskoslovensky casopis historicky 1957, p. 529.

(22) E. g. Rudlin, Henzlin, Gozlin, Reuler, Neupauer, Kleusner, Wobrat, Vilkirk.

(23) Ed. Ivan Hlavácek, Inkvisice v Cechách, o. c., n. 1 et 2, p. 535.

(24) Ibidem, n. 6. p. 537.

(25) Ibidem ,n. 7-9, p. 537-538.

(26) Très probablement Elisabeth Richsa ou Rejcka d'origine polonaise, mariée en 1303 au Premyslide Venceslas II, roi de Bohême, en 1306 à Rodolphe de Habsbourg († 1307). Entre 1308 et 1319 la reine veuve († 1337) siégeait habituellement à Hradec Králové. On pourrait donc rattacher le supplice de Rydlinus Werdeic à l'inquisition de 1318.

lieu d'artisans tisserands. (Un des amis pragois de Philippe est bonnetier - pilleator). Peut-être ont-ils pénétré dans le pays en suivant les principales voies qui ont pris de l'importance dans le commerce des draps (27). Quant aux hérétiques des environs de Jindrichuv Hradec (Neuhaus, Nova domus), au moment de l'inquisition paysans et artisans, ils habitent tous des villages fondés sur les terres de la famille tchèque des seigneurs de Hradec au blason de rose d'or, par des colons allemands venant d'Autriche et de Bavière. Le défrichage progressif des forêts couvrant la frontière de la Bohême et de l'Autriche s'était fait valoir surtout pendant le XIII[e] siècle (28). J'insiste pourtant sur le fait que le caractère vaudois de l'hérésie en question n'est qu'une conjecture fort plausible.

En 1338 les deux inquisiteurs travaillent d'un commun accord à Jindrichuv Hradec (29) et suscitent, auprès de la paysannerie de la contrée, une violente réaction qui, bientôt, se transforme en une vraie insurrection. L'inquisiteur Gallus, suivi sous peu du seigneur Ulric III, se rendent alors à Avignon pour y porter plainte. Les insurgés auraient attaqué des fidèles, mutilé des magistrats d'Ulric, refusé l'obéissance, assiégé même un des châteaux du seigneur, incendié plusieurs villages (30). Par une lettre du 6 mars 1340, Benoît XII invitait Ulric à se mettre à la tête d'une croisade pour supprimer l'insurrection sur ses domaines et assurait à tout participant des indulgences équivalentes à un pèlerinage en Terre sainte (31). La répression ne tarda pas. En 1341 Benoît XII, en 1346 Clément VI encore, insistent après des autorités (Ulric de Hradec et l'archevêque Ernest de Pardubice) à mettre à la disposition de l'inquisiteur Gallus des prisons plus nombreuses (32). Celles de Jindrichuv Hradec et du château de Landstejn ne suffisant point, on dut déporter bon nombre d'hérétiques à Prague (33). C'est à Prague aussi que l'inquisiteur fut gravement blessé par l'attentat d'un certain Albert. Etait-ce Albert, le maître itinérant que nous avons rencontré dans les protocoles de Jindrichuv Hradec et qui, ainsi, aurait voulu venger l'insurrection cruellement domptée? (34).

---

(27) Cf. Frantisek Graus, Cesky obchod se suknem (Le commerce des draps tchèque au XIV[e] siècle), Praha 1950.

(28) Cf. J. V. Simák, Stredoveká kolonisace v zemích ceskych, Praha 1938, p. 1143-1152.

(29) Cod. dipl. et ep. Moraviae VII, n. 218.

(30) Herman Haupt, Deutsch-böhmische Waldenser um 1340, in ZKG 1894, p. 15-17 (cf. G. Gonnet - A. Armand Hugon, Bibliografia valdese, Torre Pellice 1953, n. 1145); Ludvík Domecka, Valdenstí v jihovychodních Cechách, Tábor 1921, p. 5; Holinka, o. c., p. 66 s.

(31) Regesta IV, 302; O. Rinaldi, Annales ecclesiastici XXV, Paris 1887, p. 220. Le pape y parle de « infiniti haeretici communiter Theutonici et advene ».

(32) H. Haupt, Waldenserthum und Inquisition, o. c., p. 32.

(33) T. C. Zelinka, Památník Valdenskych - Landstejn, in Kostnické jiskry 1962, n. 23.

(34) Holinka, o. c., p. 77.

Si les révoltés avaient été attachés au principe bien vaudois de non-violence, ils auraient difficilement attaqué leurs supérieurs de main armée. Ne faut-il pas plutôt supposer que les paysans s'insurgèrent surtout pour n'avoir plus pu ni voulu supporter l'exploitation seigneuriale et que d'autre part, manquant en ce moment de moyens efficaces, pour obtenir des supports de la part de la curie d'Avignon, Ulric ait présenté sa cause comme identique à celle de l'inquisition? Les expéditions qu'il entreprit précisément dès 1339 au service du roi de Bohême Jean de Luxembourg furent certes très couteuses. Unifiant maintenant ses efforts, sous la protection du pape, avec ceux de l'inquisition, il pouvait désormais profiter du privilège qui assignait un tiers des biens des hérétiques condamnés aux inquisiteurs eux-mêmes, le reste étant mis sous séquestre au profit de l'autorité seigneuriale. Tout au plus peut-on dire que certaines attitudes et thèses vaudoises — le refus de prêter serment surtout — furent d'une part assimilées par les insurgés comme justifiant leur cause, d'autre part prises pour prétexte d'une suppression violente par la féodalité unie à l'Eglise dominante (35).

Flacius Illyricus semble avoir encore connu les documents de l'inquisition en Bohême vers 1330 dont pour le moment nous ne sommes qu'en possession des fragments que nous venons de mentionner. Très attaché à l'idée qu'il s'était forgée quant à la genèse et l'évolution de la Réforme tchèque, le fondateur de l'historiographie protestante affirmait carrément le caractère vaudois des hérétiques en question (36). Nous croyons avoir montré combien cette affirmation, bien que très digne d'attention, est sujette à caution.

Les mesures prises contre les insurgés sur les terres d'Ulric de Hradec ont fait preuve, en Bohême, de la coalition antihérétique du pouvoir spirituel et temporel. Cette coalition s'affermit durant le règne de Charles IV et du premier archevêque de Prague Ernest de Pardubice (1344-1364). Le premier insère dans son programme juridique, la Maiestas Carolina de 1350, plusieurs paragraphes devant assurer la liquidation de l'hérésie, le second établit à Prague un tribunal permanent d'inquisition. Ainsi l'initiative de la répression des hérétiques n'est plus imposée uniquement de l'extérieur mais surgit de la volonté des autorités les plus en vue au sein du royaume même. Il n'en reste pas moins que l'entière politique de Charles IV se fait, in spiritualibus, sous le signe d'un accommodement à la papauté avignonnaise.

Sous Ernest, l'inquisition ne semble pas avoir eu affaire aux Vaudois (37). Pourtant, sous ce rapport, il ne laisse d'intéresser que

---

(35) Cf. Josef Macek, Tábor v husitském revolucním hnutí I, Praha 1952, p. 179; Markéta Machovcová, Utopie blouznivcu a sektáru, Praha 1960, p. 104 s.

(36) « Habeo inquisitionem in Boemia et Polonia contra Valdenses sub rege Joanne circa 1330 Domini annum factam ». Catalogus testium veritatis, Strasbourg 1562, p. 430.

(37) J. K. Vyskocil, Arnost z Pardubic, Praha 1947, p. 377-380.

l'archevêque a voué une attention accrue à la situation du sud de la Bohême. Vers 1358 il y nomme comme inquisiteur le dominicain Svatobor de Dlouhá Ves, surtout pour les régions de Písek et Bechyne (38). C'est d'ailleurs encore dans cette contrée qu'en 1377 nous rencontrons, près du château Kozí, trois hérétiques allemands dont deux, Henslin et Konrad, sont originaires de Bednárec. Ils sont convoqués à comparaître devant le tribunal de l'archevêque. Il s'agit ici sans doute des descendants des anciens révoltés de 1340 (39). On le voit, la soit-disant hérésie était présente dans le pays qui, plus tard, deviendra témoin des prédications de Jean Hus éxilé de Prague et verra surgir la ville révolutionnaire de Tábor.

L'existence de Vaudois d'origine bohême — non forcément tchèque — est attestée vers 1360 par le nom du « de Praga Iohannes » qui aurait renié ses opinions vaudoises (40) à l'occasion de l'inquisition de Henri de Olomouc sévissant en Styrie entre 1360 et 1370. On sait que cette persécution fut la cause de plusieurs apostasies de Vaudois autrichiens et qu'il en résulta la fameuse correspondance entre les Vaudois d'Italie et de l'Autriche datant environ de 1368. Holinka a avancé l'hypothèse selon laquelle ce Jean de Prague serait l'auteur de la Responsio Iohannis tout en s'explicant son apostasie comme conditionnée par les dures mesures antihérétiques de la part de l'archevêque de Prague (41). Il est cependant beaucoup plus probable que les deux Responsiones Iohannis que nous connaissons depuis peu, doivent être attribuées à Jean Leser (42). Cela ne saurait en rien diminuer l'importance du fait que, vers 1360, un vaudois provenant de Prague ait eu des relations précisément avec des correligionnaires autrichiens. L'importance en est d'autant plus grande que nous sommes à même de reconstruire les thèses essentielles de la théologie de ce groupe des partisans de la première Réforme. Nous aurons à revenir sur ce point.

Exception donc faite pour la personnalité toujours mystérieuse de Jean de Prague, les sources inquisitoriales ne mentionnent guère par leurs noms explicites des Vaudois en Bohême vers cette fin du

---

(38) Ferdinand Tadra, Cancellaria Arnesti, Wien 1880, p. 283 ss.

(39) Ferdinand Tadra, Acta judiciaria consistorii Pragensis I, Praha 1893, p. 215: Václav Chaloupecky, K dejinám Valdenskych v Cechách pred hnutím husitskym, in Cesky casopis historicky 31 1926, p. 376.

(40) « ...de Praga Iohannes qui dixit nihil credere ». I. Döllinger, Beiträge zur Sektengeschichte II, München 1890, p. 352. Le contexte, d'ailleurs lacuneux, laisse sousentendre que Jean aurait renoncé, tout comme Jean Leser, à croire que les sectaires aient le pouvoir des sacrements; au contraire il aurait admis l'existence du purgatoire, le culte des saints et la légitimité des confessions faites aux prêtres. Sur l'inquisition de Henri de Olomouc cf. Haupt, Waldenserthum und Inquisition, p. 80 s., et Paul P. Bernard, Heresy in Austria, in Medievalia et umanistica 1956, p. 58.

(41) Holinka, o. c., p. 83, note 273.

(42) Giovanni Gonnet, I Valdesi d'Austria nella seconda metà del secolo XIV, in BSSV 111 (1962), p. 18 ss. et 26 ss.; Th. Kaeppeli et A Zaninovic, Traités antivaudois dans le ms. 30 de la Bibliothèque des Dominicains de Dubrovnik, in Arch. Fratrum Praed. 24 (1954).

XIVe siècle. Il est vrai que Pierre de Pillichdorf parle en général d'un millier de Vaudois que l'inquisition aurait convertis en Thuringe, au Brandebourg, en Bohême et en Moravie. Mais on peut se demander si le chanoine et professeur viennois, écrivant en 1395, n'exagérait pas et s'il n'était pas amené à songer aux pays tchèques par le fait que Pierre Zwicker était inquisiteur officiel de la couronne de Bohême et que son collaborateur fut Martin de Prague. C'est à ces deux policiers sanguinaires de l'Eglise romaine que faisait allusion l'ami de Jean Hus, Maître Jérôme de Prague, lorsqu'en 1409 il proclamait qu'on avait amené de l'étranger des hérétiques à Prague pour les y brûler vifs, sans jamais avoir pu constater, parmi la population tchèque du pays même, des doctrines hétérodoxes (43).

En effet Pierre Zwicker, originaire de la Prusse, provincial des Célestins à Oybin près de Zittau, et Martin, altariste à l'église du Tyn à Prague, se sont épuisé à poursuivre les Vaudois en Allemagne. On les voit oeuvrer en 1391 à Erfurt, en 1393 en Poméranie et au Brandebourg, en 1395 en Styrie, en 1400 et 1404 en Hongrie. Martin lui-même s'était familiarisé avec le problème vaudois vingt ans auparavant, semble-t-il, à Strasbourg, puis en Bavière. Un manuscrit de Munich le caractérise fort bien en parlant de lui comme d'un « presbyter ex Bohemia, authoritate apostolica in quibusdam Alemanniae partibus inquisitor haereticae pravitatis constitutus » (44). C'est donc en Allemagne surtout, sinon exclusivement que les deux acharnés ennemis des Pauvres de Lyon ont dressé leur dossier concernant la vie et la doctrine des Vaudois. De ce fait, il faut en tenir compte même en étudiant les copies de ce dossier qui ont vu le jour en Bohême et en Moravie. Etablis avant tout pour servir, en 1391, les enquêtes d'Erfurt, ces documents mettent en relief la pensée et le style de vie des Vaudois allemands et autrichiens. A cela rien ne change si, dans le manuscrit de Prague, nous lisons dans le texte de la formule d'abjuration allemande — « Ich... swere ayn eyt... meym here von Meinz » — au lieu de « Meinz » le nom de la ville de Prague. De même si la formule « pro indulgenciis fuisti Rome? » se trouve remplacée par cette autre question: « fuisti Prage in ostensione reliquiarum? » (45). Il reste toujours que le schéma fut importé de l'étranger. Sa transplantation en Bohême prouve cependant l'intérêt

---

(43) Jérôme de Prague, Recommendacio arcium liberalium, ed. Amedeo Molnár in Vybor z ceské literatury doby husitské, Praha 1963, p. 244-250; p. 245 s.: « Ego enim rei huius vos testes esse non dubito, quod plerumque plus quam plures ab exteris nacionibus homines retinctis memoriter huc advectos eosdemque ut iure compertos hereticos in hac sancta civitate fuisse combustos, nullum autem purum Boemum audistis vos neque patres vestri cum suis antecedentibus patribus vel semel ob heresim fuisse conbustum ». Cela peut être une exagération, pourtant non pas sans fondement.

(44) H. Haupt, Waldenserthum etc., p. 58; Holinka, o. c., p. 122.

(45) Le dossier vient d'être publié par E. Werner, ouvrage cité note 14, p. 265-274 avec toutes les variantes connues; cf. cependant les compte-rendus critiques de Am. Molnár, Communio viatorum 1963, p. 204 s., et Rudolf Rican, Theologische Literaturzeitung 1964.

que les Vaudois présentaient pour les inquisiteurs même dans les pays de Bohême. De surcroit une lumière est ainsi projetée sur la mission vaudoise en Europe centrale et sur sa portée internationale.

Les quelques indices d'une recrudescence des Vaudois de nationalité allemande en Bohême pendant la dernière décennie du XIVe siècle, sont pourtant d'un vague décevant: Un tchèque, Venceslas du village Susany (près de Chomutov au nord de la Bohême), est obligé de promettre aux inquisiteurs, en 1393, de renoncer aux relations avec des Vaudois de la contrée (46). L'année suivante l'évêque de Olomouc Nicolas s'empresse d'annoncer au pape que quelques hérétiques « de secta Valdensium » qui se trouvent dans son diocèse morave, veulent rentrer dans le giron de l'Eglise romaine (47). D'autre part, semble-t-il, l'écho du témoignage vaudois se fait entendre à Prague surtout dans ses accents eschatologiques (48).

Si les hérétiques insurgés en 1340 à Jindrichuv Hradec et qui ensuite ont essaimé sur les terres du château de Kozí, étaient en effet des Vaudois, nous aurions là une explication plausible du grand succès de la prédication de Jean Hus au sud de la Bohême. En effet, après avoir été frappé d'anathème et la ville de Prague étant mise en interdit, Hus s'était déplacé, dès l'automne 1412, vers le sud où le peuple accourut pour l'écouter. Il n'est guère possible de contester à la pensée vaudoise quelque influence préparatoire sur les esprits de cette population, encore faut-il constater que le seul à le relever soit un calomniateur. C'est au Concile de Constance que Michel dit de Causis présenta, en 1414, l'accusation compromettante: « Habet », à savoir Jean Hus, « pro se etiam generaliter omnes quasi haereticos, quia ipsorum pavet errores, scilicet Leonistas, Runcarios et Waldenses, qui omnes non curant censuram ecclesiasticam et odiunt Romanae ecclesiae auctoritatem, immo detestantur et vilipendunt » (49). L'expression tautologique dont Michel se sert pour désigner les Vaudois n'éveille, à vrai dire, aucune confiance en sa connaissance de cause et on a l'impression qu'il veut tout simplement faire peur en imaginant pour Hus la compagnie la plus mauvaise. Il pouvait d'ailleurs être sûr d'être écouté des cardinaux.

Hus lui-même avait sans doute quelque connaissance théorique du valdisme, mais tout ce que nous pouvons dire sur son attitude à son égard se réduit à peu de chose. En juin 1408, le prédicateur Nicolas de Velenovice dit Abraham, partisan de Hus, fut convoqué à comparaître devant le vicaire de l'archevêque de Prague. On lui reprochait d'avoir affirmé la légitimité de la prédication de la part

---

(46) J. Truhlár, Paberky z rukopisu Klementinskych, in Vestnik ceské akademie 1899, p. 353.

(47) Monumenta Bohemiae Vaticana V, ed. Kamil Krofta, Praha 1903, p. 464.

(48) Amedeo Molnár, Die eschatologische Hoffnung der böhmischen Reformation, in J. L. Hromádka, Von der Reformation zum Morgen, Leipzig 1959, p. 81.

(49) Frantisek Palacky, Documenta M. Ioannis Hus vitam, doctrinam, causam illustrantia, Praha 1869, p. 198.

des laïques et de n'avoir pas voulu prêter serment sur l'Evangile et la croix, mais uniquement au nom de Dieu. Cela avait suffi pour l'accuser d'hérésie vaudoise. Jean Hus qui était présent à l'interrogatoire, se souvint d'avoir dit alors: « Ecce, vos vultis istum sacerdotem condempnare, dicentes eum tenere errorem Waldensium, et ipse iuravit vobis per Deum. Estne hoc iustum? » Quant à sa propre conception du serment, Hus l'avait tirée du Pseudo-Chrysostome, source première de plusieurs de ses notions théologiques. Bien entendu, l'Opus imperfectum in Matthaeum de ce dernier contenait des idées précises dans le sens de ce que nous venons d'appeler la première Réforme. Mais ce serait trop serrer les textes que d'en conclure à une influence vaudoise sur Jean Hus (50). Les sympathies réciproques des Hussites et des Vaudois ne tardèrent pas à se manifester. Laissons leur seulement leur temps qui semble être différent des calculations des inquisiteurs.

Avant de s'être rendu compte de toute la portée de ses propres principes, la théologie hussite n'avait abordé le valdisme qu'avec une prudence extrême. La réserve de Jean Hus lui-même en fait foi. Cette réserve cède cependant le pas à une sympathie bienveillante après que des théologiens étrangers, liés avec le mouvement vaudois dans différents pays de l'Allemagne, vinrent s'installer en Bohême pour y faire cause commune avec la Réforme hussite. Maître Jacobel de Stríbro, à côté de Jean Hus le théologien hussite le plus en vue († 1429), se souvient, dès 1415, avec une certaine nostalgie des Vaudois, vrais membres de l'Eglise du Christ — certe illi sunt pars Cristi — qui se seraient séparés de l'Eglise infidèle au temps du pape Sylvestre mais qui, malheureusement, n'osent plus lever la tête pour avoir tant souffert (51). Au printemps de l'année suivante il rappelle les persécutions endurées par les Vaudois depuis deux siècles: O quanti sunt in ducentis annis fideles Cristi combusti non propter errorem, sed Domini evangelium! (52).

Qu'on me permette d'insister sur ce fait curieux. Professeur d'Université au moment où celle-ci devient l'autorité spirituelle seule capable, en Bohême, de remplacer le prestige doctrinal et moral que le Concile siégeant à Constance avait perdu, successeur de Jean Hus sur la chaire de la Chapelle de Bethléhem, chef toujours encore incontesté du mouvement réformateur, initiateur, dès 1414, tant de

---

(50) Je cite les paroles de Hus d'après le ms du Musée National de Prague, VIII F 38, p. 8, où l'on peut lire encore: « Quibus ego Iohannes Hus dixi, quod sanctus Iohannes Crisostomus tales vocat stultos, qui expetunt iuramentum super creatura, quasi maius sit iurare per creaturam quam per Deum ». Cf. aussi Palacky, Documenta, o. c., p. 185, et Václav Novotny, M. Jan Hus I, Praha 1921, p. 240 s.

(51) Le sermon sur le texte Liber generacionis, du 8 septembre 1415, se lit dans le ms de la Bibliothèque universitaire de Prague, VII E 6, fol. 27. Cf. F. M. Bartos, Literární cinnost M. Jakoubka ze Stríbra, Praha 1925, n. 55.

(52) F. M. Bartos, Do ctyr prazskich artikulu, p. 61, note 73. Il s'agit de la postille de Jacobel du codex VIII E 3 de la Bibliothèque univers. de Prague, fol. 70.

l'idée théologique que de la pratique liturgique de la Sainte-Cène administrée sous les deux espèces, Jacobel de Stríbro ose prendre officiellement la défense des Vaudois jusqu'ici toujours calomniés et persécutés en les déclarant avoir souffert non propter errorem, sed Domini evangelium. Quel renversement de vues et de valeurs traditionnelles! Les années 1415, date du supplice de Jean Hus, et 1416, celle du bûcher de Jérôme de Prague, sonnent l'heure de la naissance de cette nouvelle, inattendue solidarité de foi chrétienne entre Hussites et Vaudois. Les idées que Jacobel se fait au sujet des Vaudois correspondent à cette date beaucoup moins au dossier des inquisiteurs (53) que, fait remarquable, à la théologie vaudoise de l'histoire telle qu'elle ressort de la correspondance des Vaudois d'Autriche avec ceux d'Italie. On rencontre chez Jacobel la même distinction de la vraie et de la fausse Eglise, la même constatation d'une séparation salutaire par rapport au pape Sylvestre effectuée du temps de l'empereur Constantin, une périodisation quasi identique du temps des persécutions imposées aux Vaudois — 250 ans selon la Responsio I Iohannis, 200 ans selon Jacobel (54) —, le même regret au sujet du nicodémisme, hélas, inévitable des Vaudois obligés à une vie clandestine (55), le même accent mis sur l'aspect nécessairement minoritaire d'une Eglise suivant le Christ crucifié (56). Dans la Epistola Fratrum de Italia on lit cette affirmation rarissime: « Non est dubium, quia usque ad finem mundi sancti a s u i s persecucionem paciantur » (57). Or, c'est exactement la pensée que Jacobel fit sienne dans une prédication solennelle de 1416/7 pour commémorer le martyre de trois jeunes hussites († 1412) ainsi que celui de Hus et de Jérôme de Prague. Dans ce sermon in memoriam novorum martyrum, il reprend la thèse vaudoise (58) en insistant avec Jean Chrysostome sur l'exemple des prophètes qui ont souffert de la part de leur propre peuple (59). Tous ces rapprochements ne sont certes pas un hasard.

---

(53) Par exemple de Pierre Zwicker et Martin de Prague ou les Articuli Waldensium analogues dont on trouve la liste dans la Bibliografia valdese, Torre Pellice 1953, n. 719; à y ajouter ceux du ms de Vienne en Autriche 4550, fol. 241v-242v.

(54) Giovanni Gonnet, in BSSV 111 1962, p. 20.

(55) Ibidem, p. 29.

(56) Epistola Waldensium de Italia: « sancte dicimus, quia populosior est ecclesia malignancium quam ecclesia Dei ». Ces mots ne sont pas cités par Gonnet. A comparer à ce que dit Jacobel dans ses sermons tchèques de 1416, in Jakoubek ze Stríbra, Betlémská kázání, ed. Karel Sita, Praha 1951, pp. 85, 109, 115, 121.

(57) Gonnet, in BSSV 111 (1962), p. 15.

(58) Elle est attestée encore par une pièce inédite du dossier de la correspondance entre Vaudois d'Italie et d'Autriche, dans le ms. Karlsruhe, Reichenauer Bibl., 48, fol. 340-341.

(59) « Sed omnes prophete neque a gentilibus regibus, sed a suis occisi sunt, non propter gentilitatem, sed quia corripienbant eorum peccata. Si autem quis a suis ipsis propter causam dei aliquid patitur et non habet mercedem, nec prophete habuerunt... Ideo non posuit scriptura personas persequencium, sed solum causam persecucionis ». Ed. Václav Novotny in Fontes Rerum Bohemicarum VIII, Praha 1932,

Ils sont là pour prouver que Jacobel est allé chercher ses informations au sujet des Vaudois et de leur doctrine non plus uniquement dans les dossiers traditionnels des inquisiteurs, mais bien à une source plus pure, dans les milieux de vaudois de nationalité allemande.

En effet, Jacobel semble s'être familiarisé avec la pensée vaudoise par l'entremise des maîtres allemands dits de l'école de Dresde qui jouirent de l'hospitalité pragoise dès la fin de l'an 1411, lorsqu'ils y accoururent au moment où la lutte dramatique de Jean Hus touchait à son apogée. Maître Pierre et Friedrich Eppinge, chassés de Dresde où ils avaient professé à l'école de la Sainte Croix, furent reçu par les maîtres tchèques de l'Université de Prague au collège « A la rose noire » dont il surent bientôt créer un centre efficace de propagande hussite.

Eppinge, mort prématurément (en 1413), non sans avoir pu encore soutenir Hus dans sa cause (60), fut remplacé par Nicolas de Dresde, écrivain fécond qui s'était lié d'amitié avec l'érudit Anglais Peter Payne, lui aussi réfugié en Bohême et, comme lui, décidé à déployer son érudition théologique au service de la Réforme en Bohême. Vers 1414 Nicolas, d'ailleurs ancien élève de l'Université pragoise — il y fut promu bachelier en 1396 déjà —, se fit le collaborateur de Jacobel tout en nouant déjà des relations avec la poussée radicale dont naîtra bientôt le Taboritisme. Son traité De iuramento est nettement vaudois dans sa tendance, repoussant, avec le serment, toute peine de mort. Son ami Payne, après s'être enfui d'Oxford en 1414, se cacha pendant des mois, très probablement chez des Vaudois des pays allemands, avant d'arriver chez ses amis tchèques au début de 1415. Il a pu faire naître, dans la pensée de Nicolas de Dresde, le plan hardi d'une union oecuménique entre Hussites et Vaudois. C'est ce qui expliquerait le voyage que Nicolas entreprit en Allemagne où l'inquisition se saisit de lui en Misnie. Unissant la cause des Hussites à celle des Vaudois, il subit une mort semblable à celle de Jean Hus dont il avait auparavant commémoré le martyre en termes émouvants (61). A Prague il avait publié un traité revendiquant la

p. 232. Cf. Amedeo Molnár, Betlémské kázání na pamet novych mucedníku, in Kostnické jiskry 1962, n. 24.

(60) Hus lui-même s'en souvient avec reconnaissance vers 1413: « Magister Fridericus Epinge... cum aliis pluribus petentes in praetorio ne condemnaretur veritas et audacter se inscribentes, quod conclusioni doctorum non consentiunt, graviter se infamarunt ». Historia et monumenta, Nuremberg 1558, I, f. 266 a. Dans son De ecclesia, Hus caractérise Epinge comme « sancte memorie pius christianus et magnus zelator et scrutator legis Christi » (ed. S. H. Thomson, Praha 1958, p. 216).

(61) Nicolas de Dresde, Dialogus de purgatorio, ms de la Bibliothèque de l'Univ. de Prague, III G 8, fol. 64r-65r, cité par Amedeo Molnár, Les Vaudois et la Réforme tchèque, in BSSV 103 (1958), p. 43. A son tour Jean Zelivsky range Nicolas parmi les martyrs hussites dans un sermon du 25 avril 1419 (ed. Am. Molnár, Iohannis Siloensis Collectarum quae ad nos pervenerunt tomus I, Praha 1953, p. 126 s.). — Sur Nicolas de Dresde Jan Sedlák, Mikulás z Drazdan, Brno 1914; J. Th. Müller, Nicolaus von Dresden, in Zeitschrift für Brüdergeschichte 1915, p. 80-109, et surtout F. M.

liberté de la prédication où il s'était servi de la Defensio articulorum Wiclif que Hus avait rédigée en 1412. Ce traité de Nicolas figure en traduction parmi la littérature vaudoise sous le titre Alcuns volon ligar la parolla di Dio (62). J. Th. Müller avait cependant raison de préciser que les maîtres du collège « A la rose noire » n'étaient pas, eux-mêmes, des Vaudois mais bien des wyclifites. « Zugleich bildet aber sicher diese Schule einen Hauptausgangspunkt für die wyclifische und hussitische Propaganda unter den deutschen Waldensern » (63).

Pierre de Dresde semble avoir poursuivi la même tâche que son ami Nicolas et mourut en Bavière lorsqu'il y essayait d'entrer en contact avec les Vaudois (64). Elève de Pierre de Dresde et de Eppinge, Jean Drändorf, né en Sachse, avait à son tour vécu en Bohême de 1411 à 1421. Il fut consacré ministre de la Parole parmi les Hussites, servit quelque temps la communauté allemande d'anciens Vaudois, semble-t-il, à Jindrichuv Hradec, puis entreprit un voyage en vue de rallier les Vaudois des pays allemands à la cause hussite. Il visita Bâle, à Spyre il aida la ville dans sa lutte contre la hiérarchie; se dirigeant vers Weinsberg, il fut arrêté et brûlé à Heidelberg le 17 février 1425 (65). A Spyre il avait trouvé un fort appui dans le recteur Pierre Turnow, originaire de Prusse, mais élève de l'Université de Prague où il avait embrassé le Hussitisme. Cédant aux insistances de ses amis hussites, Turnow entreprit un voyage pour explorer les Ritus et mores Graecorum. Mais, établi à Spyre, il y subit le martyre, au mois d'avril 1426, pour avoir professé la nécessité théologique et pratique de la communion sous les deux espèces (66). Un collègue de Drändorf, Barthélmy Rautenstock, lui aussi élève de l'institut « A la rose noire », consacré au ministère au sein de l'Eglise hussite en 1417, fut arrêté par l'inquisition à Würzburg (vers 1440) après plus de vingt ans d'un ministère itinérant qui semble avoir suivi les îlots vaudois en Bavière et en Franconie (67). Il est évident que l'école pragoise dite de Dresde versa le sang de ses partisans en poursuivant la pensée hardie de la création d'une communauté oecu-

---

Bartos, Husitství a cizina, (Hussitisme et l'étranger), Praha 1931, p. 113-153. — Sur Payne cf. F. M. Bartos, M. Petr Payne, diplomat husitské revoluce, Praha 1956.

(62) De quadruplici missione, ed. Jan Sedlák, Studie a texty I, Olomouc 1914, p. 95-117. Sa dépendance par rapport à Hus fut prouvée par F. M. Bartos, Casopis ceského musea 1915, p. 5, et Václav Novotny, M. Jan Hus II, Praha 1921, p. 136.

(63) Zeitschrift für Brüdergeschichte. Herrnhut 1915, p. 106.

(64) Heinrich Boehmer, Peter von Dresden, in Neues Archiv für sächsische Geschichte 1915; F. M. Bartos, Husitsví a cizina, 1931, p. 75-80.

(65) Herman Haupt, Waldenserthum o. c., p. 69 s.; O. Meltzer, Johannes von Drändorf, in Monatshefte der Comeniusgesellschaft XII, 1903; F. M. Bartos, Nekolik postav z ceskych dejin, Praha 1941, p. 80-84.

(66) F. M. Bartos, Nemeckého husity Petra Turnova spis Ritus et mores Grecorum, in Vestník ceské spolecnosti nauk 1915.

(67) I. Döllinger, Beiträge zur Sektengeschishte des Mittealters II, München 1890, p. 626-629.

ménique, unissant Vaudois et Hussites en vue du renouveau de l'Eglise universelle.

L'éclosion, en 1419, de la révolution à Prague et le rayonnement de l'école de « La rose noire », avaient dépassé, et de beaucoup, les rêves les plus hardis de Jacobel. Se retirant de plus en plus sur des positions plutôt académiques, il essayait d'assumer le rôle de théoricien du parti de centre hussite. Vers 1420 il n'applaudissait plus aussi chaleureusement aux convictions vaudoises. En accentuant qu'un seul aspect de la vérité, affirmait-il alors, toute secte tombe facilement dans d'autres erreurs: « Si aujourd'hui les Vaudois blâment, à juste titre, la donation acceptée par le pape, ils ont néanmoins renié d'autres vérités en discréditant le purgatoire et le suffrage des saints » (68).

Il faut donc nous transporter de la capitale bohême au sud du pays, chez les Taborites, pour y rencontrer non seulement une attitude moins réservée à l'égard des Vaudois mais encore la réalisation pratique de l'internationale de ceux qui renoncent au statut constantinien de l'Eglise.

AMEDEO MOLNÁR

(68) On lit ces paroles dans le commentaire sur l'Apocalypse, rédigé par Jacobel en tchèque entre 1420 et 1423, éd. par Frantisek Simek, Vyklad na Zjevenie svatého Jana, Praha 1933, vol. II, p. 30. La date de composition fut établie par F. M. Bartos, in Jihocesky sborník historicky 1952, p. 88 s.

La Riforma in Croazia e in Slovenia e il "Beneficio di Cristo„

Le copie superstiti di edizioni inglesi e croate del « Beneficio di Cristo » sono di gran lunga più numerose delle copie rimaste di tutte le altre edizioni che questo famoso libretto ebbe nel XVI secolo. Conosciamo soltanto tre copie delle edizioni italiane: una edita a Venezia nel 1543 si trova a Cambridge, una Venezia 1546 a Stoccarda, una Tubinga 1565 a Lubiana (1). Delle versioni spagnole non una copia è sopravvissuta alle distruzioni dell'Inquisizione, di quelle francesi è nota soltanto una copia di un'edizione del 1552 (a Cambridge), di edizioni tedesche del XVI secolo non si ha alcuna notizia, di quelle inglesi, oltre alla versione manoscritta del 1548 (Cambridge), abbiamo la traduzione di A. G. (Arthur Golding?) pubblicata nel 1573, ristampata nel 1575, 1577 e 1580. Non saprei dire quante copie esistano oggi di queste edizioni.

Sono note soltanto due edizioni in lingua croata, pubblicate entrambe dal medesimo Istituto tipografico di Urach-Tubinga: una in caratteri glagolici è del 1563, l'altra in caratteri latini del 1565. Per quanto mi consta, sono rimaste della prima otto copie, e una lella seconda. Le versioni croate appartengono alla prima produzione letteraria in questa lingua e vanno messe, come del resto il sorgere stesso della letteratura croata e slovena, in rapporto con la Riforma religiosa promossa in quel tempo fra gli Slavi della Carniola e i Croati delle terre limitrofe.

La diffusione della Riforma in Istria (specialmente sulle coste) fu notevole nel XVI secolo. Lo testimoniano alcuni nomi di martiri come fra' Baldo Lupetino di Albona, zio di Mattia Flacio Illirico, di esuli come Pier Paolo Vergerio, vescovo di Capodistria, di prelati che più o meno apertamente avevano favorito il movimento di riforma della chiesa, come Giovanni Vergerio, vescovo di Pola, fratello del

(1) M. Young: *The Life and Times of Aonio Paleario*, London 1860, vol. I, p. 567 viene indicata una copia di una edizione veneta (1546?) che si troverebbe nella Biblioteca dell'Università di Cambridge. In realtà questa copia non esiste.

precedente, e Pietro Bonomo, vescovo di Trieste († 1546), che prima di morire volle prendere la S. Cena sotto le due specie. Il suo successore Francesco Josephich gen. Rizzano, dopo pochi mesi di episcopato fu espulso dalla sua sede e causa delle simpatie dimostrate per la Riforma. Anche nella Carniola, in particolare a Lubiana, si manifestò il moto riformatore sia nel clero che fra la popolazione (1 bis). Il vescovo di Lubiana Christoph von Rauber († 1536) e il suo successore Franz Kazianer von Katzenstein († 1544) approvavano la S. Cena *sub utraque*, sebbene non osassero concederla al popolo. Un loro successore, Peter von Seebach († 1568), prima di essere stato nominato vescovo aveva celebrato in Austria l'eucaristia sotto le due specie. Nel basso clero v'erano dei fautori della Riforma più audaci dei vescovi. Vanno ricordati fra costoro alcuni canonici della cattedrale di Lubiana, come Leonhard Mertlitz, Paul Wiener, che diverrà il primo vescovo luterano della Transilvania, Jure (=Giorgio) Dragolitz, Primoz Trubar, che sarà il riformatore della Slovenia e della Croazia (2).

Primoz Trubar nacque nel 1508 a Rascica, un villaggio a tre miglia da Lubiana. Frequentò le scuole elementari a Fiume, ove apprese i primi elementi del croato e dell'italiano. In seguito continuò gli studi a Salisburgo e a Vienna. Era di famiglia povera, ma fu aiutato dal vescovo Bonomo di Trieste, che gli procurò un beneficio ecclesiastico e lo ordinò prete. Le relazioni quotidiane con questo vescovo umanista giovarono allo sviluppo spirituale e culturale del giovane Sloveno. Nel 1530 cominciò a predicare contro la superstizione del popolo delle campagne vicine. L'anno successivo fu nominato canonico della cattedrale di Lubiana e quivi continuò

(1 bis) Sulla Riforma in Croazia e Slovenia cf.: G. E. Waldau: *Geschichte des Protestantismus in Oesterreich, Steiermark, Körnten und Krain vom Jahre 1510 bis auf die neueste Zeit*, 2 voll., 1784. — August Dimitz: *Geschichte Krains von der ältesten Zeit bis auf dos Jahr 1813*, 2 voll., Laibach 1874-76. — Theodor Elze: *Paul Wiener, Mitreformotor in Kroin, Gebundener des Evongeliums in Wien, erster evongelischer Bischof in Siebenbürgen*, Wien - Leipzig 1882. — Johannes Loserth: *Die Reformation und Gegenreformotion in den innenösterreichischen Ländern im 16. Johrhundert*, Stuttgart 1898. — Georg Loesche: *Geschichte des Protestontismus im vormaligen und im neuen Oesterreich*, 3. Aufl., 1930. — Walter Hocevar: *Die Anfänge der Reformation auf dem Gebiete des heutigen Jugoslawien*. In « Zeitschrift für Kirchengeschichte » LV (1936), pp. 615-633. — Bernhard Hans Zimmermann: *Die Bedeutung Wiens für die Reformation und Gegenreformation bei den Krooten und Slowenen*. In: « Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus in Oesterreich » 65/66 (1944/45), pp. 21-53. — Del medesimo: *Reformotion und Gegenreformation bei den Krooten im österreichisch-ungarischen Grenzroum*, Eisenstadt 1950 (= Burgenländische Forschungen, Heft 8). — Grete Mecenseffy: *Geschichte des Protestontismus in Oesterreich*, Graz-Köln 1956.

(2) Usiamo la forma slovena del nome Trubar. Nelle opere anteriori alla prima guerra mondiale il nome si trova generalmente nella forma tedesca Primus Truber. Sulla sua vita cfr.: Theodor Elze: *Truber Primus und die Reformotion in Krain*. In: « Real-Encyklopädie für protestantische Theologie und Kirche », 3.a ediz., vol. 20 (1908), pp. 136-143. — Del medesimo, ed.: *Primus Trubers Briefe* mit den dazu gehörigen Schriftstücken gesammelt und erläutert von Theodor Elze, Tübingen 1897.

la sua predicazione condannando il celibato dei preti e la comunione « sub una ». Insegnava anche la giustificazione per fede. Matteo Khlombner, cancelliere del tribunale, radunava in casa sua dei gruppi che si interessavano a questa predicazione ed esortava i sacerdoti, che avevano intimamente accettato il messaggio della Riforma, a confessare apertamente la loro fede. Il vescovo Rauber, che si trovava in quel tempo a Vienna, vietò al Trubar di predicare nel duomo, ma le autorità civili gli erano favorevoli ed egli potè continuare la sua predicazione nella chiesa dell'ospedale, dedicata a S.ta Elisabetta. Dopo la morte del vescovo Rauber, anche il Wiener prese a predicare apertamente nel senso della Riforma in lingua tedesca, mentre il Trubar predicava in sloveno. In privato essi amministravano la S. Cena sotto le due specie. Il Mertlitz e il Wiener presero moglie. Nel 1544 fu nominato vescovo di Lubiana Urbano Textor, che cercò di ristabilire la disciplina e la sottomissione all'insegnamento ufficiale della Chiesa Romana. Nel 1547 fece imprigionare il Wiener e il Dragolitz, mentre il Trubar si salvava con la fuga. Se ne andò a Ratisbona, ove fu aiutato da Veit Dietrich, predicatore della Riforma in quella città, che gli fece ottenere un posto di pastore a Rotenburg ob der Tauber. Quivi il Trubar si sposò, poi si trasferì a Kempten, ove continuò a esercitare il ministero pastorale. In questa città cercò di realizzare un progetto, che per lungo tempo aveva accarezzato, cioè di pubblicare libri di fede evangelica in lingua slovena con caratteri latini. In tal modo divenne il fondatore della letteratura slovena (3). Uno storico moderno l'ha chiamato « l'Ulfila sloveno » (4).

---

(3) Sulla letteratura protestante croata e slovena cfr.: CHRISTIAN FRIEDRICH SCHNURRER: *Slavischer Bücherdruck in Württemberg im 16. Jahrhundert*, Tübingen 1799. — PAUL JOSEPH SAFARIK: *Geschichte der südslawischen Literatur.* Aus dessen handschriftlichen Nachlasse hrsg. von Joseph Jirecek, 3 voll., Prag 1864-65. — IVAN KOSTRENCIC: *Urkundliche Beiträge zur Geschichte der protestantischen Literatur der Südslaven in den Jahren* 1559-1565, Wien 1874. — THEODOR ELZE: *Die slowenischen protestantischen Druckschriften des 16. Jahrhunderts*, 1896, S.A. aus dem « Jahrbuch des Protestantismus in Oesterreich » 1884-1886. — Del medesimo: *Die slovenischen protestantischen Gesangbücher des XVI. Jahrhunderts*, Venedig 1884. — FRANJO BUCAR: *Povijest hrvatske protestantske knjizevnosti za reformacije* (Storia della letteratura protestante croata al tempo della Riforma), Zagreb 1910. — Del medesimo: *Die jugoslawische protestantische Literatur zur Zeit der Reformation.* In « Festbuch der Evang. Kirchengemeinde A.B. in Zagreb », 1931. — FRANJO BUCAR e FRANJO FANCEV: *Bibliografija hrvatske protestantske knijzevnosti za reformacije* (= Bibliografia croata protestante sulla Riforma). In: « Starine XXXIX, Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti », Zagreb 1938, pp. 49-128. — Del medesimo: *Ueber die Fundstellen der alten kroatischen Drucke aus der Zeit der Reformation in den Bibliotheken Deutschlands.* In: « Südostdeutsche Forschungen », III (1939), pp. 701-718. — MIRKO RUPEL: *Nove najdbe nasih protestantik XVI. stoletja* (= Nuove scoperte di nostri scritti protestanti del XVI secolo), Ljubljana 1954 (Slovenska akademija znanosti i umjetnosti). — ANTON SLODNJAK: *Geschichte der slovenischen Literatur.* Berlin 1958. — JOSIP BADALIC: *Jugoslavica usque ad annum MDC. Bibliographie der südslawischen Frühdrucke.* Mit 65 Facsimiles. In: « Bibliotheca bibliographica aureliana II », Baden-Baden 1960. Aureliae Aquensis 1959.

(4) ZIMMERMANN: *Die Bedeutung Wiens*, p. 24; KOSTRENCIC, p. 11 dice che il

Infatti le prime opere stampate in sloveno, e anche in croato, come vedremo, sono quelle pubblicate dal Trubar. Le sue prime edizioni (anonime) uscirono a Tubinga nel 1550. Esse sono un Catechismo e un Abbecedario in lettere glagoliche e latine. Incontrò grandi difficoltà, soprattutto finanziarie, e forse non sarebbe proceduto più oltre, se non fosse stato incoraggiato e aiutato da Pier Paolo Vergerio, che probabilmente aveva già conosciuto in patria (5). Il Vergerio seppe interessare il duca Christoph del Württemberg all'attività dello Sloveno, affinchè la sovvenzionasse. L'ex-vescovo di Capodistria consigliò il Trubar a pubblicare la Bibbia in sloveno, e questi cominciò a tradurre l'Evangelo di Matteo dal testo tedesco di Lutero, perchè conosceva poco le lingue antiche. La versione fu stampata a Reutlingen e uscì verso la fine del 1555. Essa suscitò grande entusiasmo fra gli Sloveni (6). Il Vergerio, con i suoi frequenti viaggi, riuscì a ottenere l'aiuto finanziario per quest'attività editoriale da parte di alte personalità e anche dal re Massimiliano II, piuttosto incline alla Riforma, anche se per ragioni politiche rimaneva nella Chiesa romana. Non sembra che il Vergerio abbia contribuito di più che con questo primo impulso all'opera letteraria e riformatrice del Trubar. Ma il suo intervento al momento opportuno fu decisivo. In seguito vi furono dissensi fra i due, che si separarono nel 1557; ma si riconciliarono dopo qualche tempo e il Trubar consolò evangelicamente il Vergerio sul letto di morte.

Fra le amicizie che il Vergerio procurò allo Sloveno ve ne fu una particolarmente importante, il barone Hans Ungnad von Sonneck (1493-1564). Questi fece una splendida carriera nella vita politica e militare del suo tempo, divenne governatore della Stiria e della Carinzia, partecipò alla Dieta di Augusta nel 1530, ove udì la confessione di fede dei principi luterani, nel 1532 vinse i Turchi a Kreuzer Feld. Aderì alla Riforma, nel 1555 si dimise da tutte le sue alte cariche e, l'anno seguente, se ne andò in volontario esilio, perchè il re Ferdinando non volle concedere la libertà religiosa ai protestanti d'Austria. Se ne andò con la moglie e due figli a Wittenberg, ove visse due anni; ma disgustato delle dispute teologiche (tra filippisti e gnesioluterani) che allora agitavano la chiesa in Sassonia, si trasferì nel Württemberg, ove il duca Christoph lo nominò suo consigliere e gli assegnò come residenza l'Amandistift (un monastero) in Urach

---

Trubar fu il più benemerito dei Riformatori degli Slavi meridionali, specialmente per la sua vasta attività letteraria.

(5) Cfr. Eduard Von Kausler e Theodor Schott, ed.: *Briefwechsel zwischen Christoph, Herzog von Württemberg und Petrus Paulus Vergerius*, Tübingen 1875. Gli autori dopo essersi chiesti, se il Vergerio, quand'era vescovo di Capodistria, avesse conosciuto il Trubar, o per lo meno udito della sua attività riformatrice nella vicina Carniola, affermano: « Non è impossibile che egli abbia udito parlare ancora in Italia delle prediche di quest'uomo, ma non si può provare che già allora lo conoscesse; in ogni caso gli era sconosciuta questa attività letteraria di lui » (p. 21). Il Vergerio e il Trubar s'incontrarono a Ulm nell'inverno 1554-55.

(6) Cfr. Safarik, p. 5.

presso Tubinga. Quivi egli consacrò gli ultimi anni della sua vita alla diffusione della Riforma fra gli Sloveni e i Croati dei territori soggetti agli Asburgo (7). Impegnò in quest'opera gran parte dei suoi beni e per essa cercò l'aiuto finanziario anche di principi e di regnanti con i quali egli aveva buoni rapporti (8).

L'Ungnad si era molto rallegrato, quando, ancora in Stiria, aveva potuto avere l'Evangelo sloveno del Trubar. Con questi fondò alcuni anni più tardi una tipografia e un Istituto Biblico (9) in Urach. Siccome lo slavo era parlato fino a Costantinopoli, sperava di penetrare con la stampa evangelica anche fra i Mussulmani e di trattenerli in tal modo dall'assalire le popolazioni cristiane (10). Il vecchio generale, che nella giovinezza li aveva vinti con la spada, voleva nella sua vecchiezza ammansirli con l'Evangelo. « Per cinque interi anni (1559-1564) il barone von Ungnad consacra a questo Istituto tutta la sua attività e il suo pensiero, tutti i suoi averi e i suoi beni, e sul letto di morte a Wintritz in Boemia (ove si è recato a visitare una sorella)... pensa soltanto alla sua tipografia per gli Slavi meridionali e la raccomanda a sua moglie come il suo più grande tesoro » (11). Senza l'aiuto dell'Ungnad il Trubar non avrebbe mai potuto creare una tipografia tanto efficiente. In tre anni (1561-64) uscirono dalla tipografia di Urach 31 libri con più di 25.000 copie nelle lingue slovena e croata, stampati con caratteri latini, cirillici e glagolici, e sei libri in italiano.

Nel 1561 il Trubar potè tornare a Lubiana perchè la situazione era momentaneamente migliorata (12). Prima di tornarsene in patria, e precisamente nel 1560, il Trubar mise in relazione con l'Ungnad

---

(7) Su Hans von Ungnad e la Riforma cfr.: Matthaeus Dresser: *Ungnadische Chronica*, Leipzig 1602. — F. Herm. Meyer: *Primus Truber, Hans Freiherr von Ungnad und Genossen.* In: « Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels », 7 (1882), pp. 62-100. — Theodor Elze: *Ungnad, Hans Freiherr zu Sonneck.* In: « Allgemeine Deutsche Biographie », Leipzig 1895, vol. 39, pp. 308-310. — Franjo Bucar: *Ivan Ungnad i jugoslavenska tiskara u Tübingenu* (Ivan Ungnad e la tipografia jugoslava in Tubinga). In: « Carniola », N.S., VI (1915), pp. 231-236. — B. H. Zimmermann: *Hans Ungnad, Freiherr von Sonneck als Förderer reformatorischer Bestrebungen bei den Südslawen.* In: « Südostdeutsche Forschungen » vol. II (1937), München 1937, pp. 36-58. — Ernst Benz: *Hans von Ungnad und die Roformation unter den Südslawen.* In: « Zeitschrift für Kirchengeschichte » LVIII (1939), pp. 387-475.

(8) L'Ungnad si rivolse nel marzo 1561 a Massimiliano II per aiuti finanziari per la tipografia di Urach. Gli inviò una versione slovena del Piccolo catechismo di Lutero, fatta dal Trubar con una prefazione tedesca pure di lui. Il re Massimiliano donò all'Ungnad 400 fiorini renani per questo lavoro di diffusione della stampa protestante fra le popolazioni slave dei suoi territori e si dichiarò disposto a sostenere anche in avvenire tale attività. (Cfr. Zimmermann: *Die Bedeutung Wiens*, p. 26).

(9) In quel tempo l'Ungnad ebbe anche una corrispondenza con Calvino a proposito di un ragazzo inviato a studiare a Ginevra, cfr. *Corpus Reformatorum*, 18, 445.

(10) Kostrencic, p. III sg.; cfr. pure Schnurrer: *Slav. Bücherdruck*, p. 49 sg.

(11) Kostrencic: p. IV.

(12) Venne espulso definitivamente nel 1565. Si stabilì nel Württemberg, ove continuò a esercitare il ministero pastorale e a curare edizioni di libri evangelici in croato e sloveno. Morì nel 1586 a Derendingen nel Württemberg.

due preti italo-croati che stavano traducendo i suoi libri sloveni in croato, per stamparli poi in caratteri glagolici, familiari al loro popolo. I due preti erano Stefano Consul e Antonio Dalmata. Stefano Consul, detto Istriano, perchè nato a Pinguente, di origine italiana, era stato espulso dalla Carniola a causa delle sue simpatie per la Riforma. Venuto nel 1552 nel Württemberg, fu ospite del Trubar tanto a Rotenburg ob der Tauber che a Kempten. Nel 1557 cominciò a tradurre gli scritti sloveni del Trubar in croato. Nell'aprile 1560 venne a Norimberga per far preparare, secondo le sue istruzioni, i tipi glagolici per la stampa delle versioni croate, ma non disponeva di mezzi sufficienti (13). Il Trubar lo mise in relazione con l'Ungnad che lo fece venire con la famiglia a Urach per lavorare nella tipografia di cui abbiamo parlato (14). Teologicamente il Consul si dimostrò sempre un cosciente luterano, anche se non condivise l'angustia dogmatica di un Flacio Illirico (15).

Antonio Dalmata, propriamente Antonio D'Alessandro Dalmata (16), d'origine dalmata, come attesta il nome, fu prete in Istria, dal 1559-61 visse a Lubiana in casa di Matteo Khlombner, ove tradusse due Evangeli in croato e corresse alcune versioni del Consul. Nel febbraio 1561, accompagnato da un suo concittadino, se ne venne a Kempten, ove soggiornò alcuni giorni presso il Trubar; poi si recò a Tubinga per lavorare nell'Istituto Biblico dell'Ungnad, del quale tosto divenne il collaboratore più capace. Era di carattere mite e cordiale, ma cagionevole di salute (17).

Collaboratori dell'Ungnad e del Trubar nell'attività editoriale a Urach furono ancora Jure Juricic, Jure Zwetzic e altri. Il Vergerio sapeva il croato e aveva frequenti rapporti con l'Ungnad, ma non sembra essersi interessato direttamente alla tipografia del barone (18). Quest'impresa fu invece aiutata dal re Massimiliano, come abbiamo detto, da diversi principi dell'impero e da città libere (19).

Il Trubar, anche dopo il suo ritorno a Lubiana, continuò a seguire, e quasi dirigere, il lavoro editoriale che si compiva a Urach. I rapporti con il Consul e Antonio Dalmata non furono sempre buo-

---

(13) Cfr. Schnurrer: *Slav. Bücherdruck*, p. 50 e Elze: *Trubers Briefe*, p. 40.

(14) Il Consul si trasferì nel 1566 a Ratisbona; l'anno seguente fu chiamato da Hans von Weisspriach a Eisenstadt perchè annunciasse l'Evangelo ai Croati cacciati dalle invasioni turche e rifugiatisi in quelle terre. Ma pare che la predicazione del Consul a quei suoi connazionali non avesse molto successo. Cfr. Mecenseffy: p. 68. Ci è nota la sua attività a Eisenstadt fino al 1579. Nulla sappiamo invece della sua fine.

(15) Zimmermann: *Reformation und Gegenreformation*, p. 11.

(16) Nella forma latina: *Antonius ab Alexandro Dalmata*. Elze: *Trubers Briefe*, p. 100, osserva che il cognome D'Alessandro si trova anche in tempi più recenti a Fiume e altrove.

(17) Nel 1565 si trasferì a Ratisbona, poi ternò in patria. Morì a Lubiana nel 1579.

(18) Kausler e Schott, p. 24.

(19) Schnurrer: *Slav. Bücherdruck*, p. 50 elenca alcune offerte, per sostenere l'opera, provenienti dall'Austria, e 71 fiorini di singoli cittadini di Norimberga.

ni, perchè il Trubar faceva esaminare le loro traduzioni da persone competenti a Lubiana, che le criticavano severamente. D'altro lato l'Ungnad dava ragione ai suoi due traduttori ed era difficile contrastare al vecchio barone che consacrava gli ultimi suoi anni di vita e le sostanze a questa impresa. Ma le versioni erano effettivamente difettose (20). In una lettera, inviata da Lubiana prima dell'ottobre 1562, il Trubar scriveva ai suoi traduttori: « Quidam monachus nomine Johanes (sic) natione ex Wytz (?), qui te Stephanum bene novit, videtur mihi et aliis syncerus, pius et doctus, concionatur in lingua croatica... Iste... misit ad me, ut sibi dem ad videndum vestrum croaticum novum testamentum ». La richiesta fu fatta per mezzo del medico Georg Reyffinger che riferì poi al Trubar il giudizio del monaco: « ...monacho sume (sic) displicere vestram versionem propter inusitata et incognita quaedam vocabula, phrasim et constructiones, item orthographiam ». Il Trubar stesso si recò insieme al dottor Reyffinger dal monaco per pregarlo di dirgli la verità. Il monaco gli rispose: « Dicam vobis veritatem. In hac versione non esse observatam phrasim et constructionem et in orthographia multa esse errata, sed in sensu ipso paucum vel nihil esse erratum. Et catechismus croaticus esse pessime translatus. Tandem conclusit dicens: velim mi Prime, ut tuum nomen in hoc croaticum testamentum non esset positum, quod non est bene translatum et exemplaria nullibi vendere poteritis... Et huic monacho daturi sumus aliud exemplar... quem emendet et ita emendatum vobis transmittemus. Si ista domino nostro baroni Ungnadio refferre (sic) velitis est in arbitrio vestro... vos non ego dabitis deo hominibusque rationem » (21).

Questi giudizi irritarono i due traduttori, specialmente il Consul, tanto che il Trubar, con una lettera scritta in tedesco il 21 ottobre da Lubiana, cercò di calmarli (22). Il barone von Ungnad, come abbiamo detto, difendeva i traduttori e in una lettera del novembre di quell'anno, ad essi indirizzata, si esprimeva contro il Trubar che aveva biasimato i libri tradotti, senza dare prova alcuna delle loro deficienze (23). Criticava inoltre il Riformatore sloveno perchè voleva stampare un po' di tutto: accanto alla S. Scrittura e alla Confessione d'Augusta anche l'Illirico e altri disputatori, per i quali, abbiamo visto, il barone non aveva molta simpatia, tanto che per non sentirli più aveva lasciato anche Melantone e Wittenberg. Il Trubar aveva pure il torto di lodare da un lato lo zwingliano Bul-

---

(20) Cfr. ELZE: *Die slov. protest. Gesangbücher*, pp. 14-16.

(21) KOSTRENCIC: p. 105.

(22) *Ivi*, p. 115 sg.

(23) *Ivi*, p. 132: « Auff solchs und dieweil man herrn Primusen hievorerzelten maynung mit zufallen wolen, hat er sich understanden das werckh und die buecher zutadeln, das er aber mit kheinem grundt beweisen noch darthuen khünden... ».

linger e dall'altro di conservare nei suoi scritti elementi papistici, come una particolare venerazione per la madre di Dio (24).

Il lavoro compiuto a Urach in quegli anni, anche se gli uomini non erano sempre all'altezza del loro compito, fu notevole e accolto con gratitudine da quanti ne poterono usufruire. Un prete di Antinane in Istria era tanto entusiasta della letteratura evangelica nella sua lingua croata da paragonare Antonio Dalmata e Stefano Consul agli apostoli degli Slavi, Cirillo e Metodio (25). Menzioniamo alcune delle opere che si pubblicavano allora per dare un'idea dell'attività editoriale che si svolgeva e delle scelte che si facevano fra tutta l'abbondante produzione letteraria della Riforma. Si tratta essenzialmente di testi luterani: Il *Piccolo Catechismo* di Lutero in croato e caratteri glagolici, 1561-62; la *Confessione d'Augusta* in croato e caratteri glagolici, 1562; *Nuovo Testamento*, idem, 1563; la *Postilla* di Johannes Brenz, idem, 1562 e 1563; *Prediche* di Hagel e Unholden, idem, 1563; *Ordinamento ecclesiastico del Württemberg*, idem, 1564. L'attività editoriale del Trubar e dei suoi collaboratori continuò anche dopo la morte del barone von Ungnad. La tipografia di Urach fu lasciata al Trubar, ma l'opera fu ostacolata sia dai contrasti con Stefano Consul e Antonio Dalmata (26) che dall'insufficienza di mezzi (27), per cui la tipografia fu liquidata già nel 1565. Il Trubar trovò altri aiuti finanziari e altri collaboratori, come Giorgio Dalmatino che nel 1584 pubblicò a Wittenberg tutta la Bibbia in sloveno. Il Trubar tradusse anche degli inni luterani in sloveno. Per es. i *Cantiuncula Lutheri*: «Erhalt uns, Herr, bei deinem Wort» (28).

---

(24) *Ivi*, p. 131: « ...die mueter Gottes auch einfürren wöllen und andere mehr papistische pünctlen... ».

(25) Cfr. Benz, p. 401.

(26) In seguito il materiale tipografico fu inviato in Carinzia e dopo varie vicende finì a Roma. Con esso la Congregazione De Propaganda Fide fece stampare nel 1648 un Breviario (cfr. *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 39, p. 319).

(27) In una lettera del Consul al duca Christoph, subito dopo la morte del barone von Ungnad, l'Istriano chiede aiuti finanziari per continuare il lavoro di editoria e di traduzione in Urach. Comunica al duca che in Croazia si sta traducendo l'Antico Testamento, e già è tradotto il Pentateuco e i libri dei Re. La *Hauspostille* di Lutero è pure tradotta in croato. Quindi scrive: « Il signor Hans Ungnad ha inoltre ordinato a Basilea che si incarichino due *Exules Italj* di tradurre in italiano *locos Communes Philippi Melan:* e l'*Epistolam ad Galates* (sic) col commento di Martin Lutero; questi libri potrebbero essere molto utili in Italia. Entrambi i libri sono già metà tradotti ». Lo Zimmermann, che ha scoperto questa lettera e l'ha pubblicata, nota che uno di questi esuli italiani era Mario Antonio Besozzi, che aveva appunto firmato un contratto il 5 luglio 1564 a Basilea, impegnandosi a tradurre il Commentario di Lutero all'Epistola ai Galati (*Ein unbekannter Brief Stephan Consul Isterreichers an Herzog Christoph von Württemberg* in « Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus im ehemaligen Oesterreich » LX (1939), pp. 186-189). Cfr. pure Ferdinand Meyer: *Die evangelische Gemeinde in Locarno*, Zürich 1836, vol. I, p. 173 sgg.; e Delio Cantimori: *Eretici italiani del Cinquecento*, Firenze 1939, cfr. specialmente p. 275 sgg.

(28) Cfr. la versione italiana di M. Moreschini: *Canti della Riforma*, Roma 1951, Nr. 52. La raccolta *Ene Duhovne Pejsni*, 1563 (Alcuni inni spirituali) fu er-

Fra i suoi collaboratori in quest'opera troviamo di nuovo Stefano Consul, Antonio Dalmata e Jure Juricic, ma naturalmente non mancarono neppure le solite dispute sul valore delle versioni (29).

Particolarmente interessanti sono le pubblicazioni italiane che uscirono dalla tipografia di Urach. Fra le altre notiamo il *Piccolo Catechismo* di Lutero nel 1562; *La Confessione di Fede all'Invittissimo Carolo V, nella Dieta di Augusta del* MDXXX. *Nuovamente versa dal Latino in Lingua Italiana, per alcuni fedeli Christiani amatori d'Italia. Aggiontovi la Defesa della istessa Confessione et la Confessione della dottrina delle Chiese di Sassonia, scritta nel* MDLI *per darla nel Concilio di Trento.* Tubinga 1562 (30); *La Defesa della Confessione detta Apologia. Versa dal Latino in lingua Italiana, revista e corretta con diligenza, per Antonio Dalmata e Stephano Istriano. Psalm.* 119..., Tubinga 1563; *Espositione nel Salmo* LI. *Habbi misericordia di me Signore. Et nel Salmo* CXXX. *Dal profondo gridai a te Signore, di Martino Lutero, pur hora tradotti di Latino in lingua Italiana. Revisti et corretti con diligenza per Antonio Dalmata et Stephano Isstriano* (sic). *Salmo* 119. *La dechiarazione de' sermoni tuoi illumina, et da intelletto ai piccolini.* In Tubinga 1564 (31).

Frutto di questa ricca attività editoriale e letteraria furono le tre edizioni del « Beneficio di Cristo » uscite in quegli anni a Tubinga dalla tipografia del barone von Ungnad in Urach. Esse sono due edizioni della versione croata e una edizione italiana. La tiratura fu molto modesta: 500 copie per ogni edizione. Le prime pubblicazioni in caratteri glagolici, uscite dalla tipografia di Urach nel 1560 non avevano che una tiratura di 200 copie (32), in seguito però alcune si avvicinarono a 2000. Ciò può meravigliare, quando si pensi all'enorme diffusione che tale letteratura religiosa evangelica aveva per es. in Italia. Il Vergerio scriveva di 40.000 copie del « Beneficio di Cristo » distribuite nel territorio della Repubblica Veneta in sei anni, fra il 1543-1549 (33). Ma la popolazione croata e slovena, alla quale era dedicata l'attività letteraria dell'Istituto Biblico di Urach, era in gran parte analfabeta e cominciava soltanto allora a vedere libri stampati nella propria lingua. D'altro lato queste pubblicazioni raggiungevano talvolta persone di grande influenza nella vita del popo-

---

roneamente attribuita al Trubar. In realtà essa è del Khlombner (cfr. Hocevar, *p.* 631). (Cfr. Schnurrer, *Slav, Bücherdruck*, p. 107).

(29) Elze: *Die slov. protest. Gesangbücher*, p. 20.

(30) In versione croata di Antonio Dalmata e Stefano Consul, con caratteri glagolici a Tubinga 1564, e con caratteri latini, ivi, nel medesimo anno.

(31) Su questi scritti cfr. Bucar e Fancev: *Bibliografija hrvatske protestantske*, pp. 49-128; Badalic: *Jugoslavica usque ad annum MDC*.

(32) Cfr. Schnurrer: *Slav. Bücherdruck*, p. 50.

(33) Cfr. P. P. Vergerio: *Il Catalogo de libri, li quali nuovamente nel mese di maggio nell'anno presente* MDXLVIII *sono stati condannati e scommunicati per heretici da M. Giovan Della Casa legato di Vinetia, e d'alcuni frati. E' aggiunto sopra il medesimo catalogo un iudicio e discorso del Vergerio.* MDXLIX.

lo. Sappiamo per es che Paul Gregoriancz, vescovo di Raab (Veglia) dal 1554-1565, acquistava la letteratura protestante croata (34).

Le edizioni italiane erano evidentemente per la popolazione di origine veneta sulle coste dell'Istria e della Dalmazia. Nella seconda metà del XVI secolo, mentre in Italia si spiegava in tutto il suo rigore l'opera della rinnovata Inquisizione romana, era difficile stampare libri messi all'Indice per diffonderli fra le popolazioni dell'altra sponda dell'Adriatico. Tubinga era un centro sicuro e le vie attraverso Villaco e Lubiana erano meno pericolose. Abbiamo visto che i testi croati avrebbero dovuto raggiungere anche le popolazioni mussulmane fino a Costantinopoli, almeno secondo le speranze del vecchio von Ungnad (35), condivise da Stefano Consul che pensava di convertire i Turchi con la stampa evangelica (36). Queste speranze non sembravano allora del tutto infondate, come possono parere a noi oggi; perchè la lingua croata era effettivamente molto diffusa nei Balcani. Secondo una biografia contemporanea del barone von Ungnad, questa missione fra i Turchi avrebbe avuto qualche successo: « Eos libros postea mercium instar ad Turcas transmisit atque hoc modo multos illorum ad Christianam religionem perduxit » (37).

Forse anche le edizioni italiane potevano raggiungere qualche lettore bisognoso di consolazione in quelle terre d'Oriente. Infatti un ventennio più tardi il pastore Salomon Schweigger, dopo essere stato cappellano dell'Ambasciata imperiale a Costantinopoli, tradusse in italiano e pubblicò il Piccolo Catechismo di Lutero per gli schiavi

---

(34) Zimmermann: *Reformation und Gegenreformation*, p. 12.

(35) Cfr. Schnurrer: *Slav. Bücherdruck*, p. 49: V'erano persone che erano del parere « dass eine solche Uebersezung göttlichen Worts durch ganz Dalmatien nach dem Adriatischen Meere hin, desgleichen auch den Crabaten, Wossnern, Syrfen, bis gegen Constantinopel hin, verständlich und nüzlich seyn, dass sie auch leicht in die kyruliza zu bringen seyn würde, und heilsame Religionskenntnisse sehr weit umher verbreiten könnte ».

(36) Su quest'idea del Consul insiste particolarmente lo Zimmermann: *Reformation und Gegenreformation*, pp. 8 sg. e 24 sg. Egli ricorda che nel XVII secolo anche Amos Comenius considererà quest'idea della conversione dei Turchi che avrebbero potuto divenire uno strumento di Dio contro il dominio di Roma e degli Asburgo.

(37) H. Pantaleon: *Joannes Unganottus Styrius Miles*. In: « Prosopographiae heroum atque illustrium virorum totius Germaniae », Basel 1566, vol. III. Citato da Zimmermann: *Reformation und Gegenreformation*, p. 9. Il Benz, p. 437, rimprovera allo storico Elze di non aver preso sul serio i piani del Trubar e collaboratori di espandere la Riforma luterana mediante la difusione di letteratura evangelica in lingua slava di là dai confini della Croazia e della Slovenia negli altri paesi balcanici fra i Turchi. Il Benz nota, e fra l'altro, per provare la serietà di tali propositi, che fra i collaboratori del Trubar v'erano non soltanto Croati, ma anche Serbi e Bosniaci. Per curare la stampa in caratteri cirillici l'Ungnad fece venire a Urach « due monaci uscocchi » (*ivi*, p. 448), cioè profughi dai territori slavi occupati dai Turchi. Questo senso aveva il termine uscocchi nella Carinzia, Croazia e Slovenia nel secolo XVI. L'uso dei caratteri cirillici a Urach mirava appunto a raggiungere con i libri le popolazioni della Serbia, della Bulgaria e della Valacchia. Si cercò anche di far giungere le edizioni slave in Turchia attraverso Venezia e Vienna (*ivi*, p. 465).

cristiani che egli aveva incontrato in quei luoghi (38). In Costantinopoli e nelle terre di Levante, che tante relazioni avevano con la Repubblica Veneta, si parlava l'italiano certo non meno del croato. e se l'Ungnad e il Trubar speravano di raggiungere quelle popolazioni con i testi luterani in lingua slava, doveva essere per lo meno altrettanto legittima la speranza che i testi italiani, e quindi il « Beneficio di Cristo », potessero portare il messaggio evangelico alle genti, libere o schiave, di quelle regioni. Quanto all'Istria e alla Dalmazia, il « Beneficio di Cristo », nelle sue varie edizioni venete, doveva già circolare fra le persone colte quando i due fratelli Vergerio erano ancora vescovi di Capodistria e di Pola.

Possiamo supporre, dopo quanto abbiamo udito dal Trubar, che la versione croata di Antonio Dalmata e di Stefano Consul non sia delle migliori. Il Dalmata e l'Istriano erano due preti di modesta cultura; ma nel 1563 e 1565 dovevano avere ormai acquistata una certa pratica nel tradurre per fare un lavoro alquanto più corretto di quello severamente giudicato dal monaco Johannes (39).

L'edizione del « Beneficio di Cristo » in lingua croata e caratteri glagolici ha il seguente frontispizio:

BENEFICIUM/Christi (in latino e caratteri latini; il seguito è tutto in caratteri glagolici). Govo/renje vele prudno/od' dobrocinenja ili dobrote/ propetoga ISHA ka/ Kr'stjanom'/ (= Trattato molto utile del beneficio o bontà (40) del crocifisso Gesù Cristo verso i Cristiani). Immagine del Crocifisso con personaggi presso la croce e nello sfondo. V TUBINGI 1563 (in lettere glagoliche). La pagina del frontispizio è inquadrata da fregi. Il volume ha le dimensioni di cm. 15x10 e comprende 86 ff., non numerati, ma segnati con lettere glagoliche (a - oe), e 2 ff. non numerati affatto. Nel verso del foglio del frontispizio c'è la traduzione della breve prefazione all'edizione italiana (41)

---

(38) *Il Catechesimo traslato della lingua todesca in lingua Italiana* per Salomon Sveigger Allamagno Vvirt. predicatore del Evangelio in Constantinopoli. In Tubinga, per Georgio Gruppenbach, 1585. Nella prefazione a p. 1 dice: « Agli poveretti Christiani Schiavi del gran Turcho, in Constantinopoli, et in altri luoghi per la Turchia, principalmente gli Allamagni, Ungari et Chorvvati: et per tutti altri, li quali stimano più la dottrina d'Iddio, che le tradicioni delli huomini ». Cfr. su questo Catechismo la comunicazione presentata da Luigi Santini al Convegno sulla Riforma del 1963.

(39) Melchior Adam: *Vitae Germanorum Theologorum*, Heidelberg 1620, nella vita di Primus Truber, a p. 57. fa l'elenco delle opere tradotte dal Riformatore sloveno: « Hic... primus cepit Sclavonicam linguam Latinis literis scribere, et in eam traduxit haec: 1. Catechismum. 2. Novum Testamentum. Locos communes Theolog. 4. Augustanam confessionem. 5. Ecclesiasticam ordinationem. 6. Examen Melanchthonis. 7. Postillam Lutheri. 8. Psalterium germanice explicuit ». Churchill Babington: *The Benefit of Christ's Death*, London 1855, p. LII, osserva che l'Adam non menziona il « Beneficio di Cristo ». Ma il « Beneficio » è stato tradotto dai collaboratori del Trubar e non dal Trubar stesso.

(40) Il traduttore non aveva evidentemente trovato una parola croata che rendesse pienamente il senso del termine italiano di « beneficio », per cui aveva ritenuto necessario aggiungere « bontà » (dobrota).

(41) Cfr. più avanti quanto è detto dell'edizione italiana.

con la seguente aggiunta: « Adesso fedelmente tradotta e interpretata dall'italiano in croato da Antonio Dalmatino e Stefano Istriano ». Sebbene non menzionato, ha collaborato alla versione anche Jure Juricic (42). Nel foglio 86 verso sgg. c'è la « Tavola d'alcuni luoghi più principali della presente opera » che è alquanto diversa da quella dell'edizione veneta del 1543. Non so se essa sia la versione del testo di un'altra edizione italiana oppure un rimaneggiamento dei traduttori. La tiratura fu di 500 copie (43), che vennero distribuite nel modo seguente (44): 200 a Fabiano Kirchberger a Lubiana, 100 a Nicola Buechler a Villaco. Essi erano evidentemente i diffusori della stampa evangelica in quelle città e nei territori vicini. Altre nove copie furono date: al duca Christoph del Württemberg, ad Augusto principe elettore di Sassonia, al duca Giovanni Federico (Johann Friedrich der Mittlere) di Sassonia e Weimar, a Sigismondo arcivescovo di Magdeburgo, all'Università di Wittenberg, al conte Hans Duri di Mansfeld, al conte Vuk Barba Star. Una copia fu allegata al catalogo. Nel 1564 v'erano a Urach ancora 190 copie di questa edizione (45).

Le copie esistenti oggi conosciute sono otto e si trovano nelle seguenti biblioteche: Amburgo: Staats - und Universitätsbibliothek; Basilea: Biblioteca Universitaria; Dresda: Sächsische Landesbibliothek; Jena: Biblioteca universitaria; Lubiana: Biblioteca universitaria; Strasburgo: Biblioteca universitaria; Stoccarda: Staatsbibliothek (con legatura originale); Tubinga: Biblioteca universitaria (con legatura originale). La copia dell'Università di Lubiana porta sul frontispizio la seguente nota manoscritta tedesca in caratteri gotici: « Questi stampati sono promossi ed editi dal Signor Johann Ungnad consigliere e maresciallo di corte della Maestà reale romana in primo luogo da Sua Maestà Massimiliano II stesso » (46). La nota è contemporanea ed evidentemente anteriore al 25 luglio 1564, cioè all'elezione di Massimiliano a imperatore, poichè egli viene menzionato ancora col titolo di « Maestà reale ». Questa copia appartenne un tempo alla Biblioteca del Collegio Evangelico di Augusta, poi divenne proprietà dello slavista Bartholomäus Kopitar (1780-1844), bibliotecario imperiale a Vienna. Dopo la morte di costui il governo austriaco donò il prezioso volumetto all'Università di Lubiana (47).

---

(42) Bucar e Fancev, p. 107.

(43) Schnurrer: *Slav. Bücherdruck*, p. 61: « Rechnung des Freyherrn Ungnad » nel 1564: « Beneficium Christi crovatisch, 500 Exempl. ».

(44) *Ivi*, p. 106 sg.; cfr. pure Bucar e Fancev: p. 107. Il Bucar nel 1938 attribuiva ancora la paternità del « Beneficio » ad Aonio Paleario (*ivi*).

(45) Dimitz: II, p. 287.

(46) Devo alla cortesia del signor Jaro Dolar, attuale direttore della Biblioteca dell'Università di Lubiana la fotocopia di questo frontispizio. Il testo tedesco della nota in questione è il seguente: « Dise Drück seind per Hr (=Herrn) Johann (prima era stato scritto « Andrea », ma poi il nome fu sostituito giustamente con Johann) Ungnad Rom (=Römischer) Kög (königlicher) Mt. (=Majestät) Rhat und Hofmarschalck beferdert und v(e)rlegt i.mo von Ir (=Ihr) Mt (=Majestät) Maximiliano II selbst » (segue una sigla indecifrabile).

(47) Cfr. Babington: *The Benefit of Christ's Death*. p. LXXV.

L'edizione croata in caratteri latini ha lo stesso titolo della precedente. Porta una xilografia raffigurante Cristo crocifisso. Presso la croce vi sono due persone, probabilmente Maria e l'apostolo Giovanni. V TUBINGI M.D.LXV. Il volumetto si compone di 68 ff. di cui 67 sono numerati. Nell'ultimo è la « Tabella » o indice, come nell'edizione precedente. Nel verso del frontispizio c'è la prefazione di cui abbiamo già parlato. Vi è però la seguente aggiunta: « Regola. Pio lettore. Questo testo croato, scritto con lettere latine, si leggerà secondo l'uso delle lettere glagoliche, come vedi nel sottoscritto esempio. Così potrai comprendere presto e leggere correttamente secondo questa ortografia ». Seguono dodici lettere glagoliche con la corrispondente traslitterazione in caratteri latini. Quest'opera uscita l'anno successivo alla morte dell'Ungnad « è l'ultima edizione della tipografia protestante croata di Tubinga. Questo fatto non viene menzionato in nessuna delle vecchie descrizioni dell'edizione » (48). L'unica copia superstite, conosciuta, di questa edizione è conservata nella Biblioteca dell'Università di Lubiana (49). Essa è rilegata insieme alla precedente e a quella italiana che ora descriveremo.

TRATTA- TO VTILISSIMO / del beneficio di Giesu Chri- sto crocifisso, verso i Christiani. Xilografia del Crocifisso (eguale a quella dell'ultima edizione descritta). IN TUBINGA. MDLXV. Ha il formato delle due precedenti edizioni. Comprende 89 ff. numerati e due non numerati. Anche questa edizione, come la precedente è uscita dopo la morte del barone von Ungnad. Nel verso del frontispizio porta la seguente prefazione: « Alli lettori christiani. Essendoci venuta alle mani un'opera delle più pie & dotte, che a nostri tempi si siano fatte, il titolo della cuale (sic) e Del beneficio di Giesu Christo Crocifisso uerso i Christiani: ci e paruto a consolatione et utilita uostra darla in stampa, & senza li nome dello scrittore, acciocche più la cosa vi moua, che l'autorità dell'Autore. Adesso nuouamente restampata, reuista et corretta per Antonio Dalmatino et Stephano Istriano ». Di questa edizione conosciamo soltanto la copia conservata a Lubiana. In essa, sul foglio bianco precedente il frontispizio c'è la seguente nota manoscritta: « Super hoc libello tres Cardinales inquisiti fuerunt, Moronus, Reginaldus Polus (50), Contarenus. Editus primum Venetiis in forma 32 ». Churchill Babington, convinto che il « Beneficio di Cristo » sia del Paleario, crede, a torto, di trovare in questa nota un appoggio alla sua tesi. Sul frontispizio in alto la stessa

(48) Bučar e Fancev: p. 109.

(49) Badalić: *Jugoslavica usque ad annum MDC*, p. 112 registra questo volume sotto Paleari Giacomo (!) e riporta (p. 114) un facsimile del frontispizio della copia di Lubiana.

(50) Babington, *op. cit.*, p. XXXVIII, nota 1, riporta questa iscrizione, come gli era stata trasmessa dal Kasteliz, allora direttore della Biblioteca di Lubiana: « Reginaldus Colas » e pone fra parentesi « leg. Polus ». In realtà il Kasteliz ha letto male, perchè nel nome in questione la « u » è chiaramente una « u » e non una « a », e la « P » può sembrare una « C », ma non è la « C » di « Cardinales ». E' evidentemente una « P », anche se di forma un po' strana.

mano ha scritto: « Ex libris Hieron.mi Frösedilii ». Sotto il titolo v'è una scrittura di altra mano, cancellata. Visibile è soltanto un « 1603 ».

Abbiamo visto che Urach fu un centro di diffusione della Riforma fra le popolazioni slave dei Balcani e quelle venete delle coste adriatiche orientali. Il barone von Ungnad, il Trubar e i suoi collaboratori Stefano Consul, Antonio Dalmata e altri, erano luterani e non avvertirono nel « Beneficio di Cristo » una fede diversa da quella del Piccolo Catechismo di Lutero, della Confessione di Augusta o della Postilla del Brenz. Nella loro tipografia stampavano essenzialmente libri luterani in versioni slave e italiane (anche la versione slovena della S. Scrittura, come abbiamo visto, era fatta sul testo della Bibbia di Lutero). Un unico scritto faceva eccezione: il « Trattato utilissimo del beneficio di Giesu Christo crocifisso verso i Christiani ». Fu stampato tre volte: in croato con caratteri glagolici, in croato con caratteri latini e in italiano. Fu un raro privilegio che ebbero forse soltanto il Piccolo Catechismo di Lutero, la Confessione e l'Apologia della Confessione di Augusta. Si direbbe che quei Riformatori tedeschi, sloveni, croati e italo-croati abbiano sentito nel « Beneficio di Cristo » la medesima fede e pietà della « Libertà del cristiano » di Martin Lutero, come l'ha avvertita, fra altri, ai nostri tempi, lo storico Karl Müller (51), e protestanti di ogni generazione vi hanno sempre trovato, sia pure in modo diverso, il messaggio della Riforma con la giustificazione per fede e la certezza della salvezza, fondata sulla divina predestinazione.

VALDO VINAY

---

(51) I dubbi sul carattere protestante del « Beneficio di Cristo » sorgono soltanto nella mente degli Italiani (non protestanti) del nostro tempo. Ma forse TOMMASO BOZZA li convincerà della natura protestante di questo scritto, sia pure avvicinando il « Beneficio » a Calvino piuttosto che a Lutero. Cfr. i suoi due scritti: *Il Beneficio di Cristo e la Istituzione della religione cristiana di Calvino*, Roma, 3 febbraio 1961 e *Introduzione al Beneficio di Cristo*, Roma, A.G.I., 1963. Io ho sempre avvicinato il « Beneficio » alla *Libertà del cristiano* di Lutero, perchè la spiritualità dei due scritti mi sembra affine. Ho trovato di recente che anche lo storico KARL MUELLER trova simili i due volumetti: « Der Hauptinhalt erinnert zuweilen stark an Luthers köstliches Buch *Von der Freiheit eines Christenmenschen* von 1520... » (Prefazione a *Köstliche Botschaft. Das Büchlein von der Wohltat Jesu Christi, des Gekreuzigten gegen die Christen* von Aonio Paleario neu bearbeitet, Gotha 1927, p. 9).

Il popolamento ugonotto della Colonia olandese del Capo e le trattative per una emigrazione valdese nel Sud Africa attorno al 1688-89

E' stato già sottolineato che nella storia delle colonizzazioni tentate dai valdesi nelle più varie regioni del mondo l'Africa non occupa certamente un posto di primo piano (1). Solo due sono state sostanzialmente le occasioni che si presentarono storicamente alle comunità valdesi delle Valli a quasi duecento anni di distanza. Sulla più recente, relativa all'iniziativa di Manfredo Camperio per un'emigrazione valdese in Eritrea negli anni 1893-94, è stato portato un po' di luce dai documenti dell'ex-Ministero dell'Africa italiana da noi consultati e in parte pubblicati (2). Per quanto riguarda il tentativo più antico che è legato alle ripercussioni dell'Editto di Nantes e alle trattative di reclutamento da parte della Compagnia delle Indie olandesi di un migliaio di valdesi di origine italiana rifugiatisi a Norimberga non si sa molto e nulla è stato mai scritto che valesse ad inquadrare questo oscuro episodio dovuto all'alterna politica religiosa di Vittorio Amedeo II e alle vicende della coalizione europea contro il re di Francia Luigi XIV.

Nell'intento di meglio precisare fatti e sviluppi legati alle trattative tra la Compagnia olandese delle Indie e cospicui gruppi di valdesi esiliati occorre rifarsi all'episodio-chiave della vicenda e cioè alla revoca dell'Editto di Nantes decisa da Luigi XIV il 18 ottobre 1685 con il quale si proibiva il culto evangelico in tutto il Regno di

(1) Basta scorrere il lavoro più cospicuo di bibliografia valdese per rendersene conto: A. Armand Hugon - G. Gonnet, *Bibliografia valdese*, « Bollettino della Società di Studi Valdesi », 1953, n. 93, Torre Pellice, 227 pp. In esso non compare una rubrica sull'Africa e solo pochi titoli si riferiscono alla presenza valdese in Africa, ma limitatamente alla missione dello Zambesi (2405).

(2) Vedasi R. Rainero, *I primi tentativi di colonizzazione agricola e di popolamento dell'Eritrea*, Milano, Marzorati, 1960 e R. Rainero, *Una pagina ignorata della storia dei valdesi in Africa: l'iniziativa di Manfredo Camperio per un'emigrazione valdese in Eritrea*, in « Bollettino della S.S.V. », dic. 1963, n. 114, p. 79 e segg.

Francia e si dava inizio ad una sistematica persecuzione contro i protestanti. Dopo questo provvedimento forti nuclei di ugonotti cercarono nell'esilio la via della libertà religiosa e Svizzera, Germania, Olanda e Piemonte divennero ben presto centri di presenza protestante francese. Di ciò ebbe a lagnarsi al duca di Savoia Vittorio Amedeo II il sovrano francese, che esortò a più riprese il sovrano piemontese a respingere l'emigrazione ugonotta ed a cogliere l'occasione per estirpare dalle valli l'eresia valdese. Dapprima Vittorio Amedeo II tentò di resistere a questa pressione tergiversando, esortato in questo suo atteggiamento da molti Stati protestanti e specialmente dall'Olanda i cui Stati generali inviarono al sovrano sabaudo il 31 gennaio 1686 un solenne appello alla libertà religiosa (3).

Ma l'esortazione olandese giunse tardi e già Vittorio Amedeo aveva ceduto lo stesso 31 gennaio alle pressioni francesi emanando un Editto di revoca modellato su quello di Luigi XIV. Queste vicende gravi e dolorose sono state ampiamente esaminate (4); quello che ci preme ricordare qui è l'origine della diaspora valdese che cacciò dalle valli migliaia di valdesi e li scagliò in Svizzera ed in Germania. In quest'ultimo paese la maggior parte si recò nel Brandeburgo, nel Würtenberg e nel Palatinato e persino vi fu chi pensò a recarsi nell'Olanda che aveva dimostrato di interessarsi alla sorte degli esuli e aveva proseguito con Vittorio Amedeo II uno scambio di messaggi ed appelli.

Nell'Olanda già soffocata dalla presenza di molte migliaia di ugonotti francesi esuli dal 1685 le prospettive di sistemazione di valdesi erano alquanto modeste, salvo forse l'emigrazione coloniale, verso quelle Indie olandesi che proprio allora erano fiorenti possedimenti sovrani della Compagnia olandese delle Indie con a capo il Consiglio dei Diciassette. Proprio questo organo direttivo aveva da poco esaminato le prospettive di invio in colonia di talune famiglie di ugonotti desiderose di rapida e sicura sistemazione. Agli ugonotti si aggiunsero tra l'inverno del 1687 e la primavera del 1688 esponenti di famiglie valdesi di Germania stabilitesi a Norimberga in attesa di decidere se proseguire verso le regioni della Germania già abitate da altri valdesi o imbarcarsi per una delle molte colonie olandesi.

Le condizioni che il Consiglio dei Diciassette a nome della Compagnia fece ai candidati emigrati francesi si possono riassumere nei seguenti punti:

— trasporto gratuito sulle navi della Compagnia fino alla baia della Tavola;

---

(3) Il testo dell'appello si trova nell'Archivio di Stato di Torino *Lettere Principi, Olanda, m. s.* In parte è riportato da M. Viora, *Documenti sulle assistenze prestate dall'Olanda ai Valdesi durante il regno di Vittorio Amedeo II*, in « Bollettino Storico-Bibliografico Subalpino », Anno XXX, 1928, n. III-IV, p. 273.

(4) Si vedano al riguardo le principali storie dei Valdesi. Tra queste ricordo la più recente: E. Comba, *Storia dei Valdesi*, IV ediz., Torre Pellice, Claudiana, 1950.

— dono di una somma di 125-210 franchi ai capi famiglia e di 62-104 franchi agli emigranti celibi;

— concessione gratuita di terre da coltivare;

— anticipo da parte della Compagnia del bestiame e degli attrezzi necessari ai lavori dei campi;

— assistenza di un pastore di lingua francese.

In cambio di simili prestazioni la Compagnia olandese chiedeva agli emigranti pochi ma sostanziali impegni che erano riassunti dal testo stesso del giuramento di fedeltà che ogni emigrante doveva prestare in forma solenne. Il testo è abbastanza eloquente nella sua forma, esso dice:

« Je promets et jure de rester fidèle à Leurs Hautes Puissances, les Etats Généraux des Provinces Unies, notre très haut et souverain gouvernement, à Son Altesse le prince d'Orange, gouverneur, capitaine et amiral général, au Directeur de la Compagnie générale à charte des Indes Orientales desdites Provinces, ainsi qu'au gouverneur général et aux conseillers de l'Inde, enfin à tous les gouverneurs, commandeurs et officiers qui seront mes supérieurs sur mer et plus tard à terre. En toute occasion et de mon mieux j'observerai et ferai observer toutes les lois, édits et ordonnances publiés ou qui seront publiés par les Seigneurs Directeurs, le Gouverneur général et les conseillers de l'Inde ou le Gouverneur ou le Commandeur de ma future résidence. Enfin je promets en tous sens de me conduire ainsi qu'un bon et fidèle sujet est tenu de le faire. Ainsi fidèle, que Dieu Tout-Puissant, me soit en aide » (5).

Il testo di questo giuramento fu oggetto di lunghe discussioni presso il Consiglio dei Diciassette che ne approvò la formulazione definitiva nella sua seduta del 20 ottobre 1687 e cioè dopo 17 giorni di contatti e di negoziati con gli esponenti degli ugonotti francesi rifugiati in Olanda. Interessante notare in questo testo il velato timore suscitato presso i Direttori da una così massiccia ed omogenea emigrazione non olandese in una colonia olandese scarsamente popolata, emigrazione suscettibile quindi di diventare ben presto inizio e pretesto di interventi politici francesi. Il ripetersi di espressioni di fedeltà (per tre volte si parla di essere « fedeli ») e l'enumerazione reiterata delle varie autorità alle quali questa fedeltà si dovrà manifestare sono indizi sicuri di questi timori politici, che si manifesteranno non appena gli ugonotti toccheranno terra nella colonia del Capo nel pervicace desiderio di sabotare ogni proposito di solidarietà ugonotta, di lottare contro l'erezione di una chiesa separata da quella ufficiale, la Chiesa Riformata d'Olanda, di osteggiare la sopravvi-

(5) Il testo si trova in H. C. Vos Leibbrandt, *Rambles Throught the Archives of the Colony of the Cape of Good Hope* 1688-177, Capetown, 1887, p. 87. Un testo lievemente differente di questo giuramento è dato da H. Dehérain, in *Histoire des colonies françaises*, vol. VI, Paris 1933, p. 501 ed in C. G. Botha, *The French Refugees at the eape*, Capetown, Cape Times, 1919, p. 3-4.

venza della lingua francese e di dividere geograficamente la presenza ugonotta.

Forse proprio in questo nostro giudizio *a posteriori* della formulazione del giuramento sta la causa prima dell'esiguità numerica delle partenze degli ugonotti francesi ed il mancato accoglimento ufficiale da parte degli emissari delle famiglie valdesi di Norimberga delle proposte dei Diciassette. In questa situazione l'atteggiamento dei Direttori della Compagnia e delle autorità della Colonia fu non poco equivoco e ciò contribuì a raffreddare molti entusiasmi. Coloro che seppero meglio di tutti esprimere pubblicazione i loro timori furono i capi-famiglia valdesi che ritennero del tutto inadeguate e l'assistenza offerta dalla Compagnia nella Colonia e le promesse di autonomia se non proprio di libertà offerte ai futuri coloni.

Da parte delle autorità olandesi della Compagnia il futuro imbarco delle famiglie ugonotte e valdesi rappresentavano un'insperata occasione di rinfoltire le poche centinaia di individui che con molta fatica resistevano al Capo alle pressioni aggressive degli ottentotti che contestavano ai nuovi venuti il possesso dei campi e degli armenti bradi. Negli anni che ci interessano la seconda guerra ottentotta combattuta dal re dei Chochoqua, Gonnema, contro le milizie olandesi era già conclusa con la pace del 1677 ma le conseguenze negative sui commerci e sullo sviluppo della colonia dovute alle imprese del « capitano nero » (6) avevano provocato un riorientamento della politica olandese nei riguardi del Capo. Dal 1652 ad allora il Capo era solamente ritenuto un approdo sicuro sulla via delle Indie al quale dovevano aggiungersi solo i vantaggi offerti dalle possibilità di coltivare ortaggi e di ottenere carne fresca tramite scambi con le tribù africane dell'interno. Dopo le guerre ottentotte la Compagnia decise di non correre più i rischi di un blocco economico dall'interno e di dare sempre più alla stazione di rifornimento del Capo un carattere di vera e propria colonia.

Come si può vedere da queste brevi note l'offerta fatta dalla Compagnia ai nuclei di ugonotti e di valdesi non era solamente dettata dal desiderio di aiutare correligionari indifficoltà bensì anche da quello di compiere un atto indubbiamente proficuo per l'avvenire umano ed economico della Colonia. Colui che incarnò la nuova politica dei Diciassette verso il Capo, e cioè il nuovo governatore Simon Van Der Stel (7), sottolineò a più riprese l'insperato aiuto che l'evenuale arrivo dei nuovi coloni avrebbe arrecato al paese: « Riteniamo — doveva scrivere il nuovo governatore in una lettera del 26 aprile 1688 al Consiglio dei Diciassette — di incontrare tra i rifugiati francesi ed i Piemontesi che verranno, uomini esperti nella coltivazione

(6) Venne così definito successivamente dagli storici sudafricani. Si veda Leo Fouché, *Foundation of the Cape Colony* (1652-1708), London 1936, p. 127.

(7) Nominato il 12 ottobre 1678 governatore della colonia quale successore di H. Crudorp rimase in carica fino all'11 febbraio 1699 e diede alla Colonia un impulso di iniziative ed un dinamismo espansivo ignoto ai suoi dieci predecessori.

della vite dell'ulivo che istruiranno i vecchi coloni che ignorano del tutto questa coltura » (8).

Uomo energico e risoluto, Simon Van Der Stel doveva imprimere ai negoziati in corso un andamento più deciso che portò ai primi accordi ed alle prime partenze. Collettivamente non vi furono decisioni: ogni famiglia o meglio ogni capo famiglia decise in via autonoma se partire o meno per quella che allora era una vera e propria terra incognita.

Proprio per allargare la consistenza numerica della colonia del Capo, il Consiglio dei Diciassette della Compagnia delle Indie, esortava il 5 novembre 1687 le varie Camere associate: « 1) a mandare colà con le prime navi in partenza il maggior numero dei coloni, inclusi i rifugiati francesi e piemontesi, che sono disposti ad imbarcarsi siano essi agricoltori o commercianti, a rifornire coloro che hanno famiglia, di 60-100 franchi per mettersi in grado di affrontare il viaggio, e 30-50 franchi ai celibi; 2) a riferire alla prossima riunione del Consiglio i nomi di coloro che saranno già imbarcati e delle loro intenzioni di lavoro dopo il loro arrivo » (9).

Il problema dell'emigrazione verso il Capo e del possibile imbarco di coloni fu al centro di una seconda riunione del Consiglio convocato il 22 marzo 1688 per esaminare una comunicazione del 19 febbraio fatta alla Camera di Amsterdam dagli Stati generali. In essa si diceva tra l'altro: « Consta che una parte dei poveri profughi dalle Valli del Piemonte ha trovato temporaneo rifugio nei pressi di Norimberga; si tratta di 200 famiglie che contano circa 1000 anime tra uomini, donne e fanciulli. Essi sono esperti agricoltori ed in più muratori, carpentieri, ferraioli e bottai e tra costoro vi sono quattro pastori. Tutti sono inclini a partire per l'una o l'altra colonia sotto il dominio della Compagnia delle Indie orientali o occidentali. alla sola condizione di essere autorizzati nei limiti del possibile ad essere sistemati gli uni vicino agli altri allo scopo di poter praticare assieme la loro religione per la gloria di Dio e per la sua futura estensione. Perciò le loro Alte Eminenze desiderano che i Diciassette dichiarino se possono o meno trovare una località conveniente ad un largo numero di questo povero popolo in uno o in un altro distretto della Compagnia ».

Per soddisfare le richieste degli Stati Generali il Consiglio dei Diciassette nominò uno speciale Comitato (tra i membri ricordo: Schorer, de Muncq, Van Domburh, De Uries, Corver, Decquer, Bernard, Van Dam) con il compito specifico di prendere contatto con taluni ugonotti rifugiati in Svizzera presso Erlagh e con i Valdesi stanziati nelle vicinanze di Norimberga, in tutto 1700 persone. L'indomani della discussione in Consiglio dell'appello degli Stati Generali. il 23

(8) H. C. Vos Leibbrandt, *Rambles throught the Archives of the Colony of the Cape of Good Hope*, 1688-177. Capetown, 1887, p. 37.
(9) H. C. Vos Leibbrandt, *Rambles, op. cit.*, p. 89.

marzo 1688, un portavoce dei rifugiati valdesi, tale Jean Pastre, di professione commerciante (10) si recò ad Amsterdam per negoziare con gli esponenti della Compagnia circa l'imbarco dei futuri coloni verso il Capo. Dopo questi colloqui il Comitato potè presentare ai Diciassette la propria relazione che si articolava in tre punti: 1) invio a spese della Compagnia e degli Stati Generali di un primo contingente di 6-700 valdesi da assistere a lungo anche in colonie con provvidenze varie; 2) nomina di un comitato ristretto di tre persone incaricato di mantenere i contatti tra emigranti e governo; 3) assicurazione per il Comitato della piena libertà di azione e di indagine in merito alla sistemazione dei valdesi.

Il 1° aprile i Diciassette presero in esame il rapporto della Commissione al quale era allegato l'elenco dei Francesi e dei Piemontesi già imbarcatisi per il Capo, in tutto 126 persone (sulle prime quattro navi della *Tabella*) e di coloro che si apprestavano ad imbarcarsi per la medesima destinazione a bordo della nave *Zuid Beveland* in partenza del porto di Middelburg per il 22 aprile (11 uomini, 4 donne e 10 fanciulli).

I VIAGGI DEGLI UGONOTTI VERSO LA COLONIA DEL CAPO

Navi della Comp. Ol. Indie	*Porti di partenza*	*Data di partenza*	*Data di arrivo a Capo*
Voorschoten	Delft	31 dicembre 1687	13 aprile 1688
Borssenburg	Texel	6 gennaio 1688	12 maggio 1688
Oosterlandt	Middelburg	29 gennaio 1688	26 aprile 1688
Berg China	Rotterdam	29 marzo 1688	4 agosto 1688
Zuid Beveland	Middelburg	22 aprile 1688	19 agosto 1688
Wapen van Alkmaar	Amsterdam	27 luglio 1688	27 gennaio 1689
Zion	Hoorn	8 gennaio 1689	6 maggio 1689

Fonte: C. G. Botha, *The French Refugees at the Cape*, Cape Town, Cape Times, 1919, p. 6-14.

Proprio mentre si svolgevano queste trattative e già si parlava di prossimi cospicui imbarchi, giungeva notizia dell'offerta che in quei giorni l'Elettore di Brandenburgo aveva fatto a tutti i piemontesi di Norimberga. Per costoro che erano in condizioni più che disagiate ed avevano accolto l'invito ad andare nel Sud Africa quale unica via di salvezza, anche se amara, l'offerta dell'Elettore di Brandenburgo parve assai più favorevole e fin da allora si produssero nei Piemontesi di Norimberga taluni tentennamenti che vennero espressi agli Stati

(10) Di Jean Pastre non si hanno altre tracce. Ne cita l'opera anche C. G. Botha. *The French Refugees at the Cape*, Capetown, Cape Times, 1919, p. 10.

generali olandesi tramite i colloqui tra il Comitato ristretto e due delegati dei Valdesi Jean Pastre e Jacques Guiot (11).

Le trattative olando-valdesi intanto andavano arenandosi per il continuo rinvio della questione tra Stati generali e Consiglio dei Diciassette circa la ripartizione dell'onere e dei rischi dell'emigrazione. Venne finalmente deciso: che la colonia del Capo avrebbe ricevuto i valdesi desiderosi di recarvisi (6-700), essendo convenuto che gli Stati Generali avrebbero pagato alla Compagnia 50 franchi per ogni individuo impegnandosi questa, a questo prezzo, a tutte le spese di viaggio da Norimberga al Capo; che la Compagnia avrebbe provveduto per 7/8 mesi del necessario per vivere sotto forma di anticipi sul raccolto; che la Compagnia avrebbe messo a disposizione degli emigranti i mezzi e le agevolazioni riservate agli olandesi; che i candidati coloni sarebbero stati messi al corrente di queste condizioni da Jean Pastre in vista di compilare una lista esatta dei partenti; che venisse pagata ai Valdesi la somma di 40 mila franchi, frutto di contributi volontari olandesi per assistere i piemontesi di Norimberga che nel frattempo stentavano a sopravvivere nell'esilio.

A questo punto tutto pareva pronto per l'emigrazione: persino la nave, la *Wapen van Alkmaar* nel porto di Amsterdam venne allestita per il viaggio, senonchè il 25 giugno 1688 giungeva al Comitato la risposta negativa dei Valdesi di Norimberga. Tutto il negoziato cadde nel nulla e la nave partiva, con molto ritardo, il 27 luglio 1688, senza Valdesi ma con ugonotti francesi.

Quali furono le vere ragioni che indussero le famiglie valdesi già interessate al progetto a non accettare all'ultimo momento di partire per il Sud Africa è assai arduo stabilire (12). Si può tuttavia, sulla scorta dei dati in nostro possesso, tracciare un quadro di tre ordini di riserve che insieme ebbero una parte decisiva in quella decisione. Si tratta di considerazioni relative al fattore geografico, di valutazioni relative al fatto specifico olandese ed infine di riserve di ordine generale valdese.

Le prime considerazioni che abbiamo definito di ordine geografico riguardavano l'estrema lontananza della terra offerta quale luogo di emigrazione e la sua estrema insicurezza. Le notizie che dall'Africa meridionale e delle sue condizioni di vita si avevano in quegli anni erano poche, confuse, e quasi sempre catastrofiche. A parte i fantasiosi racconti dei marinai, le uniche relazioni ufficiali sulle condizioni della colonia erano quelle della stessa Compagnia olandese e quindi assai poco disinteressate (13). Gli ultimi fatti di sangue legati alla seconda guerra ottentotta e alle gesta del re Gonnema non potevano

(11) Anche di Jacques Guiot non si hanno altre tracce.

(12) E lo è tanto più che mancano documenti valdesi al riguardo a Torre Pellice e altrove. Invano ci si è rivolti al riguardo all'Huguenot Museum di Paarl.

(13) Le uniche notizie degne di fede erano quelle raccolte dal padre gesuita G. Tachard e pubblicate in un'opera dedicata alla Cina: G. Tachard, *Voyage de Siam des Pères Gésuites envoyez par le Roy aux Indes et à la Chine*, Paris, 1686.

non preoccupare le famiglie valdesi ed ugonotte non certo disposte a lanciarsi in dubbie avventure guerresche. Queste considerazioni negative dal punto di vista geografico erano rafforzate dalle condizioni estremamente pericolose della navigazione per e dalla colonia verso l'Europa: dissenteria, tempeste ed affondamenti erano fatti comuni e ben lo provano le odissee degli emigranti ottentotti: la traversata variò per le sette navi impiegate (ved. *Tabella*) da un minimo di tre mesi ad un massimo di sei. Le perdite umane in tali viaggi furono cruente, il *China* aveva a bordo alla partenza 22 ugonotti di cui 17 in giovane età: all'arrivo al Capo ben 12 erano morti e tutti gli altri erano ammalati. Ed il caso del *China* non fu un caso isolato. In sostanza, dal punto di vista navale l'imbarco su quelle fragili navi lunghe 36-51 metri era una tragica avventura che non esaltava certamente le pacate ed operose famiglie valdesi del tutto all'oscuro del mare e delle sue tecniche.

Le riserve che sono state definite in relazione al fattore specifico olandese possono essere ritenute altrettanto sostanziali delle prime e sia pure con il favore delle riprove dovute al passare degli anni possono essere da noi accettate in pieno. E' stato già sottolineato a proposito del Giuramento di fedeltà da prestarsi prima dell'imbarco quali limitazioni dovesse implicare e quali silenzi eloquenti contenga su molte questioni essenziali. Prima di tutto la questione religiosa, poi la questione della lingua e quindi la questione dell'individualità della comunità e della sua sopravvivenza. A questo riguardo le autorità olandesi o meglio le autorità della Compagnia coloniale non precisarono dapprima il loro pensiero. E da questi silenzi nacquero le giuste preoccupazioni valdesi. E per questi tre ordini di problemi vediamo i fatti successivi e alla loro luce valutiamo le tesi contrarie alla partenza per il Capo. Dopo varie vicende culminate il 28 novembre 1689 nella richiesta a Simon Van Der Stel di una Chiesa ugonotta, la « pratica » fu a tal punto ostacolata che, dopo pochi anni, di tale richiesta non si parlò neppure più. Altrettanta intransigenza fu mostrata nei riguardi della lingua francese che gli ugonotti intendevano parlare e conservare. Il 20 marzo 1702 il Consiglio dei Diciassette diede ordine alle autorità del Capo di vigilare sull'uso della lingua olandese affermando tra l'altro il proprio impegno affinchè « la lingua francese cada in disuso tra gli abitanti... e finalmente scompaia... » (14) Rimase unicamente in vita un elemento geografico di contiguità rappresentato dalla comparsa nell'alta valle del Berg di Franschhoek o Frenchhoek (cantuccio francese) sede originaria del grosso degli emigrati ugonotti (vedi *cartina*) (15).

---

(14) *Letters despatched from the Cape, 1696-1708*, Capetown, 1896, p. 192.

(15) Sull'emigrazione degli ugonotti e sui suoi problemi si vedano anche C. Mac Call Theal, *History of South Africa under the Administration of the Dutch East India Company (1652-1695)*, London 1897, vol. I, p. 327 e segg.

Poche parole ora per spiegare le riserve espresse dai valdesi con il rifiuto di partire per il Capo, riserve connesse alla specifica situazione politica delle valli valdesi. I nuclei valdesi di Germania non erano privi di contatti con taluni gruppi valdesi rimasti in Svizzera e tenaci assertori con Enrico Arnaud e Giosuè Gianavello di un ineluttabile ritorno nelle valli natie anche con le armi in pugno. In que-



La colonia del Capo alla fine del XVII secolo (da E. A. Walker, *A History of Southern Africa*, London. 1957). Gli ugonotti si stanziarono principalmente nell'alta valle del fiume Berg nella zona segnata: *Frenchhoek* nel Drakenstein.

sto quadro di ansioso desiderio di ritorno e di guerra vanno collocati due sfortunati tentativi di irruzione armata avvenuti nel 1687 ed alla fine del 1688. La Lega d'Absburgo aiutando, il progetto non pareva impossibile, ed infatti doveva riuscire ad Enrico Arnaud poco dopo (agosto 1689). La « glorieuse rentrée » era già nell'animo e nelle speranze dei valdesi che in definitiva preferirono operare per avvicinare quella data piuttosto che rompere ogni legame con la patria ed emigrare al Capo. Almeno, questa fu la decisione della quasi unanimità. Infatti, nonostante il silenzio dei principali storici circa l'accoglienza della decisione dei valdesi e circa l'unanimità da taluni sostenuta, si può ritenere che le partenze dei valdesi non avvennero? Deci-

sero pochi isolati ed avventurosi di superare le difficoltà già descritte e il rifiuto dei tanti? Non si può affermare nulla al riguardo con sicurezza assoluta. Si può solo dire che probabilmente, valendosi della loro conoscenza della lingua francese taluni si fecero passare per ugonotti francesi, prendendo così imbarco sulle navi in partenza verso il Capo. Può confortare tale tesi il fatto che talune famiglie imbarcate rechino nomi diffusi anche nelle valli valdesi e che taluni luoghi d'origine denunciati dai partenti siano proprio a ridosso di queste quali il Delfinato, la Savoia e la Provenza. Non si tratta solo di supposizioni favorite da mere coincidenze: storicamente si può ritenere accettabile la tesi della rinuncia generale alla partenza dei valdesi di Norimberga ma confermata quella di pochi elementi isolati iscritti nei primi quattro viaggi delle navi della Compagnia (16).

Come quasi ducento anni più tardi doveva ripetersi nel caso dell'Eritrea, l'emigrazione di un forte nucleo valdese verso l'Africa meridionale venne ventilato e stette per realizzarsi, ma poi non si attuò per un concorso di circostanze avverse e per saggia prudenza. Più che mirare agli incerti orizzonti sudafricani i valdesi ritenevano, con ragione, vicino il momento della normalizzazione della loro vita nelle valli e decisero di attendere in esilio nel Brandenburgo o altrove l'ora dell'abrogazione delle leggi di eccezione senza pregiudicare un eventuale ritorno in patria con un'emigrazione che la distanza e le eccezionali difficoltà di trasporto avrebbero reso senza dubbio definitiva.

Romain Rainero

(16) Si veda a conferma delle partenze valdesi H. C. Vos Leibbrandt, *op. cit.*, p. 91 ed anche C. G. Botha, *op. cit.*

Le Valli Valdesi
negli anni del martirio e della gloria
(1686-1690)

PARTE SECONDA

Capitolo X.

1. *La chiusura della frontiera.*

I giorni, che seguirono al 23 maggio, furono spesi dal marchese di Parella, parte in una febbrile e minuta perlustrazione dei monti, che circondano la conca del Pra e che nei loro dirupi potevano offrire qualche nascondiglio ai ribelli, parte nell'intercettare i clandestini rifornimenti di viveri e di armi, che essi ricevevano da amici e parenti domiciliati sul suolo di Francia.

In queste perlustrazioni il marchese fu validamente assecondato dalle truppe del conte Rovero, il quale, frugando in lungo ed in largo, aveva percorsi tutti i monti, che dividono la valle del Pellice da quella del Po, dal vallone di Rorà fino alla frontiera di Francia. La lettera (1), ch'egli in quei giorni inviava al Parella accampato al Pra, è una succinta relazione del suo operato.

In essa il conte informava di aver perlustrato ogni angolo della selvaggia comba dei Carboneri, ma senza più incontrarvi anima viva e che pertanto non si dovevano più avere apprensioni per le temute insidie di quella valle. Partito alle quattro del mattino dal Colle della Gianna, era arrivato la sera a Crissolo, dove aveva lasciato una ventina dei suoi uomini a custodia dei prigionieri: numero, in verità, troppo esiguo per garantire la sicura guardia dei detenuti, ma i soli di cui potesse disporre in quel momento. Durante la marcia faticosissima aveva dovuto lasciare indietro il sr. di Pios (Piozzo) ed un maggiore, i quali « non avevano buona gamba », e non avevano potuto reggere allo strapazzo delle aspre salite. Il Rovero avrebbe desiderato spingersi con le sue truppe fino a Ristolas, in Val Queyras, per scoprire se si trovassero ribelli delle Valli colà

(1) Acclusa alle lettere del marchese di *Parella*, in A.S.T., I, *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, m. 20, n. 1. La lettera non ha data, ma è indirizzata « *a Monsieur, Monsieur le Marquis de Parelle au Pra de Mirebouc* ».

rifugiati; ma quegli abitanti gli avevano fatta una risposta ambigua, lasciando capire che essi non gradivano « gran gente » nella loro terra. Il Rovero tuttavia vi era andato in incognito con dieci uomini, non avendone di più a sua disposizione, dopo che aveva mandato al Parella un grosso distaccamento per operare di concerto con le sue truppe. Autorizzava il marchese a trattenere ancora una sera le sue truppe, se gli occorressero; ma lo avvertiva che non avrebbe potuto rifornirle di pane, perché i muli non potevano passare, e che esse gli sarebbero state necessarie assolutamente per il domani, essendo rimasto quasi senza gente. Ed aggiungeva questa frase, che mostra lo stato miserevole, in cui si trovavano le sue milizie dopo tanti giorni di marce faticose tra i monti: « Tous les soldats sont sur les dents et sans souliers ». Quanto al ministro Arnaud, il Rovero escludeva ch'egli potesse ancora trovarsi nella Valle dei Carboneri, come si era supposto, ed era del parere ch'egli dovesse trovarsi piuttosto insieme coi suoi parenti Pavarino, sebbene non si potesse precisare dove, poiché erano state inutilmente frugate anche le balme, quasi inaccessibili, nelle quali si diceva che si tenessero nascosti.

Contemporaneamente alla lettera del Rovero il marchese Parella riceveva anche una lettera (2) del console, ossia podestà francese, di Montà di Abriès, piccolo villaggio oltre il colle della Croce. La lettera dipinge con commovente crudezza le sevizie e le barbarie, alle quali i soldati francesi si abbandonavano contro giovinette, vecchie e donne incinte, suscitando nella popolazione stessa un senso tanto grande di orrore e di esecrazione contro gli inumani esecutori, quanto di pietà e di commiserazione verso quelle sventurate. La riproduciamo integralmente, perché essa è una testimonianza insospettata delle molte crudeltà, che sono elencate dalla « Histoire de la Persécution » e che parecchi scrittori cattolici dicono inventate od esagerate ad arte dagli storici protestanti.

Dabriès (De Abriès) ce 24.me may 1689.

Monsieur, Je vous envoye ce messager expres pour vous porter seize pieces de pain. Vous prie de me faire l'honneur de me marquer par le mesme si je puis quelque autre chose pour vostre service, vous asurant que je me feray touiours un plaisir particulier de vous tesmoigner dans touttes sortes d'occasion mon empressement a executer tout ce qui dependra de moy.

Comme j'ay l'honneur d'estre consul de cette Comunauté, vous m'excuseres, monsieur, si je prens la liberté de demander vos advis sur ma conduitte en cas quil se presente quelques fammes, filies ou petits enfants pour faire leur abjuration, sy on les peust recevoir et garder charitablement jusques a ce que on aye des ordres de vous sy leur vie sera en assurance et la Communauté sans danger. On fait tres souvent des dettachements de douze ou quinze soldats des trou-

(2) Acclusa alle lettere del *Parella*, in *loc. cit.*

pes qui campent a la vallée de St. Martin, qui ont esté presque dans tous nos ameaux pour chercher ces pauvres miserables et celuy du 22.me de ce mois leur a causé tant de fraieur quelles ont pris la fuite. Le bruit mesme court quil y en a quy se veulent precipiter voyant le meurtre qui c'est faict dans deux ou trois de nos ameaux. Ce dernier detachement en a tué cinq quy avoit faict abjuration, dont il y en avoit une qui estoit sur le poinct de s'acoucher et une qui estoit confessée et touttes cinq sans resistance se seroit allées rendre sy elles avoit esté assurées de leur vie. On m'a mesme dit que le mesme jour ils en arresterent troys ou quattre jeunes et quil en jouirent criminellement a l'escandalle des habitants quy se trouverent a un coup de fuzil de l'ameau de Praioubard, dont il y en eust une quy dict quelle aymoit mieux mourir que de commettre un crime sy abominable, et les autres hurloit comme des ources sans que personne hosa (osât) sen aprocher pour les en detourner de peur qu'on ne les fit mourir. Je ne scaurois, monsieur, vous exprimer la terreur et les candalles (scandales) que cella a causé a nostre Communauté. Je ne fut pas arrivé de Piedmont quon me fist de tres grandes plaintes. La Communauté et moy particulierement vous aura de tres grandes obligations sy vous avoit la charité de participer des advis de Monsieur le marquis de Parelle et de nous en faire part affain (à fin) quon ne face rien quy nous procure quelque reproche. Nos habitants sont tellement effraiés par ces sortes de detachements qui sont frequents, qu'ils n'oseraient pas mesme soulager ces personnes d'un morceau de pain et encor moins du couvert, quand mesme ces pauvres miserables seroit au travail de l'enfant et dans un danger evident de la mort. Je vous suplie, Monsieur, de me donner vos advis et d'estre persuadé que la Communauté vous en sera fortement obligée et moy plus particulierement, qui ay l'honneur de me dire avec un profond respect, Monsieur, vostre tres humble et obbeissant serviteur..... Consul..... ».

Intanto il Parella continuava ad inviare distaccamenti in tutto il bacino del Pra, dove gli erano segnalati gruppi isolati di ribelli o sospetti rifornimenti di viveri.

Un reparto, sotto il comando del conte Falletto, per strade assai aspre ed insidiose, la sera del 25 maggio andò a pernottare alla Creusënna: l'indomani si divise in due squadre: una, formata di 40 soldati, comandati dal cav. Capris, si inerpicò fin sul colle del Bauciet (3), l'altra invece, guidata dal Falletto stesso, continuò la marcia verso il colle del Boucie (Bouchier), dove notò le tracce del pernottamento di otto valdesi, ma non trovò più anima viva. Proseguendo verso la frontiera di Francia, sorprese due ribelli con le armi alla mano ed altri sei che le avevano nascoste; in più tre donne e circa quaranta fanciulli, che avrebbe voluto mandare immediatamente al

(3) Detto anche « Col des Baucieltes ».

Pra, se l'ora non fosse stata troppo tarda. Da quelle alture il Falletto informava (4) il marchese della sua faticosa marcia e delle condizioni del sito, bello per natura, ma molto scomodo e privo di legna e di mezzi di sussistenza. Ciò lo aveva costretto a mandare oltre frontiera, in terra francese, un sergente delle Guardie con cinque soldati e con un biglietto (5) per i consoli di Abriès, nel quale li pregava di permettere ai suoi uomini di acquistare viveri in paese e di arrestare i ribelli, che vi avevano trovato rifugio contro gli ordini espressi del re. Al ritorno del sergente aveva appreso che in quei giorni era giunto in Abriès una compagnia francese ,allo scopo di sorvegliare quella popolazione sospetta e di cacciare ed arrestare tutti gli abitanti delle Valli Valdesi, che vi si tenevano nascosti.

Tra i numerosi ribelli, fatti prigionieri o arresisi alle truppe del Rovero e del Parella, se ne scopersero alcuni di speciale interesse per le febbrili ricerche, che si continuavano a fare del ministro Arnaud. Il marchese, sapendo quanto quest'affare stesse a cuore al sovrano, decise di inviarli senza indugio a S. A., sotto la scorta del sig.r Ranieri, affinché si potessero ricavare da essi utili indizi per le ulteriori ricerche del ministro (6). Fra questi vi era un membro della famiglia Pavarino, la quale sappiamo che era imparentata col ministro Arnaud e sospettata di aver agevolato la sua fuga od il suo nascondiglio. Il Pavarino avrebbe potuto fare importanti rivelazioni, sebbene il marchese, dalle informazioni raccolte da altre parti, fosse indotto a credere che ormai l'Arnaud non si trovasse più nelle Valli, ma stesse nascosto presso i parenti che aveva nel Marchesato di Saluzzo o sulla frontiera di Francia, specialmente a Ristolas, dove si sapeva che era suo parente un tale Tommaso, figlio del fu Laurens. Oltre che sull'Arnaud, il Parella sperava che i prigionieri avrebbero potuto dare utili indicazioni anche per rintracciare quel famigerato Bodoira, che si diceva essere stato compagno dell'Arnaud dopo la fuga dal Villar. Per parte sua, il marchese prometteva di far fare diligenti ricerche in casa del Tommaso di Ristolasso e di un tale Gignous de' Picard, dove si sospettava che stesse nascosto, oltre all'Arnaud, anche un altro pericoloso ribelle, già bandito tempo addietro dagli Stati ducali: Paolo Artus. Era ferma convinzione del marchese, che la resistenza valdese sarebbe stata definitivamente ed immediatamente infranta, se si fossero chiusi tutti i passi di frontiera, attraverso i quali i ribelli

---

(4) Acclusa alle lettere del *Parella*, in *loc. cit.* La lettera è datata « Dal colle del Boucier (Bouchier, Boucie), il 25 maggio 1686 ».

(5) Accluso nelle lettere del *Parella*, in *loc. cit.* Il biglietto, scritto dal colle del Boucie, in data 24 maggio 1686, e firmato: « Conte de Villefallet premier capitaine des Gardes de S.A.R. », era redatto in questi termini: « Messieurs les Consuls de Bries (Abriès) sont prié de favoriser un sargent du Reg.t des Gardes avec cinq hommes qui s'en vas à la provision pour le detachement du dit Reg.t campé sur le col et les susdits Messieurs les Consuls sont priés d'arester nos barbets des Valées de Luserne qui voudret (voudroient) se refugier dans ce vilage, puisque cest (c'est) l'intention aussi de S. M.té tres Chretienne ».

(6) Lett. del *Parella*, in *loc. cit.*, senza data, ma certamente del 24-25 maggio 1686.

comunicavano coi valligiani neo-convertiti del versante francese, ricevendone aiuti di viveri e di armi. o trovavano momentaneo scampo nel momento del pericolo. Se dopo aver chiusi tutti i valichi e le strade (7), che dalla Val Pellice conducevano in terra francese, anche il generale Catinat avesse fatto altrettanto, per parte sua. nella Valle di San Martino, la vita, da Bobbio in su, sarebbe diventata impossibile ai ribelli e non sarebbero rimasti da debellare che quei pochi disperati. i quali, come fiere braccate, andavano girovagando sui monti di Pramollo, di Angrogna e di Prarostino. momentaneamente sguerniti di truppe ducali. Rimaneva da nettare la comba di Giaussarant, ma il Parella si scusava presso il sovrano di non poterlo fare per il momento, non avendo con sé milizie sufficienti e non ritenendo opportuno ritirare i distaccamenti posti di guardia ai valichi alpini, perché il loro ritiro avrebbe potuto seriamente pregiudicare l'opera di rastrellamento così bene avviata. Proponeva invece che le truppe saluzzesi, ritornando in patria, come era stato deciso. frugassero ancora una volta diligentemente tutte le montagne dell'alta conca del Pra e quelle sulla destra del Pellice, mentre egli, con numerosi distaccamenti perlustrerebbe tutti i monti situati sulla sinistra. dal Pra a Bobbio. Buoni auspici il comandante traeva dal fatto che i suoi soldati. disposti sulla frontiera. andavano prendendo familiarità con i valligiani francesi: ciò che avrebbe permesso alle sue truppe, col pretesto di rifornimenti di viveri, di fare frequenti sconfinamenti in terra francese e di ricavare utili notizie circa i valdesi rifugiati, per ottenerne la cattura o la resa. Già alcune donne erano venute di là a fare atto di sottomissione.

Sotto la scorta del sig.r di Bosse il Parella mandava al duca due delle sue guide, il Tolosano, già ricordato, ed un tal Bellavita d'Andorno, perché facilitassero la resa o la cattura di quel Michele Bonnet, il quale, dopo aver simulata la sottomissione. si era rifugiato sulle alture del Vandalino con una ventina o trentina di compagni. Al marchese non pareva difficile averlo nelle mani, se si facessero agire contemporaneamente in cerchio i distaccamenti, che si trovavano sui monti, e si facessero salire quelli, che presidiavano la strada tra Villar e Torre.

Le minuziose perquisizioni, operate dalle truppe nella conca del Pra e lungo tutta la frontiera, non tardarono a dare i frutti desiderati. Insieme con parecchi altri, cadeva in quei giorni nelle mani dei soldati uno di quegli abitanti francesi, i quali di nascosto somministravano viveri ai ribelli e ne alimentavano la resistenza. Si chiamava Lorenzo Alibert e dimorava a Lescarpò (forse La Chalp (8), poco sopra la Mountà). Fu arrestato sul colle di Narbetto (9) da un distacca-

(7) *Relaz. F*, in *loc. cit.*, p. 59.

(8) Nel racconto della « *Glorieuse Rentrée des Vaudois* », in « *Bull. Soc. Hist. Vaud.* ». n. 31 (1913) p. 156, questa località è menzionata con la grafia « Echarpe ».

(9) Forse da identificare col « Col Vei o Veibert », che mette in comunicazione la conca del Pra con la Mountà, in Val Queyras.

mento guidato dal sig.r di Bleynac, aiutante nel Reggimento delle Guardie di S. A. e di là tradotto al Ciaboto del Pra e sottoposto a minuto interrogatorio. Ci è stata conservata la sua deposizione giurata (10) fatta alla presenza del sig.r di Bleynac e del notaio ducale Ripa in data 26 maggio 1686. E' un documento interessante, che crediamo utile riferire:

« Hieri vinticinque del corrente fui arestato dal sig.r Ufficiale di guardia che era sopra il colle di Narbetto con un distaccamento, mentre venivo da la comba di Narbetto e passando sopra il sudetto colle volevo andare al Chiaboto del Prato per ritrovare Paulo Artuso, qual vedendomi doveva discendere da la comba per venire a pigliare quanto li portavo. Et io li portavo il formaggio in quantità di livre deciotto e me ne passavo per quella strada dove fui arestato per schivare li soldati, come fui avanti avertito da detto Paulo, quale prima mi haveva detto che se incontravo soldati, li dicessi che portavo il formaggio al campo. Più dice haverli portato a detto Paulo in quatro volte del pane in quantità di livre quatro o cinque per volta e detto Paulo mi dicea che ne li portassi tante volte quante poteva e con colera dicea che il diavolo portasse li soldati e le corone che li comandavano di Francia e Savoia e che più tosto di rendersi volea morire sotto una roca (roccia). Più dice detto Lorenzo che Pietro suo fratello era consentiente che lui portasse della robba al sudetto Paulo, quale più volte li ha detto che ispiasse dove si mettevano e campavano li soldati per poterli fuggire. Indi interrogato se sapia dove sia al presente il sudetto Paulo, risponde che se non è nella Balma sarà in casa di Ginoso di Lescarpo, dove detto Ginoso ha condotto il cavalo, quatro o cinque vache, una ventina di capre et molte altre robbe, che comunemente sono stati tutti due Paulo e Ginoso a pigliare nelle roche (rocce), dove detto Paulo sapea che eran state nascoste da Barbetti. Più dice detto Lorenzo che la moglie di detto Paulo ha detto che Ginoso in caso di necessità havrebbe nascosto detto Paulo nella sua casa, dove sono molti nascondili. E questo è quanto posso dire presente detto sig.r Blaynac, quale ne chiede testimoniali.

Le quali io Alfonso Ripa ducal Nodaro di Poyrino ho ricevute et concesse alla presenza de' testimoni sottoscritti: segno di Lorenzo Aliberto - Giov. Battista Biano (Bianco?) teste - Thomaso Amedeo Ardissoni, teste - Sottoscritto A. Ripa ».

Le informazioni ricavate dalla deposizione dell'Aliberto indussero il Parella a stringere sempre più stretti rapporti con le autorità francesi di oltre confine per ottenere la consegna dei barbetti rifugiatisi nelle loro terre e per impedire qualsiasi aiuto di viveri e di munizioni ai ribelli, che si ostinavano a resistere, isolati o in piccoli gruppi, sulla cima dei monti. Le istanze del marchese, efficacemente

(10) Acclusa alle lettere del *Parella*, in *loc. cit.* (lett. 26 maggio 1686).

appoggiate dall'ambasciatore francese di Torino, ottennero buon esito. Il 25 maggio alcuni dei consoli dei villaggi francesi, prossimi alla frontiera, scesero al Pra per abboccarsi col marchese. Gli presentarono l'estratto di un Arresto, col quale il re di Francia ingiungeva loro di arrestare o cacciare i fuggitivi delle Valli e di impedire qualsiasi sconfinamento di uomini, di viveri e di armi dall'uno all'altro Stato. In ottemperanza a quest'ordine, essi si dichiararono pronti ad ubbidire a quanto il duca avrebbe creduto opportuno di comandare. Il Parella rispose che né il duca né lui avevano altri ordini da impartire oltre quello che essi avevano ricevuto direttamente dal loro sovrano, perché la volontà di S. A. collimava perfettamente con quella di S. M.tà ed aggiunse che di questa identità di sentimenti essi stessi potevano essere persuasi, considerando come il duca, per compiacere al re, avesse anteposto al proprio l'interesse di lui con grave sacrificio delle proprie finanze e con la rovina di tante terre e di tanta gente.

Interrogati circa i sentimenti delle popolazioni francesi nelle presenti circostanze, i consoli confessarono che i cattolizzati ed i religionari clandestini avevano effettivamente congiurato per ribellarsi al re e per soccorrere i valdesi, che restavano sui loro monti e che tutto sarebbe stato pronto per l'effettuazione, se, dopo lo smacco subíto dalle armi francesi a San Germano, non fossero sopraggiunti i prosperi successi delle armi sabaude. Deposero inoltre che parecchi soldati del battaglione francese De Castres, le cui compagnie erano giunte ad Abriès, avevano riferito che gli abitanti avevano loro offerto sotto mano « denaro e scorta », se avessero accettato di aiutare i valdesi.

Per eccitare lo zelo dei consoli nella ricerca e nella consegna dei barbetti rifugiati nelle loro terre, il Parella promise che egli, a sua volta, avrebbe loro fatto restituire alcuni individui, sudditi del re, i quali erano stati sorpresi dalle sue truppe a portare viveri ed armi ai ribelli. E per indirizzare le loro ricerche, diede anche i nomi di alcuni abitanti di oltre frontiera, che erano sospettati di favorire e di tener nascosti nelle loro case parecchi ribelli: quali il Gignoso, nella cui abitazione si diceva stesse nascosto il Paolo Artus; ed il Tommaso di Laurent, che era indicato come il possibile ricettatore del ministro Arnaud. I consoli, sebbene si dicessero persuasi che il ministro era ormai passato ad Embrun « déguisé en mendicat » (mendicante), tuttavia promisero di usare ogni diligenza per scovare lui e gli altri indicati e per impedire in avvenire qualsiasi contatto dei loro popoli con i rivoltosi delle Valli. Ma perchè la chiusura della frontiera, intralciando le relazioni commerciali tra i due versanti. sembrava dare qualche apprensione ai consoli, il marchese si affrettò ad assicurarli che il duca avrebbe dato in proposito le opportune disposizioni ed avrebbe anche riattate le strade per facilitare il transito del riso e delle altre derrate, che costituivano il principale oggetto di scambio fra i due paesi.

2. *Il ripiegamento delle truppe ed il rastrellamento generale.*

Di tutti questi colloqui il Parella dava notizia al sovrano con una lettera datata dal Pra il 26 maggio (11). In essa il marchese aggiungeva che ormai tutta la frontiera era sbarrata e che più nessuno poteva oltrepassarla, senza cadere nelle maglie dei presidî e delle imboscate, ch'egli aveva disposto un po' dappertutto. Secondo lui, contando i prigionieri, che il conte di Falletto teneva sul Boucie, quelli che aveva egli stesso al Pra e quelli che si erano consegnati o avevano promesso di consegnarsi al comandante di Mirabocco, si poteva presumere che ormai sui monti di frontiera non rimanesse più che il Paolo Artus, la cui cattura era assai ardua, perché « il est très bon chasseur estant instruit de tous les rochers et ce (se) va cachant tout seul ». Tuttavia anche riguardo a costui c'era qualche speranza, sia perché la moglie aveva promesso di adoperarsi per la sua resa, sia perché, privato dei viveri dopo l'arresto dell'Aliberto, sarebbe stato costretto a rifugiarsi in casa del Gignoso, dove i consoli francesi avevano promesso di fare diligenti ricerche.

Quanto alla comba di Giaussarant, dove si diceva che si tenessero ancora nascosti parecchi ribelli, il Parella, pur essendo alquanto scettico sulla realtà delle informazioni pervenute al duca, si diceva pronto a farla frugare ancora una volta durante il suo ripiegamento dalla conca del Pra; ma riteneva opportuno, affinché l'impresa avesse esito totale e definitivo, che nello stesso tempo le truppe dislocate sulla Serra del Crivello si avanzassero verso l'Aiguille di Giaussarant, le une di sopra e le altre di fianco in modo da chiudere in un cerchio quanto ancora poteva rimanere di ribelli ed impedire ogni scampo. A questo scopo dichiarava di aver dato precise istruzioni al sig.r Bosse, che egli mandava al quartiere generale, per combinare l'azione con una perfetta simultaneità dei movimenti delle truppe. Le quali, nonostante l'asprezza dei luoghi, dimostravano di sopportare assai bene le fatiche e le privazioni di vario genere. « Les soldats — egli scriveva — tirent un peu de peine en plusieurs endroits, qui manquent de bois et n'ont que 66 tantes (tende) en tout: cela les fait manger avec plus d'apetit et leur pain est bien tost mangé. Encore un peu de vin leur seroit d'un grand secours ».

Nella stessa lettera il Parella informava che otto religionari, dopo essersi arresi, come si supponeva, al marchese di Brichanteau (12), erano evasi e si erano diretti verso le montagne di Rorà, forse suppo-

---

(11) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, 26 maggio 1686, al duca, dal Pra.

(12) A.S.T., I, *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, m. 20, n. 1, Lett. di *Don Gabriele di Savoia* al *duca*, 25 maggio 1686. Nella lettera Don Gabriele informa di aver ricevuto gli ordini di S. A. per il marchese di Parella e per le truppe del suo quartiere: che il marchese di Voghera è partito col suo distaccamento per l'azione comandatagli e che egli manda a Luserna i prigionieri « capitati ieri (24 maggio) al Villar dal canto del Sig.r di Brichanteau ».

nendo che quei monti, per essere vicini a Luserna e per essere stati già ripetutamente frugati, offrissero ora un sicuro rifugio. Che non ci fossero più ribelli in quella zona, era opinione del quartier generale, perché un distaccamento, mandato pochi giorni prima verso Crissolo ed unitosi con le milizie di Barge e di Bagnolo, aveva scorse tutte quelle montagne senza trovare anima viva. Eppure, anche quei monti non erano ancora completamente nettati di ribelli. Se ne ebbe la prova il 27 maggio, quando un grave fatto di sangue venne a gettare l'allarme a Luserna.

In quel giorno otto cattolici o cattolizzati, recatisi su quei monti o per far bottino o per sollecitare i parenti alla resa, si imbatterono in una schiera di 15 religionari sbandati di Luserna e di Torre — tra questi forse gli 8 evasi, sopra ricordati — i quali dissero di essere disposti ad arrendersi, ma di temere di essere maltrattati ed uccisi dai soldati, se si fossero presentati senza scorta o salvaguardia di qualche cattolico. Questi accettarono l'incarico ed offersero loro da mangiare. Ma, finita la merenda, uno dei barbetti, non sappiamo se offeso o per sospetto di essere tradito, sparò una pistolettata nella schiena di Antonio Malano; ne seguì una zuffa, nella quale furono uccisi anche il figlio del Malano e due altri cattolici. I religionari riuscirono a fuggire sui monti di Barge (13). Ma la loro libertà fu assai di breve durata. Gettato l'allarme in Luserna, fu mandato immediatamente un distaccamento a dar loro la caccia: caccia, che riuscì assai fruttuosa, perché il distaccamento rientrò la sera dello stesso giorno, conducendo con sé, strettamente legati, undici prigionieri. Con questi o contemporaneamente a questi veniva catturato anche il figlio del « Mancino » (14), cognato di Giosuè Gianavello, il quale, dopo essersi arreso, si era nuovamente dato alla latitanza e ricongiunto coi ribelli.

Meno fruttuosa fu invece la battuta fatta su quei monti da altri distaccamenti nei giorni successivi. Il conte di Frossasco, per ordine del conte di Castellamonte, perlustrava le località di Garanel, Gaudissart (15), La Pallà (16) di Geymet e si spingeva fino ai Chiotti di Giordan (17), dove giungeva alle nove del mattino. Disponeva delle guardie, a giusta distanza, dalla colletta dei Giordan fino alle Alpi di Bagnolo e chiudeva la gola del vallone con una compagnia di granatieri. Intanto un altro distaccamento, al comando del conte di San Secondo, risaliva, frugando, tutto il vallone dalla parte di mezzodì fino alla colletta di Rorà. I due distaccamenti si incontrarono sotto

---

(13) *Relaz. G.*, in *loc. cit.* p. 151 e A. S. T., I, *Lettere di Particolari*, D. mazzo 10, lett. del sig. *De Maria* al ministro, 27 maggio 1686.

(14) Con questo soprannome è forse indicato Giuseppe Garnier, che sposò Margherita, sorella di Giosuè Gianavello. Cfr. G. Jalla, *Josué Janavel*, in « Bull. Soc. Hist. Vaud », n. 38 (1917). p. 9.

(15) Altra grafia: « Codissart ».

(16) Altra grafia, « Pellà, Pallà, Plà).

(17) Jourdans.

le case di Rorà senza però aver trovato traccia di ribelli. Incontrarono soltanto un cattolizzato del Villar, che aveva sopra di sé una piccola provvista di pane e che fu lasciato tranquillo, sebbene si avesse qualche sospetto sulla vera destinazione del pane (18).

Il 27 maggio il Parella annunziava al sovrano di essere in procinto di iniziare il ripiegamento delle sue truppe dalla frontiera verso Mirabocco e Villanova (19), facendo muovere i suoi distaccamenti « à proportion », cioè con movimenti combinati e sincronizzati. per chiudere nel mezzo quanto ancora di vivo si sarebbe potuto scovare in quella zona. L'impresa era assai ardua ed il marchese non se ne dissimulava le difficoltà, sia a causa della natura dei luoghi, sia perché i valdesi stavano all'erta e non si fermavano che in luoghi quasi inaccessibili o dove non si poteva salire che con molta fatica e con gravi rischi. Precisando il programma, già esposto al sovrano nei giorni precedenti, il Parella annunciava che il giorno seguente (28 maggio) egli avrebbe minutamente perlustrate le pendici delle Banchette (Bauciet) e di Rocca Capus, che, a detta di alcuni, erano i luoghi più aspri della valle, per poi di là scendere verso la comba di Giaussarant: ma prima di far questo dichiarava esser necessario battere tutto il costone scosceso e dirupato del Giuliano, tutta la montagna soprastante il forte di Mirabocco, la parte più elevata del Bariglione (Bariount), poi scendere nella comba di Giaussarant e risalire a Villanova: marcia assai più difficile di quanto si poteva immaginare e che avrebbe messo a dura prova l'impegno ed il vigore delle truppe.

Essendo giunta al Parella la notizia che il duca, prima del suo rientro a Torino, aveva deciso di visitare tutta l'alta valle di Bobbio ed il forte di Mirabocco, consigliava al sovrano di fare il viaggio, mentre i distaccamenti erano sui fianchi dei monti e lo potevano garantire da ogni insidia dei ribelli e mentre nel fondo valle, lungo la strada, a Villanova, Malpërtus e Ferrière (Ferrera) erano dislocati vari reparti del reggimento di Monferrato, del quale solo una parte sarebbe stata impiegata nella perlustrazione del Bariglione (Bariount).

Prima di accingersi alla marcia, il marchese, come inutile ingombro, faceva condurre a Luserna i ribelli, che gli erano stati consegnati dalle autorità francesi in numero di più di duecento, e quelli che si erano arresi alle sue truppe o ne erano stati catturati e che sommavano anch'essi a parecchie centinaia (20). Tra gli arresi c'era

(18) A.S.T., I, *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, mazzo 20, n. 1, lett di diversi, il conte di *Frossasco* al *duca*, da Rorà, s. d.

(19) Lettere del *Parella*. in *loc. cit.*, lett. al duca senza data, ma da datarsi 26-27 maggio 1686.

(20) L'autore della *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 59, dice che nei quattro giorni, nei quali il Parella soggiornò al Pra, vennero a sottomettersi 500 eretici: l'autore della *Relaz. G.*, in *loc. cit.*, p. 152, afferma che furono condotti a Luserna, il 29 maggio, da Mirabocco circa 260 valdesi « di animo valoroso resi sono già alcuni giorni » e tra questi l'Artuso. Il De Maria in una lettera senza data, ma presumibilmente del 29 maggio, informa che nel Delfinato furono ricuperati 200 e più valdesi fuggiaschi. vedi lett. *De Maria*, in *loc. cit.*

una preda agognata: quel famoso Paolo Artuso, che, dopo essere stato spietatamente braccato durante parecchi giorni nella conca del Pra, era venuto a consegnarsi o persuaso dalla moglie o più probabilmente piegato dalla fame. Volendo rendere più mite la sua sorte, aveva promesso di dare nelle mani del Parella il famoso ministro Arnaud, ch'egli diceva essere nascosto in una grotta con dodici compagni. Ma la notizia risultò falsa di fronte alla testimonianza di altri arresi, i quali asserivano ch'egli era ormai passato in Francia, fingendosi cattolico, ciò che gli poteva riuscire assai agevole « per esser destro e pratico della fede cattolica ».

Tra gli arrestati si scoperse anche un altro pericoloso ribelle, del quale tuttavia è taciuto, il nome. Costui, fuggito da Villafranca, mentre con molti altri sottomessi lo si imbarcava sul Po per essere condotto nelle fortezze di Trino o di Verrua, aveva raggiunto incolume le Valli e diffuso sulle montagne di Bobbio la notizia « que tout alloit aux galères ». Con questo allarme aveva distolto dall'arrendersi molti altri, che si disponevano a sottomettersi dopo che lo sbarramento della frontiera li aveva privati di ogni mezzo e speranza di sussistenza (21).

Lo stesso giorno 27 maggio, alla vigilia della marcia di ripiegamento, alcuni ribelli piombavano improvvisamente sopra un reparto, accampato sulla Sea o Serra del Crivello e comandato dal sig.r di Tournel: uccidevano cinque soldati e ne prendevano i giustacorpi (22). Informato del fatto, Don Gabriele ordinava al marchese di Brichanteau, che aveva il comando in quella zona, di far occupare saldamente tutte le alture, che dominavano l'accampamento.

L'atto temerario dei ribelli, che ormai si dicevano annientati o spauriti, accentuò l'urgenza del generale e totale rastrellamento, che ebbe inizio, secondo il piano prestabilito, all'alba del giorno seguente (28 maggio). Le truppe del Brichanteau, dislocate nel settore di Barma d'Aut e del Crivello, cominciarono ad avanzare verso la comba di Giaussarant, frugando ogni rupe ed ogni anfratto del monte. Un distaccamento di 50 uomini « bene armato di armi e di animo », ebbe l'ordine di arrampicarsi su una rupe, sulla quale si tenevano alcuni ribelli. I soldati, toltisi scarpe e calzetti, alla presenza del colonnello, cominciarono ad inerpicarsi, aggrappandosi, come potevano, a tronchi, a sassi ed a ciuffi d'erba per raggiungere la cima. I ribelli, quando videro avvicinarsi i primi assalitori, corsero loro incontro e li pregarono di « lasciarli stare », cioè di non sparare, perché volevano arrendersi e li supplicarono di annunziare al colonnello la loro risoluzione. Ma appena i soldati ebbero voltate le spalle, i ribelli si diedero a scagliare loro dei massi nella schiena e li atterrarono tutti l'uno dopo l'altro. Allora il colonnello — dice il cronista (23) — « tutto

(21) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, 27 maggio 1686.

(22) Lettere di *Don Gabriele*, in *loc. cit.*, 27 maggio 1686, da Bobbio; e lettere *De Maria*, in *loc. cit.*, 29 maggio 1686.

(23) *Relaz. G.*, in *loc.* cit., pp. 151-52.

arrabbiato, spumante di sdegno e di ira, fatta radunare la maggior parte dell'esercito, di bel nuovo si portò al luogo dei nemici, che, come cane affamato, e lupo ululante, mettè a sacco tutto quel barbaro radunamento, vendicandosi dell'ofesa ricevuta ».

Intanto anche il Parella (24), effettuando il suo piano, lo stesso giorno 28 maggio si portava con parte delle sue truppe sul colle di Faure (Faurie). Qui ebbero ordine di concentrarsi, rastrellando e frugando, sia il distaccamento del conte di Falletto (o Villafalletto), che era sul colle del Boucie. sia quello che era stato dislocato sul colle dell'Urina, passando uno sopra e l'altro sotto il forte di Mirabocco, mentre distaccamenti del regg.to Guardie del Corpo e del regg.to Monferrato salivano da Villanova fino all'Apparé del Giuliano, dove stabilivano un presidio. Tutti i monti compresi nel cerchio furono affannosamente battuti e frugati nei loro nascondigli più reconditi e nelle loro rupi più impervie, ma senza che si trovasse traccia di ribelli. Solo verso il Giuliano un sergente, che comandava un plotone di otto soldati, riuscì a scoprire, su un alto dirupo, tre uomini e tre donne. Il sergente prese le sue precauzioni per sorprenderli; ma, quando già era vicino, una delle donne, che era di vedetta, diede l'allarme. I compagni accorsero e uomini e donne cominciarono a rovesciare una violenta tempesta di pietre, che ferirono gravemente il sergente. Il Parella, informatone, fece immediatamente partire due distaccamenti, ordinando loro di fare un lungo giro per eludere la vigilanza dei ribelli e tagliare loro la strada della ritirata. L'agguato riuscì felicemente: i tre uomini furono uccisi e le tre donne catturate.

Intanto un altro reparto, guidato questo da due ribelli, che si erano arresi ed erano stati costretti a marciare alla testa delle truppe, veniva mandato verso la montagna dell'Aiguille (o Guglia) e frugava nel più folto dei boschi e nell'interno delle rupi, protetto sui fianchi da un piccolo distaccamento: duecento uomini del regg.to di Aosta, partendo da Barma d'Aut, avanzavano nella stessa direzione ed il cav. Operti, che comandava una compagnia del regg.to di Monferrato, saliva il monte da Malpërtus e dalle Ferriere, per chiudere in un cerchio quanto ancora poteva rimanere di ostinati; ma non si scopersero tracce di viventi.

Il Parella dalla cima del colle Faure (Faurie), come da un osservatorio naturale, sorvegliava tutti gli andamenti delle sue truppe ed interveniva tempestivamente secondo le necessità dei vari distaccamenti e la natura dei luoghi. Là facevano capo le segnalazioni dei vari comandanti di reparto. Il Parella veniva così a sapere che in un bosco erano stati sorpresi ed annientati i ribelli, i quali avevano asportato i giustacorpi dei soldati del regg.to di Aosta caduti in un'imboscata (25); che sul colle Giuliano erano state avvistate alcune schiere

(24) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, 28 maggio 1686 e *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 59.

(25) Lett. *cit.* del *Parella*, 28 maggio 1686 e lett. del *De Maria*, in *loc. cit.*, 29 maggio 1686.

armate, ch'egli immediatamente mandava a riconoscere, dubitando che si trattasse non di valdesi, ma di soldati del Catinat: che il marchese di Voghera stava faticosamente risalendo i fianchi del Bariglione (Bariount) e che era ormai prossimo al colle, ed a lui mandava alcuni distaccamenti per mettere imboscate e frugare diligentemente ogni bosco ed ogni rupe; che il reparto delle Guardie del Corpo, mandato a perlustrare l'Aiguille, sotto il comando del « petit Blaynac », ultimata la sua missione, stava ormai scendendo verso di lui: che infine il battaglione di Aosta, agli ordini di Don Gabriele, partito dalle Ferriere (Ferrera), era ormai anch'esso in vista del colle del Faurie e che con una breve marcia avrebbe ermeticamente chiuso ogni scampo ai ribelli.

Nel dare al duca il fedele ragguaglio di tutte queste operazioni (28 maggio) il Parella esprimeva la speranza di poter terminare l'indomani stesso (29 maggio) la grande battuta in tutta quella zona montuosa, in modo da essere la sera stessa a Villanova per disporre i presidî lungo la strada, che S.A. doveva percorrere per recarsi a Mirabocco, come da tempo aveva manifestata l'intenzione. A questo scopo ordinava al conte della Trinità di ritirarsi col regg.to di Monferrato alle Ferriere (Ferrera) ed a Malpërtus e di collocarvi adeguati presidî. Il reggimento, nella sua marcia di ripiegamento, faceva prigionieri alcuni fanciulli e le figlie di Pietro Mondone di Bobbio; ma non riuscì a scovare il padre latitante nei boschi. La madre fu arrestata, ma ricusò di marciare e pregò di essere uccisa.

3. *In attesa della visita del sovrano.*

La visita del duca a Mirabocco, fissata prima per il 28 maggio, fu successivamente rimandata di giorno in giorno (26), dovendo S. A. predisporre il ritiro e passare in rassegna i reggimenti di Nizza, Savoia e Monferrato, che egli voleva mandare nella valle di San Martino in sostituzione di quelli francesi prossimi al rimpatrio. Fin dal 28 maggio il duca aveva dato ordine al maggiore Dehais di far rientrare a Torre il reggimento di Monferrato dislocato di guarnigione alle Ferriere ed a Malpërtus: la sera dello stesso giorno si abboccava a Torre con Don Gabriele per decidere, se anche il regg.to della Marina potesse essere ritirato o dovesse sostituire quello di Monferrato nelle località, che questo stava per lasciare nell'alta valle di Bobbio (27).

L'improvviso ritiro di una parte delle truppe costrinse il Parella a variare alquanto il suo programma di azione (28). Anziché scen-

(26) *Relaz. G.*, in *loc. cit.*, pp. 151-52. Il *De Maria*, lett. *cit.*, 29 maggio, afferma che il viaggio, dopo vari rinvii, fu stabilito per il 3 giugno, poi fu anticipato al 1° giugno. Cfr. anche MUTINELLI, *op. cit.*, III, p. 358.

(27) Lettere di *Don Gabriele di Savoia*, in *loc. cit.*, 28 maggio 1686.

(28) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, 29 maggio 1686, dal Colle di Fauria (Faurie).

dere a valle, passò la notte dal 28 al 29 maggio sul colle Faure (Faurie), nonostante il gran freddo e la penuria di viveri e di vino. Riprendendo l'indomani le perlustrazioni, ordinò al conte della Trinità, comandante del regg.to di Monferrato, di perlustrare ancora per tutto quel giorno il vallone di Giaussarant, poi di rientrare a Torre, come gli era stato comandato: impartì istruzioni al marchese di Voghera, comandante del regg.to di Saluzzo, per rilevare con le sue truppe tutti i posti, che il regg.to di Monferrato abbandonava sul Bariglione (Bariount), nella conca delle Ferriere (Ferrera), al di là del Pellice, a Malpërtus e su tutte le prominenze e le strette della strada, che S. A. avrebbe dovuto percorrere da Bobbio alle Ferriere: presidiò il tratto Ferriere-Mirabocco con quanto rimaneva disponibile del regg.to delle Guardie, raccomandandogli di frugare un'altra volta diligentemente tutte le rupi e tutti i boschi circostanti e di mettere un distaccamento sull'Apparé del Giuliano, affinché non si avesse a temere sorprese durante il passaggio del sovrano. Infine, ordinò al regg.to di Aosta ed al distaccamento delle Guardie, che erano verso la comba di Giaussarant, di continuare le loro minute ricerche tra le rupi ed i boschi di quell'aspro costone, ma di disporre ogni cosa in modo da essere la sera del 29 maggio nel luogo ordinato per il raduno generale delle truppe. Qui raccomandava al ministro, marchese di San Tommaso, di far portare viveri e vino (29), perché le truppe ne erano quasi completamente sprovviste. Anche il Parella scendeva dal colle Faurie e si fermava a Villanova, per essere pronto ad accogliere il sovrano.

Durante i giorni 30 e 31 maggio la maggior parte delle milizie rimase pressoché inattiva, scaglionata sulla strada Bobbio-Mirabocco, in attesa di essere passata in rassegna da S. A., premio ambito dopo tante fatiche e tanti pericoli.

La grandiosa azione di rastrellamento poteva ormai considerarsi compiuta. La tattica, adottata dal Parella nelle ultime settimane di maggio, aveva senza dubbio conseguito un notevole successo. Infatti, mentre all'inizio i distaccamenti agivano senza un piano concertato e prestabilito, permettendo ai ribelli di scansarli di volta in volta o di sgusciare tra l'uno e l'altro, valendosi della perfetta conoscenza dei luoghi o della eccezionale robustezza fisica per attraversare nevai, rupi e passi quasi inaccessibili, la manovra successiva, combinata e sincronizzata, aveva avviluppato tutti i monti, dal Giuliano al Boucie, dal Boucie al Colle della Croce, e, chiudendo i passi della frontiera, aveva fatto sì che i ribelli superstiti non solo non ricevessero più armi e viveri dai sudditi del re, ma, incalzati da un lato, dovessero fatalmente incappare nelle truppe, che avanzavano dall'altro e tro-

(29) Gliene mandava anche Don Gabriele per il tramite del marchese di Brichanteau e del cap. Valentini. Vedi lett. di *Don Gabriele di Savoia*, in *loc. cit.*, 28 maggio 1686.

varsi chiusi in un cerchio senza scampo. Dice un cronista contemporaneo (30): « giusto a guisa di fiere, che, volendo ritrarsi dalla rete che hanno di fronte, s'inviluppano in quelle che non discernono al fianco e vengono rinserrati alle spalle ».

Ormai la maggior parte dei reparti, mandati sui monti a frugare rupi e boschi, ritornava senza aver trovato traccia di ribelli o con una preda così esigua da far ritenere che i pochi superstiti rendessero superflue tante fatiche, non rappresentando più il loro numero alcun pericolo per i nuovi abitanti delle Valli, che si stavano introducendo (31).

Anche il gruppo di ribelli, che con il Michele Bonetto si difendeva tenacemente sulle balze del monte Vandalino, veniva alla fine parte catturato, parte disperso per aver ingenuamente creduto alle false promesse del governatore La Roche. Così racconta la loro fine l'autore della « Histoire de la persécution dei Vaudois » (32): « Il y en avoit plusieurs qui s'étoint jetés dans la montagne de Vandalin et qui se battirent durant quelque temps avec beaucoup de résolution et de bonheur. Ils firent pourtant à la fin comme les autres, et se laissèrent séduire par le Comte de la Roche, gouverneur dans les vallées. Il leur promit positivement par un billet écrit de sa main qu'ils retourneroient dans leurs maisons en toute liberté; mais ils n'eurent pas plutost abandonné leur poste, qu'il les fit conduire en prison el leur fit ôter le billet qu'il leur avoit donné » (33).

Il primo giugno, mentre si aspettava con impazienza l'arrivo del duca, giungeva a Villanova il sig.r di Bleynac, che il marchese di Parella, prima di abbandonare il colle del Faurie, aveva mandato, a capo di un distaccamento, oltre frontiera, ad Abriès, per far ricerca del ministro Arnaud e di altri ribelli, che, secondo le deposizioni del Pavarino e dell'Artuso, si tenevano nascosti in quella terra. in casa di parenti e di amici (34). Il Bleynac venne in Abriès, ma non trovò né il castellano né il vicebalivo, che pochi giorni prima erano venuti al Pra a conferire col marchese di Parella e che avevano promesso di fare diligenti investigazioni per arrestare i ribelli fug-

---

(30) *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 60.

(31) *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 60 e A.S.T., I, *Lett. Ministri Francia*, mazzo 119, lett. del *duca* al marchese *Ferrero*, 1° giugno 1686: « Li continuati distaccamenti, che scorrono queste montagne, durano molta fatica a scoprire qualch'uno c'ha prolongata la sorte degli altri col nascondersi nei più alti dirupi ». Tuttavia, secondo alcuni documenti alquanto imprecisi, ancora sulla fine di maggio alcuni ribelli sarebbero stati arrestati nel vallone di Angrogna e condotti a Luserna da nove soldati, ai quali l'oste Cravattino fornì « la spesa cibaria »; altri 32 eretici si sarebbero arresi il primo giugno, e, tradotti anch'essi a Luserna, avrebbero ricevuto dall'oste Antonio Loque, per ordine del duca, dieci pinte di vino. A.S.T., II, *Patenti Contr. Finanze* (art. 689) a. 1686, fol. 200, n. 61 e 63 (2 maggio e 1° giugno 1686).

(32) P. 23.

(33) Il Bonnet, come vedremo, fu impiccato l'11 giugno a Torre.

(34) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, 1° giugno 1686, da Villanova.

giaschi (35). Trovò invece un capitano francese del regg.to De Castres, mandato dal re a presidiare quella terra di frontiera e ad arrestare i rifugiati delle Valli. Il capitano, in assenza delle autorità civili, si assunse volentieri l'incarico di perquisire le case, specialmente quella di Tommaso Laurenti (o di Laurant), parente del ministro Arnaud, dove si supponeva che egli si tenesse nascosto; ma ogni ricerca riuscì infruttuosa. Si poté tuttavia appurare che il ministro già da lungo tempo, travestito, era transitato diretto ad Embrun in compagnia di Giacomo Vacchero e di un altro fuggiasco e che ormai doveva trovarsi al sicuro a Ginevra o a Berna.

Più fortunato fu il distaccamento nel viaggio di ritorno. Imbattutosi in un tale Stefano Grasso, parente del valdese, che fungeva da guida al distaccamento, il Bleynac poté avere da costui l'indicazione di alcuni luoghi, nei quali si supponeva che parecchi ribelli si tenessero ancora nascosti. Tanto si frugò che alla fine si potè scovare una squadra di 10 uomini « ieunes gens des mieux faits et plus braves chasseurs qui se tiennent toujours dans des lieux inaccessibles et ne manquent de rien pour trois mois et plus, pain, vin, fromage, outre la poudre et plomb, chasse des chamois et perdris qu'ils pregne (prennent) tous les jours ». Giudicando che il loro rifugio era troppo arduo per darvi la scalata, il Bleynac si arrese al parere della guida, la quale proponeva di andare a parlamentare con loro. Giunto nelle vicinanze dei ribelli, il comandante mandò innanzi un parente di quegli ostinati, che aveva al suo seguito. I ribelli accolsero senza offesa il messaggero e lo incaricarono di riferire al comandante, che essi erano pronti ad arrendersi, non appena avessero ricevuto una garanzia di vita salva, scritta e firmata di propria mano dal Parella. Ma promettevano e chiedevano cose assai strane: promettevano di venire dove il marchese avrebbe loro ordinato a nome del duca, e di adoperarsi, come pratici dei luoghi, ad indurre alla sottomissione quelli che ancora rimanevano latitanti o ad annientarli in caso di rifiuto: ma, in cambio, chiedevano che il sovrano, dopo che avessero abiurato ed avessero dato prova della loro fedeltà, concedesse loro di morire al suo

(35) Il 1° giugno il Presidente del Senato di Savoia, sig.r di Bellegarde, informava il sovrano che il sig.r Bochu, Intendente del Delfinato, aveva dato ordine di arrestare e consegnare alle autorità sabaude tutti i lusernesi rifugiati in Val Queyras, prescrivendo che fossero restituiti con tutti i loro effetti e bagagli, senza trattenere nulla, sotto qualsiasi pretesto. Il Presidente chiedeva se egli dovesse comportarsi allo stesso modo nella restituzione degli ugonotti francesi arrestati in Savoia. Il duca gli rispondeva (8 giugno), incaricandolo di ringraziare il Bochu per « la manière obligeante »; ma gli faceva osservare che il Bochu lo aveva fatto una volta sola, mentre gli arresti dei fuggitivi francesi avvenivano quotidianamente e causavano gravi spese, delle quali era giusto tener conto nella restituzione delle cose sequestrate. Pregava il Bellegarde di far intendere queste ragioni al Bochu, ricordandogli come anche, senza trattenuta di spese, fossero stati consegnati alle autorità francesi gli ugonotti arrestati dagli abitanti di San Giovanni di Moriana. Cfr. A.S.T., I, *Lett. di Particolari*, B., mazzo 28, lett. del *Bellegarde* al *duca*, 1° giugno 1686 e *Reg. lettere della Corte*, vol. 76, lett del *duca* al *Bellegarde*, 8 giugno 1686.

servizio in qualità di soldati nel reggimento comandato dal marchese di Parella; assicuravano che essi, conoscendo tutti i luoghi ed i passaggi delle Valli e della frontiera, avrebbero anche in avvenire potuto rendere segnalati servigi alla causa del duca, rimanendo di presidio nelle Valli; ma che non avrebbero tuttavia rifiutato di andare di guarnigione in qualche piazza più lontana, se tale fosse la volontà di S. A.

Il Bleynac, al suo ritorno, riferì al Parella la strabiliante richiesta dei dieci ribelli. Ma il marchese non osò assumersi la responsabilità di una risposta così impegnativa e richiese il parere del sovrano. Tuttavia perorava la loro causa presso S. A., asserendo che essi non erano mai stati a capo della rivolta; che erano tutti giovani ed aitanti della persona; che si poteva facilmente ovviare ad ogni pericolo, impedendo che avvicinassero la persona del sovrano; che il loro servizio avrebbe potuto segnare la fine di ogni resistenza sui monti ed essere utile anche in avvenire, avendosi costante bisogno di buone guide e di persone pratiche della montagna. Corroborava la propria istanza, adducendo il parere favorevole del comandante del forte di Mirabocco, il quale conosceva personalmente quei giovani, e quello di « tutti coloro che sono bene informati dello stato delle cose presenti ». In calce alla lettera il marchese trasmetteva i nomi di alcuni di essi: « Pietro Martinat; tre figlioli del Campi; Giovanni di Laus; Michel Giamonat (Geymonat) di Bobbio; Pietro Gras; Gioseph Carbonero (Charbonier) con un fratello di Bobbio.

Non risulta né dall'epistolario del Parella né da quello del duca quale sia stata la sorte di questi giovani. Una guida fu mandata a parlamentare con essi, ma non sappiamo quali condizioni recasse da parte di S. A. né quale sia stata la decisione dei ribelli (36). Data la stranezza delle proposte affacciate dai giovani, non è fuori luogo supporre che esse non fossero che un pretesto per dare tempo alla fuga e per cercare un nuovo nascondiglio. Forse in questi giovani è da ricercarsi il primo nucleo di quello, che sarà in seguito il drappello degli « Invincibili ».

4. *La visita del duca al forte di Mirabocco.*

Mentre questi fatti avvenivano nell'alto vallone di Bobbio, il duca, ormai deciso a rientrare con tutta la sua Corte nella capitale, si affaccendava per dare alle Valli tranquillità e sicurezza.

Il 30 maggio si recava in più luoghi per passare in rassegna le truppe ed ispezionare le località più convenienti a porvi dei presidî: pranzava a Bricherasio e la sera rientrava a Luserna. Trascorreva il

(36) In una lettera successiva, senza data, ma che pare essere del 2 giugno, il Parella informava che la guida mandata con quelli, che si volevano sottomettere, non era ancora ritornata, ma assicurava che, se essi non si fossero arresi, non si sarebbe trascurato ogni mezzo per catturarli. Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*

giorno seguente (31 maggio) a firmare ordini e ad impartire minute disposizioni ai nuovi magistrati o delegati istituiti nelle Valli per la confisca e la vendita dei beni e per l'amministrazione della giustizia (37).

Infine, il 1° giugno, all'alba, come aveva stabilito, partiva da Luserna per visitare il forte di Mirabocco (38). I reparti di truppa, scaglionati a breve distanza lungo la strada, vegliarono alla sua incolumità dopo aver scrupolosamente frugate le rupi ed i boschi, che fiancheggiavano la strada, ed accolsero il sovrano con grida festose. Come un trionfatore il sovrano attraversò Villar e Bobbio, i borghi di Malpërtus, Ferriere e si inoltrò nella stretta valle, contemplando per la prima volta i monti, che erano stati il teatro di tante stragi e che avevano messo a così dura prova il valore e la tenacia dei suoi soldati. A Villanova lo accolse il marchese di Parella, che gli offrì un pranzo sontuoso. Una Relazione dice che il marchese « n'oublia rien pour attirer dans un endroit si sauvage l'abbondance de la ville » ed un'altra aggiunge che il marchese offrì un pranzo « che non tanto coll'abbondanza quanto con la delicatezza e coll'artificio, anche d'un non più veduto arabesco di frondi intessute e spalliere, rivolte in archi forniti d'arbori schierati a prospettiva, con disegno ugualmente giovevole che specioso, riuscì superiore ad ogni aspettazione, facendo apparire che piuttosto si deliciasse in un giardino di città, che ristorarsi tra le sterilità di quei monti » (39). Dopo il pranzo S. A. continuò la sua cavalcata fino al forte di Mirabocco, dove ricevette nuove festose accoglienze dal comandante, conte di Cacherano, e dalla truppa di presidio. Là, più che mai, il sovrano ebbe modo di abbracciare con un solo sguardo l'imponenza maestosa ed aspra dei monti e tutta la cerchia della frontiera, che le sue milizie avevano percorsa e ripercorsa più volte alla caccia dei ribelli. Ma soprattutto dovette rendersi conto delle difficoltà, che si opponevano al totale annientamento di ogni nucleo di resistenza, e dell'importanza, che rivestiva quel forte « qui est situé sur le haut de la montagne à l'extrémité de ses estats » e come « pour en sortir de ce costé et entrer dans celluy de France, il faut passer au pied du fort par un disfilé, qui n'est capable que d'un homme à la fois ».

Dopo aver esaminato attentamente ogni cosa e dopo aver impartiti gli ordini opportuni, il sovrano, nel tardo pomeriggio, riprese la via del ritorno accompagnato dalla sua scorta d'onore, ed a notte inoltrata rientrò a Luserna, per essere pronto l'indomani a compiere — come già vedemmo — un analogo giro d'ispezione nella valle di Pe-

(37) Lettere di *De Maria*, in *loc. cit.*, 29 e 30 maggio 1686.

(38) *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 61 *Relaz. anonima*, in *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, mazzo 19, n. 18; lett. *De Maria*, in *loc. cit.*, 1° giugno 1686.

(39) Cfr. le due *Relazioni* sopra *citt.*

rosa e di San Martino, dove lo attendeva il generale Catinat, in procinto di abbandonare le Valli (40).

5. *Le ultime provvidenze sovrane per la difesa militare delle Valli.*

Compiutosi felicemente il viaggio del duca a Mirabocco, il Parella raccolse le truppe, che aveva scaglionate lungo la strada, e le altre, che rimanevano dopo la partenza dei reggimenti destinati a sostituire le milizie francesi, e riprese, in scala ridotta, le imboscate e le perlustrazioni, ora in una parte, ora nell'altra della valle. Alcune di queste, spintesi fino sulla frontiera, riuscirono particolarmente gradite agli abitanti del versante francese. Infatti, in quei giorni alcuni pastori francesi vennero a ringraziare il Parella, perché uno dei suoi distaccamenti — forse quello stesso comandato dal sig.r di Bleynac — era giunto a buon punto per liberarli da una masnada di grassatori, i quali, travestiti da ribelli valdesi, o spacciandosi per tali, presumevano di saccheggiare le loro case e di asportare i loro bestiami (41).

Un'ultima ispezione alla frontiera fu fatta dal marchese stesso ai primi di giugno, in compagnia dell'ingegnere Guiberti, il quale aveva ricevuto dal duca l'incarico di ispezionare le Valli e di indicare i posti più adatti per innalzarvi fortini, nella speranza che essi sarebbero bastati, con un piccolo presidio, ad impedire il raggruppamento e l'aggressività dei pochi ribelli superstiti ed avrebbero risparmiato nelle Valli la presenza di truppe numerose e l'invio di frequenti distaccamenti, i quali risultavano ormai inefficaci e troppo dispendiosi.

In compagnia del predetto ingegnere Guiberti, reduce da un analogo giro d'ispezione in Val San Martino, il 3 giugno, il marchese Parella, con un'adeguata scorta di soldati, rifece la strada del Pra (42), percorsa alcuni giorni prima; salì al colle della Croce, sebbene tirasse un vento violentissimo, ispezionò tutto quel tratto di frontiera, e ritornò all'Alpe del Pra, dove rimanevano intatte alcune case e si erano recentemente stabiliti alcuni pecorai coi loro greggi. Dubitando che i ribelli, ancora erranti sui monti, sarebbero venuti a cercarvi rifornimenti di viveri, meditò un'imboscata, simulando una rapida entrata ed uscita delle truppe, come se si fossero fermate in quei casolari solo per rifocillarsi con qualche formaggio o latticino; ma vi lasciò nascosto un buon nerbo di armati. L'agguato ebbe buon esito. Infatti, alcuni ribelli, ancora vaganti sui monti circostanti, appena videro le truppe allontanarsi, spinti dalla fame, si accostarono senza

---

(40) Cfr. cap. VII, Parte II di questo studio. Inoltre: *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 61; lettere *De Maria*, in *loc. cit.*, 1, 2, 4 giugno 1686.

(41) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, s. d. (2 giugno? 1686), *cit.*

(42) *Relaz. F.*, in *loc. cit.*, p. 62.

diffidenza alle case per cercarvi qualche cibo. Ma invece dei pastori, trovarono i soldati, che, impugnati gli archibugi, ne uccisero due e ne ferirono alcuni altri: solo pochi ebbero la fortuna di scampare incolumi. Fu fatto prigioniero, fra altri, un tale Paolo Pecoul, il quale, messo alle strette, pur di aver salva la vita, indicò un roccione, nel quale alcuni ribelli si tenevano nascosti. Il Parella, dopo aver osservata attentamente la posizione e le più facili vie di accesso, mandò a sorprenderli un distaccamento comandato dall'infaticabile sig.r di Bleynac, il quale, marciando tutta la notte, sorprese gli infelici, quando meno se lo aspettavano. Circa 19 ribelli furono fatti prigionieri.

E' questa l'ultima fortunata azione di rilievo, con cui si chiude il secondo periodo della campagna di guerra. Seguiranno ancora catture, ma quasi sempre sporadiche ed isolate.

Terminata virtualmente la guerra, occorreva ora dare alle Valli tranquillità e sicurezza, se si voleva ripopolare le terre con nuovi abitanti cattolici e risanare le profonde piaghe e rovine causate dagli incendi, dalle devastazioni e dai saccheggi.

A questo attese il sovrano negli ultimi giorni del suo soggiorno a Luserna, mettendo a profitto le osservazioni e le esperienze fatte personalmente nei suoi giri di ispezione. Mentre — come vedremo (43) — dava al governatore, agli Intendenti ed ai Delegati delle Valli precise disposizioni per la confisca e la vendita dei beni posseduti dai valdesi, per l'amministrazione della giustizia, per il ristabilimento dei Consigli Comunali e per la prosperità materiale e religiosa dei nuovi abitanti, prescriveva in pari tempo l'entità delle milizie che si dovevano mantenere nelle Valli e le necessarie provvidenze per il loro sostentamento e per la loro efficienza, e stabiliva i passi ed i luoghi, che dovevano essere presidiati per contenere l'audacia dei ribelli superstiti, per impedire la loro congiunzione e per stroncare ogni possibilità di rifornimento di viveri e di armi, sia dalla valle di Pragelato, sia dalla frontiera del Delfinato.

Conserviamo il Memoriale (44) che a questo scopo il Saint-Laurent sottopose all'approvazione del sovrano l'8 giugno, il giorno stesso della partenza di S. A. per Torino. Alle proposte seguono le annotazioni del duca:

« Mémoire concernant les postes de la vallée de Luserne et Angrogne:

Premierement - il faut remettre de la munition de guerre à chaque poste.

R. - S.A.R. approuve qu'on donne une charge de munitions de guerre pour chaque poste et on se servira des mules, que les officiers ont pour les faire porter.

---

(43) Ne tratteremo nella Parte III del presente studio.

(44) A.S.T., I, *Provincia di Pinerolo, Valli di Luserna*, m. 19 (8 giugno 1686).

2° - Sçavoir qui fera faire le poste de la Sea d'Angrogne.

R. - Le Sr. Dehais s'adressera au Trésorier Bastia qui le faira faire.

3° - Il faut des haches et de piqs à chaque poste.

R. - On donne cinq outils par compagnie, sçavoir: 2 haches, 2 piqs et une pèle, qu'on consignera au Capitaine pour en rendre compte.

4° - Il est necessaire d'establir des Guides.

R. - On establira des Guides, aux quels on donnera L. 1 le jour et le pain et on fera remettre l'argent pour les payer entre les mains du Sr. Dehais par le susdit Trésorier Bastie.

5° - Il faudroit donner 2 ou 3 pistolles à qui prendra quelque Barbet.

R. - Les soldats auront trois pistolles pour chaque Barbet, qu'ils prendront en vie, et elles leur seront déboursées immédiatement après que le Chev. Mourous (Morozzo) aura justifié le fait, qui en expédira l'ordre au Trésorier.

6° - Il faut des vases pour aller prendre et tenir l'eau en quelques postes.

R. - L'on s'adressera à l'Intendent Marelli.

7° - Que chaque Commandant de quartier pourra faire des détachements de son poste sans estre obligé d'en donner part, à moins que ce ne soit quelque chose de prémédité.

R. - S.A.R. l'approuve.

De Luserne ce 8 juin 1686 - De St. Laurent ».

Insieme con questo « Memoriale » veniva consegnato al duca anche la seguente « Memoria per la dislocazione delle truppe, per la sicurezza delle strade, per la fabbricazione del pane » (45).

« Un reggimento ai Coppé (Coppieri), Santa Margarita e Giaymet (Geymets) con corpi di guardia, che governino la strada che va in Angrogna, verso il forte di S. Maria, all'Inverso di Angrogna, et al basso sino alla Torre.

Altro reggimento a Bobbio con corpi di guardia alla Cercena (Sarsenà) e che governino la strada sin al Villar et sino a Praly (Pra?) e Mirabouc.

Altro al Perrero con distaccamento che sarà a Praly: che il distaccamento che sarà a Praly col reggimento che sarà a Bobbio tenghino aperta la comunicatione tra Bobbio e Praly per la strada al lungo dell'acqua Cruel e tenga un distaccamento a Riclaret.

Altro al Serre nella valle d'Angrogna, che tenghi aperta la strada per haver communicatione con il Coppé (Coppieri) e S.ta Margarita, Riclaret et Pramol e tenga neta (netta) la sommità della montagna del Montcervin (Mont Cervin), Roncaglie e Ballo sino alle Porte d'Angrogna.

---

(45) Ibidem, *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, mazzo 19, n. 11.

Altro a San Germano con un distaccamento a Pramol, che comunichi con il Perrero et quello che resta al Serre e distaccamento di Riclaret.

In questa maniera si governa tutte le Valli al di sopra, in mezo e sotto, e tutti li reggimenti hanno communicatione gl'uni con gl'altri sopra, in mezzo e sotto.

Si terranno le strade sicure e libere per i viveri e commercio.

S'impedirà la communicatione e libertà de' Religionari di vagare per le Valli e, s'andarano, ponno esser presi.

Dove non vi sarà coperto, farne d'assi, che nella Valle di Angrogna se ne trovano molti, se non sono stati abbruggiati.

Per il pane, a San Secondo o San Germano per la Val Perosa e San Martino.

Per il pane, per la valle di Luserna et Angrogna, a Luserna et alla Torre.

Ordine rigoroso di non molestar i vivandieri e viandanti e di pagare la roba che si prenderà.

Quando non vi siano vivandieri, provvedere de' Partitanti. che portino vino, carne e formaggio, et altre cose necessarie.

Stabilire la quantità delle mule per le condotte ».

Le proposte contenute nei due Memoriali furono senza dubbio tenute presenti nella distribuzione definitiva delle truppe e dei presidî.

I tre reggimenti di Savoia, di Nizza e di Monferrato, ritirati dalla Val Pellice (46), furono inviati nelle valli di Perosa e di San Martino a sostituire le truppe francesi che rimpatriavano. Il regg.to di Savoia fu stabilito in tre distaccamenti ai Chiotti, a Perrero ed a Riclaretto; il regg.to di Monferrato alle Fontane con distaccamenti a Prali e Rodoretto; il regg.to di Nizza fu distribuito con 10 compagnie a Massello e 4 a Pramollo (47).

Nella valle di Luserna rimasero i tre reggimenti di Saluzzo, Crocebianca e Marina. Il regg.to di Saluzzo stabilì 4 compagnie a Villanova, 2 a Malpërtus, 3 a Bobbio ed alla Serra del Crivello, 2 al Villar. Il regg.to della Crocebianca fu diviso come segue: 2 compagnie a Pertusel. 2 ai Coppieri, 2 a la Torre, 2 a San Lorenzo di Angrogna, 2 alla La Ravallière (48), 2 alla Missione di San Giovanni e 2 nel Vallone di Rorà. Il regg.to di Marina fu lasciato di rincalzo e rimase di guar-

---

(46) Il *Parella* (lett. 2 giugno, *cit.*) informava di aver fatto partire immediatamente, appena ricevuto l'ordine di S. A., il distaccamento di 400 uomini, in modo che potesse trovarsi a San Giovanni verso mezzogiorno. Avvertiva che lo si sarebbe potuto rinforzare con tutti i soldati, che rimanevano al Villar e Luserna; ma che a lui non sarebbero rimasti più di 110 uomini, assai scarsi per sostenere i continui distaccamenti che si dovevano fare.

(47) Cfr.: « *Mémoire pour les nouveaux quartiers de les Vallées de Luserne* », in A.S.T., I, *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, m. 19, n. 11.

(48) Forse da intendersi la località « *Ruà de l'Arvelera o Revelera* », sottostante alla Porte di Angrogna.

nigione a Luserna. Il Saint-Laurent ebbe l'incarico di provvedere al vettovagliamento ed al munizionamento delle truppe dislocate in Val Pellice; il Marelli a quello delle truppe di presidio nella valle di San Martino.

Don Gabriele ed i marchesi di Dogliani e di Brichanteau ebbero ordine di rientrare a Torino, per godersi il meritato riposo: rimase ancora per qualche giorno il marchese di Parella, per assicurarsi che tutte le disposizioni impartite fossero state fedelmente eseguite e che tutto procedesse regolarmente dopo la partenza del sovrano. Come comandante militare delle truppe, che rimanevano nelle Valli, S. A. designava il governatore La Roche (49) e, come ispettore generale di esse. il maggiore generale della Fanteria ducale, il sig.r Dehais, al quale prima della partenza dava le istruzioni seguenti: (50)

« Monsieur Dehais, Mon service requiert que vous resties dans ces Vallées jusques a nouvel ordre et que vous allies visiter de temps en temps tous les quartiers où il y a des trouppes pour voir et reconnoistre touttes choses et y faire faire ensuite tout ce que vous croyres estre de mon dict service. Ordonnant par cette lettre aux commandants des dicts quartiers de faire ponctuellement executer tout ce qui sera par vous prescrit. Et m'asseurant qu'en vostre particulier vous n'oublieres rien pour me persuader touiours plus de vostre zele, ie suis, Monsieur Dehays (51), votre bon amy. V. Amedeo - De Luserne ce 7 Juin 1686 ».

6. *La situazione nelle Valli verso la metà di giugno.*

Il marchese di Parella, disposte le truppe secondo il piano approvato dal duca, si ritirò a Torre, in attesa di nuovi eventuali ordini del sovrano.

---

(49) Cfr. *Relazione F.*, in *loc. cit.*, p. 63: « Si che non rimanendo hormai altresì nelle Valli né operazioni da attentarsi né rischii da temersi, fu creduto non havervi più bisogno dell'assistenza d'altro Comandante che del Governatore delle Valli, il sig. della Roche, che però, commesse alla di lui cura e comando le truppe che in quelle restavano, fu fatto luogo al Marchese di Parella di portarsi alla Corte. In quest'ultima dispositione continua lo stato de' Religionari, né fin hora si è inteso che i fuggitivi ritentino il ritorno, né che i nascosti, se pur ve ne sono, si affidino mostrarsi. All'incontro giornalmente si vedono comparire genti a popolare le Valli, et hormai ogni luogo rimane dai nuovi possessori occupato ».

(50) A.S.T., I, *Lett. di Principi di Casa Savoia*, lett. di *Vitt. Amedeo II*, mazzo 57, lett. al *Dehais*, 7 giugno 1686.

(51) Pochi giorni dopo (11 giugno) il duca gli ordinava di vigilare, affinché l'Intendente Marelli prendesse cura delle truppe rimaste nelle Valli e fornisse sufficienti e regolari rifornimenti di viveri ad ogni posto di guardia o presidio. Gli ordinava noltre di prendere nota diligente dei soldati, che avevano disertato o che diserterebbero in avvenire. Lett. di *Vitt. Amedeo II*, in *loc. cit.*

Il 12 giugno, da Torre, così riassumeva al duca la situazione delle Valli (52): « Monseigneur, Je n'ay rien à aiouster a ce que i'ay fait sçavoir a V.A.R., si ce n'est qu'on entend non plus parler ny on ne voit plus de Religionaires comme s'il ne lui en avait plus du tout en ces vallées, le reste de ceste escadre estant dispersé et sans vivres. J'ay pourtant avis que ce Paul Peleng, qui ce (se) servoit de ceste casasque verte des couleurs de Mr. Serville, fait ce qu'il peut pour les reunir et empescher qu'il ne ce (se) viesne (viennent) rendre comme la plus part en avoit le dessin, et at envoyé dire a ceux que i'ay aupres de moy qui travagloint (travaillaient) pour cela qu'il les fairoit tuer s'ils s'avançoint, sur quoy i'ay creu a propos de les animer davantage et d'en laisser quelqu'uns dans les postes où ils sont le plus pour concerter des bonnes embuscades avec d'autres gens, en quoy ceux de la Vallée de Castelneuf (53) et autres, qui vouloit venir habiter, seroint fort propres et espargneroit dans les postes avancées des grandes fatigues aux trouppes de V.A.R. Il y a quelques famiglies qui ce (se) resoudroint de venir astheure (al presente): i'ay envoyé à Mr. le President et à ces Messieurs (Delegati) à Luzerne à examiner si la chose est faisable et du service de V.A.R. et lui en fairont la relation. Le Bonet (Michele Bonnet) et Armant (Armand) furent pendus hier à la Tour de Luserne, le premier fit abiuration, nonobstant qu'il sçeut qu'il ny avoit point de grâce pour luy: le segond mourut très obstiné dans sa religion. Le Martinat est en prison dans le fort en attendant si l'on pourroit tirer quelque chose de plus de lui, si non, il est en seuté (seureté, sureté) et à temps d'estre touiours pendu. De Janavel il n'y en a aucune nouvelle et n'y a nulle aparence qu'il seoit (soit) en ces vallées. Mr. Marelli est allé à la Vallée de S. Martin et travaille pour la subsistence des trouppes, qui en ont besoing. Le ris et le lard, dont il avoit parlé, sera necessaire dans les postes avancés. On est après à trouver les melieurs expedients pour la distribution d'Angrogne. Les Messieurs (Delegati) en on fait la relation à V.A.R. J'ay pris de nouveau des mesures pour l'asseurence des passages et continuation du commerce aux estats de V.A.R. et de S.M.té.

De la Tour le 12 Juin (1686), Très fidelle et très soumis suiet et serviteur Parelle ».

C'erano nella lettera del marchese notizie confortanti sulle condizioni generali delle Valli; ma una destava qualche preoccupazione, perché dimostrava che la mala pianta degli eretici e dei ribelli non era ancora stata totalmente sradicata dalle Valli. E' l'allusione al capitano Paolo Pellenc, che aveva guidato la resistenza degli abitanti

(52) Lettere del *Parella*, in *loc. cit.*, 12 giugno 1686.

(53) Abitanti di Castelnuovo Nigra, presso Courgné, che stavano trattando per l'acquisto di terre valdesi nel settore di Villar e di Bobbio. Come validi montanari, sembravano al marchese assai adatti per rintuzzare le eventuali scorrerie dei superstiti valdesi.

di Villar e di Bobbio e che si preparava nei prossimi mesi a diventare l'anima della riscossa valdese.

L'ottimismo del Parella non corrispondeva quindi interamente alla realtà: e se ne ebbero le prove pochi giorni dopo.

Il 14 giugno una schiera di 12 barbetti, cacciati dalle Valli, faceva un'improvvisa scorreria in Val Preveire (54), su terra francese, e rubava da 500 a 700 capi di bestiame, prevalentemente ovino (55). Il console della valle, Mr. Brun, si affrettava a darne notizia al governatore La Roche con un messo espresso, che giunse a Luserna la sera del 16 giugno. Il La Roche, senza perdere tempo, ordinò che si formassero due grossi distaccamenti, uno in Val Pellice e l'altro in Val San Martino, per cercare di prendere nel mezzo i ladri e ricuperare la refurtiva, sperando che la marcia lenta del gregge sugli alti monti avrebbe dato tempo alle truppe di allestire qualche imboscata. Gli ordini, tempestivamente dati ed eseguiti, non tardarono a dare buon frutto. Nella stessa giornata del 17 giugno il La Roche poteva assicurare il sovrano che già 40 o 50 bestie erano state ricuperate e che si stavano cercando le altre nascoste nei dirupi dei monti. Aggiungeva che non si era ancora potuto raggiungere i ladri, diretti verso il colle Giuliano; ma che c'era buona speranza che essi, fuggendo verso la valle di San Martino, incappassero nelle truppe del marchese di Boglio, che comandava i distaccamenti del regg.to di Monferrato stanziato in quella valle, o che, vedendosi braccati da ogni parte, si rintanassero nelle loro caverne, dove si sarebbero potuti più facilmente catturare.

Un altro atto di violenza da parte dei ribelli, sebbene di minore importanza, avvenne in quei giorni anche dalla parte di Rorà. Una squadra di 9 religionari, riparati su quei monti e spinti dalla fame, ebbero tanto ardire da avvicinarsi a Luserna stessa e rubare un'infornata di pane ad un contadino. Furono immediatamente comandati due distaccamenti per frugare il vallone di Rorà: due ribelli furono catturati o si arresero; gli altri fuggirono, senza tuttavia togliere la speranza di poterli indurre a sottomettersi mediante l'opera persuasiva di un loro compagno, che si era arreso.

Informato di questi fatti incresciosi, che, se fossero rimasti impuniti, avrebbero potuto recare gravi conseguenze in avvenire per lo stabilimento dei nuovi coloni, il duca impartiva nuovi rigorosi ordini sia al governatore La Roche, sia al maggiore Dehais (18 giugno) (56).

Al La Roche, pur approvando i pronti provvedimenti presi, ordinava di insistere nei distaccamenti, finché non si fosse recuperata

---

(54) Al di là del Colle di Abriès.

(55) Lett. del *La Roche* alla Corte, in *loc. cit.*, 17 giugno 1686; Lettere del *Dehais* al *duca*, 17 giugno 1686, in A.S.T., I, *Lett. di Particolari*, D. mazzo 12. Assai probabilmente si trattava di bestiame, che gli stessi valdesi avevano spinti in quella valle, oltre frontiera, per sottrarlo alle perquisizioni ducali.

(56) A.S.T., I, *Reg. lettere della Corte*, vol. 76, 18 giugno al *La Roche* e al *Dehais*. Quest'ultima si trova anche fra le lett. del duca *Vitt. Amedeo II*, in *loc. cit.*

per intero la refurtiva e non fosse arrestato qualcuno dei ladri, a cui dare la meritata lezione. In pari tempo, informato che i nuovi cattolizzati tenevano una condotta ambigua e sospetta e che coi loro clandestini rifornimenti alimentavano le ultime resistenze, ordinava di vietare ad essi qualsiasi contatto, diretto o indiretto, con i ribelli ed autorizzava il governatore ad agire con pronta ed inesorabile giustizia contro i trasgressori.

Analoghi ordini impartiva al maggiore Dehais: formare distaccamenti per collaborare con il La Roche alla cattura dei ladri di pecore ed al ricupero della refurtiva; dare la caccia senza quartiere ai religionari, che rimanevano nel vallone di Rorà e che avevano involato il pane ad un contadino; sorvegliare la condotta dei recenti cattolizzati e minacciare la pena della morte a chiunque avesse rapporti coi ribelli. In più gli ordinava di far partire immediatamente per Torino l'Intendente Marelli, se non fosse già in viaggio, dovendosi concertare con lui i provvedimenti da prendere per la sussistenza delle truppe lasciate nelle Valli.

Le diligenti perquisizioni operate dai numerosi distaccamenti sui due versanti dei monti di Bobbio e di Prali portarono al rapido ricupero di tutto il bestiame involato, che i ladri, inseguiti, dovettero abbandonare per salvare la propria vita. Ma i predoni non poterono essere arrestati (57). Che esistesse ancora qualche drappello di ribelli erranti di monte in monte, risultò anche da una lettera del marchese di Voghera, che comandava le truppe nel settore di Bobbio. Il marchese, infatti, informava il governatore di aver scorto nella Comba di Giaussarant, tante volte frugata, roccia dopo roccia, da numerosi distaccamenti, un gruppo di 22 religionari, dei quali 14 erano uomini armati, il resto donne e fanciulli, tutti carichi di bottino, con pecore e capre. Inseguiti, si erano ritirati sulla cima del Cournour, in luoghi quasi inaccessibili, dove i soldati non avevano osato assalirli, per non correre il rischio di essere travolti da valanghe di pietre. Perciò si erano limitati a porre imboscate tutto attorno, nella speranza che, presto o tardi, i ribelli sarebbero caduti nelle loro mani. Nell'inseguimento un sergente del regg.to di Saluzzo era stato ucciso ed un barbetto ferito. Il La Roche supponeva che quella schiera fosse la esecrata brigata comandata dal capitano Paolo Pellenc.

Per poter meglio sorvegliare i nuovi convertiti, che avevano potuto rientrare in possesso delle loro terre, ma erano sospettati di connivenza con i ribelli, il governatore pensò che fosse bene ordinare ai nuovi podestà stabiliti nelle Valli di portargli al più presto una nota esatta di tutti gli abiurati (58); ma non nascondeva al duca il timore, che ben scarso assegnamento si potesse fare sull'esattezza di queste liste per trarne un immediato e giovevole profitto. In pari tempo si

(57) Lettere del *La Roche* al *duca*, in A.S.T., I, *Prov. di Pinerolo, Valli di Luserna*, mazzo 20, n. 1.

(58) Lettera del *La Roche*, in *loc. cit.*, 18 giugno 1686.

preoccupava anche della sorte di tutti coloro, che durante la guerra avevano, per costrizione o spontaneamente, prestato servizio nelle truppe ducali come guide (59) e spie, e che, per aver cooperato con le loro denunce alla cattura od alla uccisione dei ribelli, avrebbero potuto facilmente essere esposti a crudeli vendette dopo il ritiro di una parte delle truppe. Proponeva pertanto a S.A. di ritirare tutte queste guide dalle valli di Luserna e di San Martino, e di trasferirle, con qualche plausibile pretesto, in qualche luogo lontano dalle Valli, dove potessero vivere in piena sicurezza.

Ma questa proposta non sembra aver incontrato il gradimento del sovrano, perchè questi il 20 giugno informava il maggiore Dehais (60) che gli era stata rappresentata, come cosa utilissima al suo servizio, che si aumentasse il numero delle guide attualmente impiegate presso le truppe delle Valli. Di conseguenza, lo autorizzava ad aumentarle fino al numero di 12, fissando ad esse una giusta mercede per invogliarle ad indicare i luoghi ed i nascondigli, nei quali si presumeva che potessero ancora trovarsi dei dispersi. Ma poneva questa condizione: che le guide non fossero pagate, se non dopo che fossero stati catturati i ribelli da loro segnalati: ciò ad evitare che si facessero false denunce a scopo di lucro. E poiché le spie avrebbero potuto dubitare di non essere ricompensate ad effetto conseguito, proponeva di anticipare il denaro nelle mani di persona che fosse di loro fiducia. Al danaro occorrente avrebbe provveduto, per ordine del duca, il tesoriere Bastia.

Con queste ultime provvidenze di carattere militare chiudiamo il racconto della campagna di guerra anti-valdese, che durava da circa due mesi (aprile-giugno). Con la metà di giugno la caccia ai ribelli superstiti passava in seconda linea, per lasciare il posto ad un'opera non meno difficile e complessa: quella del riordinamento e del ripopolamento delle Valli. Non cesserà interamente la guerriglia di montagna, ora in un vallone ora nell'altro: ma le azioni di rappresaglia, intraprese sporadicamente dai ribelli superstiti e contenute dai presidî militari dislocati nei punti nevralgici delle Valli, non daranno

---

(59) Cifr. i pagamenti fatti per le guide, che servirono le truppe ducali e francesi, in A.S.T., *Patenti Contr. Finanze* (art. 689) a. 1686, fol. 190, 198 e a. 1687, fol. 4. 75, 82 (n° 11, 84, 257-268); *Conti Tesorieri del Piemonte*, art. 86, a. 1686, Credito, n° 693 (11 maggio 1686: pagate al Saint-Laurent L. 100 da distribuire alle guide che hanno servito negli emergenti dei moti) e n° 695 (21 maggio 1686; pagate L. 100 al maggiore Dehais per guide); *Valli di Luserna*, art. 557, 567, 573. Sono ricordati: Francesco e Stefano Danna, Giovanni Fina, Ludovico Malchiodi, Giuseppe Fontana, Battista Luca, Giovanni Pellegrino, Andrea Giaimetto, Pietro Giaimetto, Daniele Magnotto, Pietro Gliton, Chiaffredo San Martino, Giovanni Micol, Francesco Trono, Pietro Trono, Pietro e Michele fratelli Breuza, Bartolomeo Ribeto, Antonio Breuza, Pietro Pascal e Giovanni Corveglio. Gli ultimi quattro furono guide prima dei francesi, poi del conte di Boglio; ma, non risultando cattolizzati, il 16 luglio 1686 furono arrestati e condotti a Luserna.

(60) Lettere del duca *Vitt. Amedeo II*, in *loc. cit.*, mazzo 57, 20 giugno 1686.

grandi preoccupazioni alla Corte, finché non ricompariranno sulla scena, con nuove armi e con nuovo ardimento, i drappelli inafferrabili degli « Invincibili », disturbando l'opera faticosa del ripopolamento, seminando qua e là il terrore e costringendo il duca a salutari concessioni.

Ma, se con questo capitolo si chiude il racconto del secondo periodo della guerra vera e propria, resta che, a complemento ed a conclusione di essa, noi ne facciamo, per così dire, il bilancio, esaminando le condizioni e le vicende riserbate ai valdesi, che persistettero nella fede e a quelli che accettarono l'abiura; la sorte dei piccoli fanciulli e le ripercussioni di varia natura, che la crociata anti-valdese ebbe presso parecchie Corti d'Italia e d'Europa.

Arturo Pascal

I nostri proverbi

Non si è ritenuto conveniente raggruppare sotto titoli o in gruppi speciali il centinaio di proverbi che si aggiungono a quel migliaio già pubblicato sul nostro Bollettino. E ciò, per evitare di avere troppe categorie ed assai pochi proverbi nelle singole categorie o capitoli, data la esiguità e la varietà delle massime ulteriormente raccolte: con non poca fatica, perchè è più facile mettere insieme il primo migliaio di proverbi che le singole centinaia successive. *

Comunque, riteniamo che saranno ugualmente apprezzate la sagacia, l'arguzia, la causticità di alcuni dei proverbi raccolti, ed in genere la chiara luce che si sprigiona dal sapere delle generazioni passate che, non avendo tutte le distrazioni che hanno quelle odierne, sapevano molto bene concentrare in formule brevi e schiette il frutto della loro esperienza, del loro senno, delle loro accurate osservazioni.

E' d'altra parte inevitabile trovare in qualche proverbio usate delle parole un poco rudi, che non si odono pronunciare dalla gente cosiddetta per bene o, per dirla alla francese, dalle persone eccessivamente « prudes ». Ma siccome i proverbi sono l'espressione viva del parlare popolare, non si è nemmeno pensato di togliere dal testo quelle parole che potrebbero, se espresse isolatamente, offendere le orecchie più delicate o più schizzinose. Perchè così facendo, si perderebbero alcune sentenze fra le più espressive e le più vere, quelle che mettono in efficace rilievo l'acume dei popolani, della gente che, vivendo a contatto immediato e diuturno con la natura, con gli animali e coi propri simili, è avvezza a chiamare le cose con i loro nomi: a dire pane al pane e vino al vino, senza attenuare o falsare il proprio pensiero. Poichè spesso le massime del popolo, quanto più volgare e rude è il linguaggio od il termine adoperato, tanto più sono spontanee, fresche, vivaci, espressive ed efficaci.

---

* Le puntate precedenti su « I nostri proverbi » sono apparse sui Bollettini: N. 57, pp. 98-130; N. 58, pp. 98-133; N. 59, pp. 70-106; N. 64, pp. 87-114; N. 70, pp. 39-63.

In tali casi va bene ripetere il motto dell'ordine della Giarrettiera « *honny soit qui mal y pense* ». Anche le parole spinte uscite dalla penna di Dante o quella attribuita al generale Cambronne sono tutt'altro che irriverenti là dove e quando sono state pronunziate.

Per la grafia rimandiamo il lettore alle note ed avvertenze pubblicate in occasione della prima puntata dei nostri proverbi, a p. 100 del Bollettino del Cinquantenario, n. 57, settembre 1931.

Desideriamo infine mandare un saluto reverente e fraterno alla memoria dei signori Abele Ghigo e Paolo Rostagno, che si interessarono sempre vivamente alla nostra raccolta ed ai quali siamo debitori di quasi tutti i proverbi qui inseriti, provenienti rispettivamente da Prali e da Prarostino, che sembrano avere una loro particolare caratteristica di contenuto, nonchè d'espressione, come potrà notare il benevolo lettore.

T. G. Pons

1069 - *Ki d'mëntio lu Bundìu, ëmparo a far lu Diau* (Prali).

Chi si allontana dal Signore, chi non è più sotto il suo sguardo, si accosta insensibilmente al male, entra nel raggio del suo potere.

1070 - *La i a pâ soccio kë trobbe pâ sun cioussìe* (Prali).

Variante dei prov. n. 51 e 214 della nostra raccolta; ed è usato per asserire che ognuno, se non è troppo esigente, se non pretende l'impossibile, riesce a trovare nella vita un compagno o una compagna.

1071 - *Ki vai dà cüal vai ën maluro* (Prali).

Le due espressioni contenute nel prov. sono di analogo significato e sembrano stabilire unicamente una equazione. In realtà, il prov. che è una variante del n. 817, vuol mettere in guardia chi si mostra donnaiuolo, chi fa il dongiovanni.

1072 - *Fümo e cicco, mun figl, â mes dë Franso, düi soldi ëntër düi e sënso travagl: fümo e cicco* (Prali).

Si usava per rimproverare i giovani che prendono l'abitudine del tabacco, per fumarlo e masticarlo, senza avere ancora i mezzi necessari per alimentare il proprio vizio.

1073 - *Tü sâ pancâ dunt tü óurè fünì d'magliar* (*d'caiar*) (Prali).

Non essere così fatuo e così superbo, perchè non sai quel che ti può preservar l'avvenire; non sai come e dove potrà finire la tua esistenza.

1074 - *Aprè bien bien d'passiënso - lu Bundìu duno l'ërcumpënso* (Prali).

Il significato del prov. è analogo a quello del prov. che asserisce: « lu Bundìu, â pago tart, ma â pago larc ». Ed indica il convincimento profondo che Iddio è fedele e che Egli ricompensa sempre chi lo teme e ne segue i comandamenti.

1075 - *Ilhe ê viciâ pi k'la müalo d'ün bërgìe* (Prali).

Si dice di una ragazzetta, di una giovinetta indolente, che non è abituata al lavoro ed alla fatica, che fa i suoi comodi, così come la bestia da soma dei pecorai, che scende dagli alpeggi solo una volta la settimana.

1076 - *A cur sampre, ma al abutî a rien* (Prali).

Si dice degli sventati, delle persone che all'apparenza sono attive, agitate anche, ma che non combinano nulla di buono, di utile, di costruttivo.

1077 - *Cant lu malavi d'mëntio lâ mësina, al ê foro d'dangìe* (Prali).

Chi sa di essere gravemente ammalato, si preoccupa delle medicine, della loro tempestività e regolarità: quando è scomparsa la preoccupazione, vuol dire che passato è anche il pericolo.

1078 - *Ilh'an lu ciamp d'la pisso e lu pra d'la cüalatto* (Prali).

Espressione alquanto cruda che si applica a giovani sposi indolenti nel lavoro e senz'altra preoccupazione che quella del lasciarsi vivere e del godimento immediato.

1079 - *Un poc a p'r ün la clau d'la crotto* (Massello).

Niente privilegi e preferenze: giustizia ci vuole in ogni famiglia ed in ogni circostanza. Perciò; la chiave della cantina, il manico del mestolo va tenuto a turno.

1080 - *Sai kë të devu, sai kë të paju: ma të paju pâ fin kë sìe ben giüstissià* (Angrogna).

Lo si riferisce agli Angrognini, che nel passato avevano fama di essere eccessivamente pronti alle dispute, « cicanìe », e conseguentemente amanti delle aule giudiziarie e dei relativi verdetti. V. anche n. 636.

1081 - *Vai te cugiar: kë të pössie tacunar* (Prali).

Tempora mutantur! Ed oggi, per la grazia di Dio, accadrà assai di rado, nelle nostre Valli, che una madre sia costretta a mandare a letto il suo figliuolo od i suoi figliuoli, per poter rattoppare un capo del suo vestiario, come avveniva nel passato.

1082 - *Un pet, un rot, un eitüërgn ërlamo la tèto, l'ëstome e lu cüal* (Prali).

E' una variante di altro proverbio, basata sulla lieve differenza di significato fra i verbi « deibarassar », sbarazzare, e « ërlamar », alleviare. Alquanto grossolano nella forma.

1083 - *L'ê la memo coso kë dire baiscüal a üno vèsso* (Prali).

E' cosa perfettamente inutile, son parole buttate al vento: ed è espressione che si ripete per constatare la incorreggibilità di certi individui, nell'età giovanile soprattutto.

1084 - *Dire-u a tü u dire-u a üno vèsso, l'ê la memo coso* (Prali).

Ha press'a poco il significato del precedente, espresso con parole più castigate. Il cane è sempre tra i piedi del padrone e non riesce cosa facile allontanarlo per lungo tempo. Così sono spesso i bambini in casa.

1085 - *L'ê sëren cum l'ögl d'üno ciabro* (Massello).

Modo di dire assai espressivo per indicare la limpidezza del cielo, la mancanza della minima traccia di nuvole.

1086 - *La flairo d'pi k'üno m. flapo* (Prali).

Espressione grossolana nella forma, per significare un odoraccio sgradevole, un fetore rivoltante.

1087 - *A la valâ tut ribato* (*s'l'ê riund e dür*) *u culo* (*s'l'ê plat e mol*) Prali).

Per indicare la instabilità di certe situazioni o la facilità con cui si risolvono: in pendio un liquido necessariamente scorre ed un corpo rotondo rotola e precipita. V. anche i nn. 912 e 913.

1088 - *Entò pâ eicüpir trop aut* (Prali).

Non si deve sputare troppo in alto, per il pericolo che lo sputo ci ricaschi addosso: l'eccesso della critica può dimostrarsi nocivo, potendo essa ricadere su chi la fa con soverchio compiacimento.

1089 - *Ent la vito, ëntò avalar amar e eicüpir dû* (Prali).

E' un precetto di sapore evangelico che ci invita a non reagire al male col male, ma a combattere il male col bene ed anche a serbare nel nostro intimo i dolori ed a avvicinarci al nostro prossimo col sorriso sulle labbra.

1090 - *La i a ün tëmp a tut* (Prali).

Per chi è diligente, assiduo al lavoro, non manca il tempo per compiere i suoi doveri: basta volere e sapere approfittare delle circostanze e non sprecare i ritagli di tempo. Cfr. anche i nn. 76 e 666.

1091 - *Curdunìe, fai tun mêtìe* (Prali).

E' una bella traduzione del proverbio latino « *sutor, ne ultra crepidam* », che è un invito alla discrezione, alla critica fatta con competenza e ragionevolmente.

1092 - *Al ei vé ëncâ tant ben, cum këlli k'fan lu cüal a las agüglia* (Prali).

A chi, pur avendo ancora buona vista, si lamenta di non aver più l'acutezza visiva della giovinezza, si dice appunto che ci vede quanto coloro che fanno la cruna all'ago.

1093 - *Eik'lo bèllo figlio, tüti la volën e nün la piglio* (Prali).

La bellezza fisica non è tutto se non è accompagnata dalla bellezza morale o da altre qualità intrinseche. Perciò, se tutti vorrebbero quella bella figliuola, ma nessuno la prende, è segno che c'è sotto qualche cosa che non va, che non soddisfa.

1094 - *Esse cum la vèsso d'Güstin: moc s'la n'avanso* (Prali).

Essere cioè molto sfortunati: potersi sfamare solo con gli avanzi degli altri, quando tutti gli altri sono satolli e gettano quindi i resti ai cani affamati.

1095 - *Uno bèllo famiglio - ëncumënso oub üno figlio* (Massello).

Non è tanto un prov. di consolazione rivolto a chi attende l'erede maschio mentre viene una femmina, quanto la constatazione che in campagna e quando le famiglie erano numerose, molto utile era la primogenita per aiutare presto la mamma nelle faccende di casa e nella sorveglianza dei fratelli e delle sorelle più giovani.

1096 - *Tü sê pes k'üno vipro: tèto eikiciâ, î bugio ëncâ lu panas, e tü tun lëngas* (Prali).

Espressione ruvida con la quale si riprovava aspramente quei linguacciuti ragazzi che credono di sempre aver ragione e vogliono testardamente essere sempre gli ultimi a parlare.

1097 - *Bienfait, bienfait: — tü la m. e mi lu lait* (Prali).

E' una espressione che adoperano i bambini per farsi reciprocamente dispetto, specie da parte dei minori d'età verso i maggiori, dai quali, come dai genitori, quando altri si fa male compiendo una azione proibita, si riceve inevitabilmente la doccia fredda del « ben ti sta », te lo sei meritato.

1098 - *Süu cuntënt, süu cuntënt, — m. sut a tâ dënt* (Prali).

E' simile al precedente ed è un indizio della dispettosità frequente che si manifesta fra ragazzi della medesima età. Così, quando uno si rallegra e si compiace della caduta di un altro, questi gli risponde con la suddetta espressione, un po' cruda ed offensiva.

1099 - *L'ê üno bravo figlio: î sau far d'foro e d'dint* (Prali).

Bell'elogio che si merita una ragazza virtuosa, diligente, ubbidiente ed attiva: sia nei lavori dei campi, più pesanti, sia in quelli della casa, più femminili.

1100 - *L'ê üno bravo figlio, ma i sau far ni d'foro, ni d'dint* (Prali).

Ma talvolta c'è anche chi, pure avendo carattere ed essendo virtuosa, non ama nè il lavoro di casa nè quello dei campi. E se la la prima è il modello ideale della moglie, non lo è affatto la seconda.

1101 - *I sau bien far d'foro: ma d'dint igl'ê gnanco buno a lavar lu cüal d'üno pügnatto* (Prali).

Ma la natura, sempre varia, presenta un terzo tipo: quello della donna attivissima come lavoratrice di campagna, ma incapace a tenere in ordine ed efficienza la propria casa, a mantenere lindi e lucenti gli utensili di cucina.

1102 - *Al ê tant tant garc kë s'l'aribbo düi pöugl ënsëmp î lu portën vio* (Prali).

In campagna soprattutto. la pigrizia è un difetto ed un vizio che viene preso di mira e combattuto con ogni mezzo, anche con l'ironia. Come dimostra questo proverbio pieno di spirito.

1103 - *Cant al a ben mingià e ben bëgü, â fai cum lu vèl grâ: â sauto, bâllo, pëtto e viro lu cüal a la kërpio* (Prali).

Detto scherzosamente dei bambini che non pensano che a satollarsi e a divertirsi, senza dimostrare neppure un briciolo di riconoscenza verso chi tutto questo gli procura, o che la dimostra inconsciamente come il vitello che, quando è sazio, saltella e scorreggia senza vergogna.

1104 - *Al ê pi ërvic k'ün vèl grâ* (Prali).

La petulante contentezza di un vitellino è ancora usata per indicare e sottolineare in un bimbo la sua vivacità irrequieta ed instancabile.

1105 - *Böico dunt tü vâ: s'no, vite u tart, tü t'rumpe lu nâ* (Prali).

Avvertimento che si dà ai bambini sventati, con la testa nelle nuvole, che non guardano mai dove posano i piedi e che perciò si espongono a pericoli di cui dovranno subire le conseguenze.

1106 - *Pigliar la sèrp oub lâ man d'gl'autri* (Prali).

Variante del prov. n. 691 e che traduce il significato dell'italiano « cavar le castagne dal fuoco con le mani degli altri »: cosa sempre più facile e conveniente che farlo con le proprie. E' il modo di fare dei cosiddetti « furbi ». Significato analogo ha il n. 691.

1107 - *A tira fora l'sentense parei di ase li pèt* (Prarostino).

E' ruvida espressione che allude a chi chiacchera a vanvera, a chi non riflette minimamente prima di parlare, a chi ciarla con incoscienza.

1108 - *Cant lu Pèlvu a sun ciapèl - k'lu bërgìe d'mëntie pâ sun mantèl* (Massello).

Proverbio meteorologico, non è che una leggera variante del n. 232 e che ogni regione alpina adopera, variando il nome del monte.

1109 - *A trei pâ l'aigo ê pürgâ* (Massello).

E' convinzione montanara che l'acqua si purga, passando sottoterra ove depone le sue impurità: per cui anche nelle sorgenti lungo i corsi d'acqua, l'acqua diventa potabile anche dopo pochi metri di percorso sotterraneo.

1110 - *S'la plou a l'Assansiun - ten tun bla a meisun* (Prali).

Il significato del prov. è identico a quello di un altro già pubblicato e consiglia di non vendere le provviste di grano, se piove eccessivamente all'epoca dell'Ascensione, cioè nel delicato momento della fioritura del grano, cui la soverchia pioggia è deleteria.

1111 - *Tegl, tegl, büt-mé â füac e ciciaudo-té â sulegl* (Prali).

Vuol precisare e mettere in evidenza le cattive qualità calorifiche del tiglio.

1112 - *Gl'ase d'Massèl ciariën dë vin e bövën d'aigo* (Prali).

Variante del prov. n. 244, adoperato scherzosamente per dar la baia agli abitanti di Massello.

1113 - *Pi vite sanà, pi vite varì* (Prarostino).

Non troppo dissimile, per significato, dal proverbio che afferma che « *il medico pietoso fa la piaga cancerosa* ». Si adopera a proposito di chi deve compiere un dovere doloroso e penoso, che non si può evitare.

1114 - *A i a gnanca dunà d'che far piurâ 'n ögl* (Prarostino).

Detto che si applica alle persone avare, che non danno mai nulla, anche quando un minimo di compassione o di riconoscenza lo consiglierebbe.

1115 - *A i a artrussà li barbis* (Prarostino).

Gli ha risposto a dovere, gli ha reso pan per focaccia, lo ha rimbeccato adeguatamente quel prepotente, quel tipo aggressivo, quel furfantello.

1116 - *Le cose i düru mèc tant k'i s'fan dürâ* (Prarostino).

I beni in genere, ma più specialmente gli oggetti, gli utensili, gli attrezzi, gli arnesi da lavoro durano soltanto in quanto si sanno conservare, riparare, mantenere.

1117 - *Stagiun fai barun* (Prarostino).

Detto per indicare che, quando arriva l'estate, a dispetto di condizioni climateriche ed atmosferiche sfavorevoli, i prodotti finiscono per raggiungere il loro sviluppo. Cfr. il prov. n. 890.

1118 - *Pasca füghet, pastural sec* (Prarostino).

Se per l'inclemenza del tempo la solennità di Pasqua si deve celebrare in casa, se cioè la primavera è piovosa e fredda, l'estate sarà asciutta e quindi sarà magro il pascolo e rado il fieno.

1119 - *Aver sèt dulur e 'na sfitta* (Prarostino).

E' una variante del n. 58 e si applica alle persone che sempre si lamentano, che si proclamano più disgraziate di Giobbe, che, delle cose, vedono sempre e solamente il lato oscuro e svantaggioso.

1120 - *Tant qu'la li a lu fla, la i a la vito* (Massello).

La vita ha talvolta delle risorse impensabili e non bisogna perciò mai disperare, nè piangere i propri malati prima di averli persi. Analogo significato ha il n. 204.

1121 - *Lu paisan, ün an â ri e sèt â pluro* (Massello).

Variante di un altro proverbio, ma con significato più estensivo nel senso che l'aleatorietà di un buon raccolto pesa sempre sul contadino della montagna: non solo su chi lavora terra poco fertile; perchè son tanti gli incerti cui va incontro l'agricoltore.

1122 - *Plus veon gl'ögl quë l'ögl* (Lettera di Masson e Morel).

Lieve variante del n. 938 ed è tratta dalla lettera di Masson e Morel a Bucero, nel primo quarto del XVI secolo. Il giudizio di due testimoni è più sicuro di quello di un solo.

1123 - *Lu tëmp â fai cum â vôl* (Massello).

A quella gente che non è mai contenta, che sempre trova a ridire alle manifestazioni del tempo, si risponde che il tempo, per fortuna, non ubbidisce ai desideri degli uomini, ma alle sue leggi provvidenziali.

1124 - *Lî clap ësmigliën a l'ulo*, ovvero:
1125 - *L'èrbo s'miglio a la tëppo* (Massello).

Hanno press'a poco lo stesso significato, come già il n. 92, e si usano per costatare che sovente i figli somigliano ai genitori, ora nel fisico ora nelle qualità morali.

1126 - *Venta cuntëntasse d'so sort* (Rorà).

Bisogna sapersi contentare del proprio stato, della propria sorte, pur cercando di agire con coscienza nel campo di lavoro che ci è stato

dato in sorte, senza invidiare quello degli altri, che ci pare sempre più bello, più facile, più redditizio.

1127 - *Al travagl sop, a ca al galop* (Colonie valdesi del Sud America).

Analogo al n. 74 ed al n. 711, mette in chiara evidenza la necessità, per un colonizzatore, di essere un lavoratore accanito: non è adatto al lavoro di pioniere chi è lento, indolente, chi preferisce la casa ai campi.

1128 - *Venta fa lu nì d'vent fâr la niâ* (Rorà).

E' una variante del n. 45 che consiglia a chi vuol mettere su famiglia di prepararsi la casa, di provvedersi dei mezzi indispensabili al raggiungimento di tale scopo.

1129 - *Cant la neu ven sü d'la föglio - î tuërno d'nant qu'la deiföglio* (Prali).

Quando la primavera è tardiva ed il maltempo invernale sorprende le nuove foglie, sarà precoce anche l'inverno seguente e la neve ricomparirà prima della caduta autunnale delle foglie.

1130 - *La s'pöl mai disse: dë st'aiga sì na vöi pa beve* (Prarostino).

Per quanta volontà si abbia di sottrarsi a particolari e determinate contingenze o situazioni, non si è mai matematicamente sicuri di poterlo fare, anche se si tratta di cose che ripugnano.

1131 - *Li vai d'mel për ciapâr d'musche* (Prarostino).

Chi vuole il fine, deve avere a sua disposizione i mezzi necessari per raggiungere il fine; e le persone noiose ed importune vanno trattate ed ammansite con la dolcezza e la cortesia.

1132 - *Chi a pòu d'travaiar për i'atri, ê pâ bun a travaiar për chièl* (Prarostino).

Chi lavora coscenziosamente per sè, lavorerà analogamente anche per gli altri; di rincontro, chi teme di lavorare per gli altri, chi non si presta a dare un colpo di mano al vicino bisognoso, non deve essere lavoratore esemplare neppure a casa sua.

1133 - *Qui dröm dina* (Prarostina).

Il francese dice analogamente « qui dort dine » per indicare che chi non s'affatica non ha bisogno dello stesso nutrimento di chi è in attività da mane a sera.

1134 - *Bè tëmp e marì tëmp - düru pâ tü lî tëmp* (Prarostino).

Il tempo scorre inesorabilmente, ma ogni giornata è diversa da quella che precede e se i giorni si susseguono con la regolarità più assoluta, essi non si rassomigliano; e sempre ad un tempo ne succede un altro, ed al bel tempo si avvicenda il cattivo e viceversa.

1135 - *Qui la vôl ciaudo, qui la vôl freido* (Prali).

Ognuno segue la sua via e vede le cose da un particolare punto di vista che non è mai esattamente quello del vicino: per cui chi vede le cose in un modo. chi in un altro ed ognuno crede che la propria idea o la propria visione sia migliore di quella degli altri.

1136 - *La stissa brüsa la pera* (Prarostino).

Rende evidente ed in modo espressivo il significato della sentenza latina « *gutta cavat lapidem* », che mette in rilievo i risultati di un lavoro assiduo, costante, ininterrotto.

1137 - *Fâr dë discouërs qu'fan sé a lâ pèira* (Prali).

Far dei discorsi senza senso, strampalati, pieni di assurdità e d'incongruenze.

1138 - *Al ê pi garc qu'ün pöugl* (Massello).

Il tale è assai pigro; lo è più d'un pidocchio che si crogiola là ove si trova, che cerca il calduccio. che si muove con somma lentezza.

1139 - *Da mariar, l'ê pâ bien, e marià, l'ê pâ rién* (Massello).

Nel prov. si esprime la misantropia delle vecchie zitelle che non avendo trovato da sposarsi, sentenziano che la donna da sposare non è gran che, mentre quella sposata non è proprio più nulla e porterebbe lei tutti i pesi del matrimonio.

1140 - *Ki rèsto da mariar rèsto pâ da ëntërar* (Massello).

Altra costatazione filosofica di chi vive scapolo, che cioè anche per lui viene quella che « *aequo pulsat pede regumque turres pauperum tabernas* », che elimina le distinzioni, le differenze, le preferenze che la vita semina tra gli uomini.

1141 - *Se ërpousar a la modo d'lâ rossa: dë dreit* (Prali).

C'è gente, in montagna, che lavora come una bestia da soma e che, come questa, si riposa brevemente, stando in piedi anzichè gettandosi a terra. In tal modo si riposano i più accaniti lavoratori, quelli

che non vogliono perdere un minuto di tempo, più dello stretto indispensabile. V. anche il n. 245.

1142 - *Esse ciagrin cum uno peiro* (Massello).

Modo di dire per indicare una persona che ha un grande dolore, che non riesce neppure ad esprimere.

1143 - *Tabac e böure, noçe dël Tagliaré* (Torre Pellice).

E' uno di quei proverbi detti « blasone popolare », usati per mordersi reciprocamente fra comuni, villaggi, famiglie. Il nostro vuol proclamare quei del Tagliaretto grandi fumatori e potenti bevitori. Bacco e tabacco, in parole povere, sarebbero in grande onore presso i Tagliarettini.

1144 - *Al a pa d'pi l'ideo dë far... qu'lu Diau d'purtar la sunaglio* (Prali).

Proverbio popolare molto espressivo per indicare che qualcuno non ha assolutamente l'idea di fare quanto gli si presta, gli si attribuisce. Così come non ha certamente intenzione di mettersi un sonaglio od un campano il diavolo, quando vuol sorprendere le sue vittime. Sarebbe ridicolo un ladro che si faccia annunziare col campanello.

1145 - *Tucià - brüsà* (S. Giovanni).

Usato ad indicare la rapidità insolita di qualche evento che normalmente richiede maggior tempo. Adoperato da coloro che hanno l'abitudine di vantarsi, che vogliono o credono di essere più bravi di altri, più veloci, più agili in qualche lavoro.

1146 - *La gargarìa ê la maledissiun di om, ma la fatiga li unura* (Rorà).

E' massima che fustiga la pigrizia e l'ozio ed onora invece il lavoro e la fatica umana. Tanto più valida in una regione montuosa dove il lavoro è così duro e la terra così avara.

1147 - *Të peule scapâ ar tribünal di om, ma mai a chèl dë tua cunsiensa* (Rorà).

Se il mondo fosse quel che non è, i tribunali degli uomini non sarebbero necessari: basterebbe quello della propria coscienza. Per una « coscienza dignitosa e netta », quant'è « amaro morso », anche un piccolo fallo!

1148 - *Pons, muneo; Micol, ributör; Trun, tèto düro* (o *têtü*) oppure: *Trun, blago; Pons, muneo; Micol, ribotto* (Massello).

I tre nomi di famiglia più comuni a Massello vengono segnalati da questo proverbio che sa di « blasone popolare » e che costata che i Pons sono generalmente interessati e desiderosi di ricchezza, i Micol invece sono beoni ed amanti delle bisbocce, mentre i Tron vengono dichiarati altezzosi e testardi.

1149 - *S'eisson eicì ê guèro, quë mai pas la l'ei sìe* (Bovile).

La guerra ricordata in questo strano proverbio è quella delle mandibole, è il mangiare e bere saporitamente, tranquillamente e gratuitamente. Se ciò si può chiamar guerra, allora non ci sia mai più pace, dice l'uomo della strada.

1150 - *Vöi quë ma tèto sìe tèto, u qu'lu Diau pigle ma tèto* (Massello).

Simile al prov. « *ai ma tèto e vöi qu'î m'sèrve* », ma più grossolano nell'espressione: indica in chi se ne serve una grande ostinazione ed una forte presunzione. Proclama perciò di voler agire a modo suo e di non volere assolutamente seguire il parere di altri.

1151 - *Chi mal pensa, mal abbia* (Rorà).

E' proverbio italiano passato tale e quale nel dialetto rorengo. Si adopera per bollare e condannare il maligno, l'invidioso e il maldicente. « *Honny soit qui mal y pense* » dice il francese, mentre il toscano più chiaramente dichiara: « *chi mal pensa, Dio gli dia male* » che è quasi una bestemmia.

1152 - *Anar a la messo për gardar lu prà* (Saluzzese).

Detto riferito a quei religionari del marchesato di Saluzzo, e ad altri, che, per non perdere tutti i beni e le loro sostanze, durante le lotte e le persecuzioni religiose del XVI secolo, fingevano di cattolizzarsi e seguivano esteriormente le pratiche del culto cattolico, pur rimanendo nel loro intimo dissidenti. (V. n. 185).

1153 - *La gialino qu'fai pâ d'ün, l'ê megl massar-la* (o *l'amassar*) (Pramollo).

Non si tiene una gallina per le sue penne o per il suo canto, ma per le uova che essa dà. Meglio quindi disfarsene se essa non produce, se non si verifica il guadagno in vista del quale essa viene allevata.

1154 - *La tamperansa l'ê la mare d'la salüte* (Rorà).

La temperanza è salutare in ogni cosa: nel cibo, nel lavoro, nel divertimento. Non è massima molto diversa da quella latina che proclama la miglior via essere quella di mezzo: « *in medio stat virtus* ». La moderazione va bene sempre ed in Toscana si dice ugualmente: « *astinenza è prima medicina* ».

1155 - *Travajar cum së të dëvësse vive çent an - e priar lu Bundiu cum të dëvësse meure duman* (id.).

E' una massima cristiana che i Rorenghi hanno seguito nel passato, avendo imparato quanto vi è duro ed avaro il lavoro e quanto precaria è la vita dell'uomo. Bisogna perciò lavorare con costanza ogni giorno ed affidarsi alla misericordia di Dio. « *Orare et laborare* ».

1156 - *Lu spec' a rifleta sensa parlar, ma le cumare î parlu sensa riflessiun* (id.).

Il parlare senza riflettere non è certo prerogativa della donna, ma forse essa ne ha più occasione dell'uomo. E' valida comunque, anche in questo caso, l'osservazione dello scrittore francese che dichiara « à ce sujet, je connais bon nombre d'hommes qui sont femmes ».

1157 - *Aghê pòu d'sun umbro* (Massello).

Aver paura della propria ombra, essere oltremodo pauroso, pusillanime.

1158 - *Ciapar düi culump òub üno favo* (id.).

Pigliar due piccioni ad una fava. Di significato identico all'altro proverbio « *far d'üno peiro düi cuëlp* », cioè ottenere un duplice risultato con un'unica operazione.

1159 - *Esse-lei catre ciat* (id.).

Essere in pochi, molto pochi, là dove si pensava trovare affluenza di gente. « *Y être quatre pelés et un tondu* » dice pittorescamente con lo stesso significato un proverbio francese.

1160 - *L'ê pâ d'farino dë tun sac* (id.).

« *Questo non è farina del tuo sacco* » dicesi pure in italiano, per indicare, specialmente nell'ambiente scolastico, un lavoro fatto da altri o preso di peso da un autore. Analogo è il significato del proverbio francese che dice « labourer avec la génisse d'un autre ».

1161 - *Esse pes quë Fafret* (id.).

Essere in povere condizioni, poveramente vestito ed avviluppato in indumenti di varia natura, con lo scopo di ripararsi, di difendersi in qualche modo dal freddo.

1162 - *Far brüsar i jeui d'le siule di auti* (Prarostino).

Impietosirsi di fatti ed avvenimenti che non ci riguardano e quindi impietosirsi a freddo, far finta di commuoversi.

1163 - *Esse ardì cum ün siulot* (id.).

Essere vivo, vivace come un cipollino ed in particolare molto vegeto ed arzillo.

1164 - *Esse bèlle a barun!* (id.).

Essere a catafascio per stanchezza, essere diventato come una massa inerte di carne ed ossa, completamente sfinito.

1165 - *Esse niër cum la gulo dâ lup* (Massello).

Per indicare l'oscurità impenetrabile di certe notti autunnali, quando una fittissima nebbia accresce senza misura l'oscurità notturna.

1166 - *Pìu pìu pìu, tugiurn vìu* (id.).

Si applica alle persone cagionevoli che sempre si lamentano, che sempre accusano dolori, che perciò si risparmiano quanto possono e così vivono più a lungo, sempre trascinandosi dietro le proprie magagne.

1167 - *Al a pià ën ira lu pan* (Prar.).

Non mangia più pane perchè ha lasciato questa vita. Questo ed i due seguenti sono modi di dire per indicare, senza perifrasi, il trapasso da questa all'altra vita.

1168 - *Fute 'l grule ënt l'üs* (id.).

In modo alquanto rude, indica press'a poco la medesima situazione del modo di dire precedente, gettare le ciabatte contro l'uscio, nell'ultimo sforzo di vita, per significare di star malissimo.

1169 - *Tirar lu pet baravantan* (id.).

Tirare il peto mastodontico, l'ultimo in questa vita. Il significato dell'aggettivo « baravantan », applicato alle noci, indica quelle

noci giganti, di origine « beneventana »: ma poi il termine ha preso il significato di strano, anormale, fuori dell'ordinario.

1170 - *Esse ni sanc ni aigo* (Massello).

Usato per indicare che con una certa persona non si è affatto parenti, nè vicini nè lontani, che non ci può essere quindi nessun interesse, nessun legame.

1171 - *Entò dunar për pigliar* (id.).

Il proverbio va applicato al lavoro dei campi, all'allevamento del bestiame, ecc. ed asserisce che prima di avere un prodotto, bisogna fare e dare quanto è indispensabile per ottenere il frutto relativo. E' l'applicazione in un altro campo del « *do ut des* » dei latini. Può anche essere valido in senso figurato e significare che occorre fare un beneficio per aspettarne un altro.

1172 - *Aver d'pan s'la panera* (Prar.).

E' un modo di dire per indicare previdenza prima di accingersi a qualche lavoro d'impegno, od anche soddisfazione per essere arrivato a avere una considerevole sostanza, danaro in serbo per le necessità della vita.

1173 - *La vai mal... e pöi la düra* (Angrogna).

E' un giudizio pessimista sulle condizioni generali della vita, che offre più dolori che gioie, più contrarietà che soddisfazioni. Ha press'a poco il significato di quell'altro proverbio che afferma essere le disgrazie come le ciliege: una tira l'altra.

1174 - *Neblo basso aprè Sen Gian - ê tut a notre dann* (Pramollo).

La nebbia, d'estate, è sempre pericolosa e porta alla campagna ogni sorta di danni: alla vite, agli alberi da frutta, ai cereali.

1175 - *Pui fa pui e sort fa sort* (Torre Pellice).

Sporcizia porta sporcizia e danaro porta danaro. Chi è già ricco può molto più agevolmente continuare ad accrescere la sua ricchezza, mentre chi è più povero è in pericolo di accrescere la propria povertà: perchè « *la roba va alla roba e i pidocchi alle costure* », dicono in Toscana.

1176 - *En val Soupatto - qui a mal së gratto* (Val S. Martino).

Come il seguente, pare un prov. nato per spiegare il significato di un termine o di una denominazione strana, con un senso un po'

ironico. E come « *a Parigi, quando piove... si lascia piovere* », così nella val Sonpatto (val Germanasca) chi ha qualche incomodo, qualche malanno, cerca di toglierselo, di alleviarlo.

1177 - *En Freibougio, lu freid l'ei bougio.*

Detto sorto per spiegare l'etimologia di Freifougio, ampio pianoro fra il foresto di Bô dâ col ed il colle d'Abries. E' luogo aperto ed esposto a tutti i venti, e quindi freddo e ventilato sempre. Si può perciò dire che « a Freibougio, il freddo ci si muove ».

1178 - *Al a mingià sun pan blanc prümer* (Prarostino).

Si applica a chi ha nella sua gioventù tutte le comodità desiderabili, ma che, ad un dato momento, deve cambiare tenore di vita, costretto ad un lavoro assai più rude e penoso di quello di prima.

1179 - *L'ê cum ver üno sunaglio a ün püärc.*

Si usa il prov. per indicare una cosa, una situazione, una vicenda, uno spettacolo insoliti, assai strani od anche stravaganti: come sarebbe quello di vedere un maiale con una campanella.

1180 - *Lu mâl ven a galop e s'n'ën vai* (*tuërno*) *òub las soccia.*

Quando ci colpisce il male è sempre troppo presto, perchè non lo si desidera nè lo si aspetta. Viceversa, allorchè ci ha colpiti, istintivamente lo vorremmo veder ripartire presto com'è venuto. Il suo decorso ci appare quindi sempre lungo e lenta la sua dipartenza.

1181 - *Chi folament parla, folament peris* (Témoin 1884, n. 4).

E' uno dei tanti prov. che vuol esprimere il concetto espresso dalla legge mosaica del taglione. Ha come una reminiscenza dell'antico Ecclesiaste, più energicamente espressa dal prov. it. « *chi di spada colpisce, di spada perisce* » o dalla espressione biblica latina « *abyssus abyssum invocat* ».

1182 - *Morta la bèstia, mort lu vrüm* (id., n. 8).

Dei mali occorre cercare la causa prima perchè, eliminando questa si eliminano quelli. Tolta la causa, vien tolto pure l'effetto.

1183 - *Chi a pur dar Diau, fai pâ roba* (id., n. 29).

Sembra voler dire che chi ha scrupoli, chi ha troppe remore di ordine morale, non si arricchisce, non prospera materialmente. Il prov. sarà sorto per condannare chi si è troppo rapidamente arricchito, senza troppo sottilmente pensare alla liceità del suo operare.

1184 - *Chi è büsiard ê ladre* (Témoin 1886, n. 9).

« Chi è bugiardo è ladro » è anche proverbio it. ed è volto a colpire la bugia, uno dei vizi o dei difetti più diffusi e difficili a sradicare o a correggere.

1185 - *La graisso e lu bun tëmp pon pâ anar ënsëmp* (Massello).

Chi, come deve fare l'agricoltore, lavora duramente, senza tregua e senza orario, quando lo richiedono le circostanze, è quasi sempre col corpo magro e segaligno. Questo è il senso che si deve dare al prov., interpretando bun tëmp come tempo favorevole, adatto al lavoro.

1186 - *Un cübèrt d'lausa ben fait, â düro çënt an aprè sun patrun.*

Il detto sembra esser sorto per elogiare il tetto fatto con lastre di pietra, in contrasto con tetti ricoperti d'altri materiali, come assicelle di legno, tegole, ecc., tenuto verosimilmente conto delle abbondanti precipitazioni nevose del passato. E la durata di un secolo per un tetto di lose ben costruito non pare per nulla eccessivo.

1187 - *N'an mèc lo quë n'së pilhu* (Prarostino).

La manna non cade più dal cielo ed il lavoro dell'agricoltore, per dare i suoi frutti, richiede slancio, volontà e perseveranza. Quando s'è messo mano all'aratro non si deve più riguardare indietro, ma si deve lavorare con alacrità per ottenere alla fine la ricompensa del proprio lavoro. Sembra un corollario del prov. it. « *il mondo è di chi se lo piglia* », degli intraprendenti, cioè.

1188 - *L'ambiçiun meno a la përdiçiun.*

L'esagerata ambizione inevitabilmente porta alla distruzione o alla perdita di qualche cosa: salute, ricchezza, tranquillità, onore.

1189 - *La tuma d'Prüstin para la sei e lava li dei* (Prarostino).

Proverbio citato dal sig. Beux nel suo breve studio sui « *Dialectos Valdenses* » comparso sul B.S.S.H.V. n. 9, ag. 1943. Analogo ad altro da noi pubblicato al n. 609 e riferentesi al formaggio fresco, non ancora stagionato.

1190 - *Arrèsto-te passant:*
regardo quand est d'ouro e fouto-me lou camp (Provenza).

Non è affatto il congedo che si vuol dare al lettore di quest'ultima puntata di proverbi in dialetto valdese, che porta a 1.190 i detti

valdesi raccolti e pubblicati. Vogliamo anzi prendere per noi il monito racchiuso in questo proverbio provenzale, diventato sentenza che si leggeva sopra un quadrante solare e che, in un modo un po' rude, ammoniva che presto viene per l'uomo, per ognuno di noi, l'ora dell'ultima dipartenza.

TEOFILO G. PONS

NOTE E DOCUMENTI

I riformati di Poirino

Poirino, a differenza di molte altre terre vicine, quali: Moncalieri, Carignano, Carmagnola, Villanova d'Asti e Chieri, appare raramente ricordata nella storia della Riforma Protestante in Piemonte (1). Posta su una via di intenso traffico commerciale, che dalla regione torinese conduceva nell'Astigiano. a non grande distanza da Chieri. la quale accolse le dottrine riformate con tale zelo e successo da essere chiamata la « Ginevra Piemontese », Poirino non tardò tuttavia ad accogliere anch'essa nelle sue terre l'eco della riforma luterana. Negli anni 1527-1528 udì certamente la parola infiammata del frate apostata Giovan Battista Pallavicino (2), il quale da Chieri irradiava, predicando la nuova fede, in tutta la regione circostante, nel Monferrato, come nel Marchesato di Saluzzo. Già verso il 1540 abbandonava la patria, o per fuggire i pericoli dell'inquisizione o per raffermare la nuova fede, il poirinese Baldassare Liegre (o Liepre), figlio di Bernardino, il quale, trasferitosi a Ginevra, vi ricevette l'onore della borghesia il 20 maggio 1541. Un decennio più tardi lo seguivano in quella ospitale città Luigi Beau (3) (o Bo), cardatore di lana, il quale vi acquistò il diritto di abitazione il 4 settembre 1551, e Anselmo Quaglia, figlio del nob. Matteo, al quale fu concessa la borghesia, o cittadinanza ginevrina, l'8 marzo 1552, pagando a titolo di ringraziamento 10 scudi e 1 seillot (4).

Mentre null'altro sappiamo dei due precedenti cittadini di Poirino rifugiati a Ginevra, qualche notizia più particolareggiata abbiamo sulla persona e sul soggiorno gi-

---

(1) G. Jalla, *Storia della Riforma in Piemonte*, Torre Pellice, 1914.

(2) A. Pascal, *Il Marchesato di Saluzzo e la Riforma Protestante durante il periodo della dominazione francese*, 1548-1588, Firenze, 1960 (*Bibl. Stor. Sansoni*, N. S. XXXVI), pp. 86-89, 129-130 e le opere ivi indicate.

(3) Per i piemontesi emigrati a Ginevra, cfr. J. Gaberel, *Histoire de l'Eglise de Genève*, Genève, 1858, I, cap. XI e Pièces justificatives, pp. 206 - 211; J. B. Galiffe, *Le Refuge italien de Genève aux XVIme et XVIIme siècles*, Genève, 1881; G. Grosheintz, *L'église italienne à Genève au temps de Calvin*, Lausanne, 1904; Jalla, *op. cit.*, pp. 373 e segg.; P. F. Geisendorf, *Livre des habitants de Genève*, Genève, 1957; Pascal, *La colonia Piemontese a Ginevra nel secolo XVI*, Firenze, 1959 (*Bibl. Stor. Sansoni*, N. S., XXXIV; *Ginevra e l'Italia*, pp. 67 - 133).

(4) A. Covelle, *Le livre des Bourgeois de l'ancienne république de Genève*, Genève, 1897, p. 238; Jalla, *op. cit.*, p. 379.

nevrino di Anselmo Quaglia, il cui nome fu spesso francesizzato in « Caille », dando motivo a non poche confusioni per la presenza contemporanea a Ginevra di altre famiglie francesi dal cognome di Caille. L'Anselmo, nato nell'anno 1525, era poco più che ventenne, quando ricevette la cittadinanza ginevrina. Come molti altri piemontesi rifugiati a Ginevra, anche il Quaglia esercitò la professione di apotecario e di speziale (5). Formò società con Bonifacio Quaglia, forse suo parente, con Pietro Cabriolo e Giovanni Voisin (cioè Vicino), piemontesi e come lui apotecari e speziali. Ebbero relazioni commerciali con Lione, dove acquistavano i loro prodotti, che trasportavano e rivendevano a Ginevra. Oltre che in spezie e farmachi, secondo il costume del tempo, trafficavano anche in cotone ed in altre derrate affini; perciò il Quaglia, nei documenti ginevrini, è definito ora come apotecario e speziale, ora genericamente come mercante. Ebbe parte attiva anche nella piccola chiesa di lingua italiana, nei cui registri (6) il suo nome compare più volte in qualità di padrino di figli di illustri rifugiati piemontesi, come i Sartoris di Chieri, i Lifforti di Cuneo ed i Bovero di Salles. Ebbe, a quanto sembra, tre mogli e numerosa figliolanza. Dalla prima moglie, *Maria Arnaud*, gli nacquero: *Maria*, battezzata nel tempio di St. Gervais, come tutti gli altri, il 1 ott. 1559; *Marta*, battezzata il 6 febbraio 1564; *Pietro*, battezzato il 30 dicembre 1565; *Anna*, battezzata il 7 dicembre 1567 e andata sposa a Jean Prest il 28 gennaio 1588; *Anselmo*, battezzato il 13 novembre 1568. Dalla seconda moglie, *Maria Bremont*, ebbe: *Samuele*, battezzato il 21 agosto 1570; *Sara*, battezzata il 16 luglio 1571, andata sposa a Nathanael Morin il 24 luglio 1592; *Maria*, battezzata il 21 gennaio 1571 e *Giuditta*, battezzata il 6 febbraio 1587. Infine dalla terza moglie, *Françoise*, di casato ignoto: *Giovanni*, battezzato il 22 settembre 1588. Dovette essere assai intimo e caro al riformatore Giovanni Calvino ed all'illustre marchese Galeazzo Carocciolo da Vico, perchè essi compaiono rispettivamente padrini dei primi due figlioli, Maria e Marta negli anni 1559 e 1564. Anselmo morì relativamente giovane a 66 anni il 26 settembre 1591.

I tre riformati di Poirino, che abbiamo sopra ricordati, si possono considerare come gli antesignani di una più numerosa schiera di riformati, che sorse in quella terra oltre la metà del secolo. Nel 1557 vi predicarono le dottrine riformate il ministro Alessandro Guyotin, che dirigeva la congrega protestante di Torino, di lingua francese, ed il suo coadiutore Gerolamo Selvaggio, pinerolese (7). Il frutto fu tale che, appena due anni dopo, Poirino è annoverata come uno uno dei centri più attivi della fede riformata. Secondo la celebre lettera del medico Alosiano di Busca (8), in quell'anno, anche in Poirino i riformati avevano ormai formato un corpo di chiesa, si radunavano la domenica mattina per leggere e meditare la divina Parola e nel pomeriggio per studiare il catechismo di Calvino ed altri libri di pietà cristiana, ed i fedeli avevano tanto ardire da disputare pubblicamente su argomenti di fede.

---

(5) L. Gautier, *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIIIme siècle*, in « Mémoires et documents de la Soc. d'Hist. et Archéol. de Genève, T. XXX, (1906), p. 452; Pascal, *La colonia piemontese a Ginevra*, in *loc. cit.*, p. 121.

(6) Arch. di Stato di Ginevra, *Registri di battesimi e di matrimoni della Chiesa italiana, della Chiesa della Maddalena e della chiesa di St. Gervais.*

(7) Jalla, *op. cit.*, pp. 93-94.

(8) La lettera del medico Girolamo Raffaele Alosiano di Busca fu pubblicata nel testo originale latino ed in una traduzione francese da A. Vinal, in « Bull. Soc. Hist. Vaud. », n° 7, 1890, pp. 43-60; in traduzione italiana dal Jalla, *op. cit.*, pp. 97-104.

Ma anche su Poirino, come su molti altri borghi della pianura, non tardarono ad infuriare le persecuzioni, ordinate prima dal Parlamento Francese di Torino, poi dal duca di Savoia E. Filiberto. La terribile persecuzione scatenata dal duca con l'editto del 10 giugno 1565 finì col disperdere e soffocare la piccola congrega. Alcuni dei riformati, ostinati nella loro fede, cercarono rifugio nelle Valli Valdesi o nel Marchesato di Saluzzo o varcarono le Alpi. Ma qualche favilla rimase sotto le ceneri, come appare dai documenti, che ora riferiremo (9).

Da questi documenti nei apprendiamo che vi fu in Poirino un gruppo familiare compatto, che dopo aver momentaneamente piegato il capo sotto la raffica della persecuzione, accettando una forzata abiura, ritornò alla fede riformata con tale ardore da attirare nuovamente su di sè le vendette dell'inquisizione, che li condannò come relapsi. Il nuovo nucleo riformato di Poirino era composto dei fratelli Giacomo e Bartolomeo Bozoli di Bressana, della loro madre Antonia, della sorella Margherita e di parecchi figlioli e figliole. Possedevano nel territorio di Poirino, nella località detta il Tegerone (Tenerone) una cascina, di notevole reddito, ch'essi avevano acquistata da Madama Basilica Cristina di Villanova d'Asti, e che per delitto di apostasia e di relapsia era stata confiscata e devoluta al patrimonio ducale.

Nell'anno 1574 il duca di Savoia, Emanuele Filiberto, volendo gratificare del suo zelo il P. Dionigi Cislaghi, inquisitore della città e della provincia di Torino, gli prometteva in dono 400 scudi da tre lire l'uno, ma in seguito, forse indotto dalle strettezze del pubblico erario, pensava che si potesse soddisfare l'inquisitore anche in altro modo, senza aggravio delle pubbliche finanze, lasciandogli la scelta fra i 400 scudi di moneta sonante o il possesso della sudetta cascina devoluta al fisco regio. In tal senso dava gli ordini al Capitano di Giustizia, Giuseppe Barberi.

Ma la scelta proposta dal duca non parve al Barberi così semplice, che si potesse prendere una decisione immediata. Tergiversò, per conoscere con più precisione il valore reale ed il reddito della cascina, supponendo che essi fossero assai superiori alla somma dei 400 scudi offerti in dono. L'attesa non garbò naturalmente al P. Inquisitore, che a più riprese importunò il duca, ricordandogli la promessa e costringendo il ministro ad affrettare le decisioni del Capitano con questo biglietto:

« Signor mio honor.mo,

Sua altezza non vorrebbe più esser molestata per conto de la mercede dichiarata al Sr. Inquisitor di questa città, cioè o che V. S. gli dia 400 scuti o che se gli faccia la donatione di una grangia di certi relapsi, la quale è situata in Poirino. Di che V. S. ne ha ordine, et io gliene parlai tempo fa et di poi il P. Inquisitore le deve haver communicate le scritture contra essi relapsi. Imperò V. S. sarà contenta farmi sapere, se si elegge di dargli essi 400 scuti overo che si faccia la detta donatione, acciocché Sua Altezza non li imputi la colpa del fastidio che ne havesse, poi che tanto tempo fa ha dichiarato il suo volere ».

Il Barberi attergava il biglietto con questa dichiarazione:

(9) Arch. Stato di Torino, Sez. I, *Registri Lettere della Corte*, vol. 19 (a. 1574), fol. 270-276.

« Ill.mo Signore,

Perché la cassina è di magior valuta et non si sa se S. A. con bona giustitia la possa donare prima che sentir le possessioni, il mio parer sarebbe che si facesse l'espositione al R.do Padre Inquisitore che segue: " S. A. ordina al Capitano Barberi che paghi al R.do padre inquisitore scuti quatro cento da libre tre in contanti, o vero in tanti beni stabili delli confiscati per dellitto di heresia in oddio di signori di Poyrino, salva la ragione d'ogni altro caso ". Così sarà provisto aluno (a l'uno) e laltro (l'altro), rimettendomi al suo più savio giuditio et bona mente di S. A. et si possa comunicar con detto padre inquisitore, con il quale ne ho tratato. Di V. S. Ill.ma Barberi ».

Ma il Cislaghi era impaziente di saziare la sua ingordigia. Venuto a Torino il 12 luglio (1574) ed abboccatosi col Nnnzio, credette opportuno affrettare le decisioni in suo favore, sollecitando un'altra volta il duca ed il ministro con una lettera personale al primo e al secondo.

Al duca

« Serenissimo Signore,

Già fu servita l'A. V. di far gratia all'Inquisitore di quattrocento scudi o d'una cassina situata nei confini di Poirino in un luogo detto il Tenerone, per pene confiscate dichiarate contro di Giacomo, Bartolomeo Bozoli di Bressana et loro madre, sorelle, figliuole e figliuoli, tutti condannati per heresia: qual cassina questi sudetti accomprarono da una Madama Basilica Christina di Villanova d'Aste. Suplica hora humilmente S. A. esser servita di fare comettere che di presente sia posta in esecutione la già fatta gratia. Il che tutto si conoscerà della sua pietà et clemenza. Humilissimo suddito, l'Inquisitore ».

E al ministro

« Molto honorando Signore,

Poi che mi truovo qui da Mons.r Rever.mo Nuncio et non havendo puotuto hieri basciar le mani di V.S., suplirò con questa mia, pregandola esser riccordevole d'un suo servitore, et fare che il Sr. Capitano di Giustitia habbia il secondo ordine, perchè dice mi espedirà subito, havendo di già ridutto la cassina ad manus Domini. Per l'amor di Dio mi faccia questo favore, che gliene sarò in eterno obligo. Et mi tenghi in gratia di S.A. Le bascio le mani. Di casa di Mons.r Nuncio, questo dì XII di luglio 1574 ».

Lo stesso giorno (12 luglio 1574) il duca troncava ogni indugio, impartendo al capitano di Giustizia l'ordine seguente:

« Al sig.r Capitano di Giustitia

Havendo noi dichiarato esser mente nostra di voler grattifficare il Reverendo et molto diletto Oratore, il P. Dionigi Cislaghi da Milano, Inquisitore in questa città, per le molte sue fatiche et spese fatte nell'esecutione dell'officio della Santa Inquisitione nei nostri stati, della somma di 400 scudi di tre lire nostre l'uno. Però volendo effettuare tale nostra intentione, vi ordiniamo che in esecutione habbiate quanto prima senza alcuna difficoltà nè dilatione sborsare et pagare et far pagare di contanti al detto Padre gli sudetti 400 scudi, alla predetta ragione, che con queste et la sua quetanza saranno da noi fatti buoni nei nostri conti. Overo in loco de detti scudi lo dobbiate mettere nel reale et attuale possesso della Cassina et beni o sian possessioni da essa dipendenti, ch'erano di Giacomo et Bartholomeo Bozoli di Bressana et d'Antonia, lor

madre, et Margarita sorella, figliuoli e figliuole, tutti condennati per heresia, confiscata et a noi devoluta, situata nelle fini di Poirino, in luogo detto Tegierone, qual cassina fu da essi Bozoli accomprata da Madama Basilica cristina di Villanova d'Aste, sotto suoi confini et coherenze, et in tal possesso lo mantenerete et diffenderete a fin che ne sia padrone pacifico, di modo che ne possa esso Padre Inquisitore desponere liberamente, venderla et alienarla et valersene come meglio le parerà in suo libero uso et dominio ».

Ma a questa donazione poneva una clausola di riscatto: « a conditione però che una volta che noi gli haremo pagati detti 400 scuti a lui o alli suoi o a chi haverà ragione et titulo, da loro possiamo rehavere la detta cassina con suoi beni et possessioni et incorporarla al patrimonio nostro ».

Non sappiamo, per mancanza di altri documenti, quale fu la soluzione definitiva della questione, se cioè il Cislaghi ebbe i 400 scudi o la cascina di Poirino confiscata per delitto di eresia e devoluta al fisco. Una cosa però è certa; che il Padre Inquisitore, in un modo o nell'altro fu largamente ricompensato a spese delle vittime della sua intolleranza!

Quanto alla sorte dei Bozoli, nulla sappiamo di certo. Un Giacomo Bozoli (o Bossoli) è segnalato nel 1586 dal *Galiffe* (Le refuge italien, p. 115) fra i piemontesi rifugiati a Ginevra e membri di quella chiesa italiana, ma senza indicazione precisa della sua terra d'origine. Con lui, nel 1607, è nominato anche Francesco, suo figlio o parente. L'identità del nome Giacomo e le circostanze cronologiche lasciano credere che in lui si debba ravvisare uno dei riformati di Poirino condannati per duplice delitto di apostasia e relapsia.

ARTURO PASCAL

Valdesi e Hussiti di Stiria

La cosidetta « Bummer Haus » sulla piazza principale di Stiria. è comunemente conosciuta sotto il nome di « Waldenser Schule »; la sua cantina e la sua cappella privata, nel Medio Evo, sarebbero state utilizzate come scuola di catechismo dal movimento valdese. L'attuale denominazione (Bummer Haus) è scherzosa e trae la sua origine dall'insegna di un'osteria, in cui si vedeva un leone più simile ad un cagnolino che al re degli animali; questa nuova denominazione risale al 19° secolo. Questa deliziosa costruzione di stile gotico venne costruita nel 1497; si salvò miracolosamente nello spaventoso incendio del 1522. In quel tempo era la dimora del più ricco abitante della città di Stiria nell'Alta Austria: Hans Brandstetter. Dalla sua famiglia, la proprietà passò nel 1567 nelle mani del Consigliere Wolf Händl. L'ultimo borgomastro evangelico della città di Stiria, Johachim Händl (il « Giudice di Stiria » di Enrica von Handel-Mazzetti) emigrò nel 1625, esule in Ungheria. La « Bummer Haus » trovò un nuovo proprietario nel giudice cattolico Nicolas Frizler.

Il movimento Valdese, col suo ideale di una vita vissuta, in conformità all'insegnamento evangelico degli apostoli, nella povertà, doveva porsi in contrasto inevitabile con la Chiesa cattolica-romana; dalla Francia meridionale si era diffuso in tutta l'Europa centrale: la Francia meridionale, l'Italia settentrionale, i Paesi Bassi e la Germania costituivano le più importanti zone di diffusione; nel Sud-Est, il movimento raggiunse l'Ungaria; a Nord-Est, il Brandeburgo, la Pomerania e la Po-



La « Bummer Haus » (chiamata la « Scuola dei Valdesi » in Stiria (O. O.) (Alta Austria)

lonia. In Germania il movimento ebbe i suoi centri particolarmente nelle regioni dell'alto Reno, nella Franconia, nella Boemia e nell'alta Austria. Sebbene dal 1184 sulla testa dei Valdesi incombesse « Ewiger Bann » (perpetuo esilio) e sebbene dai tempi di Carlo IV si facesse ricorso al rogo come pena per gli eretici impenitenti, tuttavia essi riuscirono a superare le più sanguinose persecuzioni. La sorgente della loro forza consisteva in una profonda conoscenza delle Sacre Scritture: « raro est apud eos (i Valdesi austriaci) homo cuiusque sexus, qui textum nodi testamenti non sciat cordetenus in vulgari ». Questa straordinaria conoscenza della Bibbia, il rifiuto di ogni forma di violenza, l'esser pronti a sopportare la sofferenza, uniti ad un esemplare tenore di vita, al quale i loro stessi avversari rendevano una eccezionale testimonianza, davano al movimento la sua duratura forza missionaria.

Indubbiamente si trovano nel movimento Valdese anche motivi e spunti sociali, in quanto, col volger degli anni, artigiani e contadini vi aderiscono in numero sempre maggiore; non bisogna però esagerarne la portata, come si è fatto recentemente oltre-cortina. La spinta più intima del movimento Valdese era e rimaneva l'Evangelo, che acquistava nuova forza sugli spiriti. Inoltre la predicazione Valdese raggiungeva anche, occasionalmente, famiglie ragguardevoli, come accadde in Norimberga,

dove il commerciante Hans von Planen autorizzò nella sua casa la preparazione di predicatori itineranti Valdesi; ed un'ampia discussione è sorta intorno ad un problema interessante: se il « maestro » (Meister) del duomo di Naumburg sia stato un Valdese, il quale, e nel progetto della sua opera, e nei bassorilievi e nelle sculture abbia dato corpo alla sua convinzione Valdese in antitesi alle visioni cattolico-romane.

Sanguinose persecuzioni colpirono ripetutamente i Valdesi di Germania; ma essi acquistarono nuova forza col sorgere del movimento Hussita. Questo è già in contatto nel 1418 con i Valdesi di Germania, in Norimberga; occorre qui ricordare il nome del discepolo di J. Wicliff, Peter Pagne, più tardi arcivescovo. Anche in Austria si strinsero presto relazioni, particolarmente strette dopo il sorgere della Unità dei Fratelli Boemi, le cui concezioni per molti aspetti concordavano con quelle dei Valdesi; sembra anche che il loro primo vescovo abbia ricevuto la consacrazione da u nvescovo dei Valdesi d'Austria. Questi legami erano praticamente inevitabili, anche per il fatto che ad opera dei Valdesi in Boemia e nelle sue regioni meridionali di confine numerose comunità e regioni nell'alta e bassa Austria si erano allontanate dalla Chiesa romana ed avevano costituito addirittura una Chiesa Valdese d'Austria. Circa tre volte all'anno, i suoi predicatori erranti (domini, Meister) venivano (nel 1391 nella solo Austria ne furono imprigionati 12) a visitare i loro « clienti » (Kunden), che avevano esposto, sotto il tetto e alle porte di casa, particolari segni di riconoscimento: si fermavano 3 o 4 settimane, ascoltavano la confessione, radunavano in segreto la comunità, di notte, in luoghi appartati (granai, cantine, mulini isolati); in queste « scholae » essi predicavano, pregavano e insegnavano; in queste adunanze essi celebravano la S. Cena frequentemente, spesso anzi, quotidianamente. Presumibilmente la maggior parte di essi partecipavano anche, contemporaneamente, al culto pubblico della Chiesa Romana, ancorchè essi la considorassero corrotta e tralignata dai giorni di papa Silvestro, e in essa ricevevano i sacramenti che, in fondo, essi respingevano e condannavano. Anche la piccola patria di Cordato era diventata una roccaforte di questi Valdesi, per un tempo.

Delle 42 parrocchie della diocesi di Passau, in cui si trovavano circa 1260 Valdesi, una parte si trovava sui confini della Boemia, l'altra parte invece tra il Danubio e i monti. Qui troviamo subito Kematen sul Krems con l'annotazione « et ibi scholae plures » (X), Neuhofen e Wels.

In quello stesso periodo il predicatore V. suggerisce all'abate del Duomo di Krems l'emigrazione obbligatoria degli abitanti del piccolo villaggio di Fischen sul Krems, perchè essi sarebbero tutti eretici. Nel 1315-1316 l'Inquisizione rintraccia eretici a Wels, Weisskirchen e Kematen (scholae decem), mentre a Neuhofen viene addirittura scoperta una « scole leprosum » istituita dal Valdesi. Più ad oriente, Stiria costituiva, nel Medio Evo, il centro di tutti i tentativi di opposizione alla Chiesa cattolica-romana. A partire dal 1260 sappiamo che si parla di Valdesi in quei luoghi; (si può presumere, però, che vi fossero già prima); anche la loro schola viene ricordata. Tuttavia, il movimento Valdese si diffondeva e conquistava apertamente la maggior parte delle località circostanti, nonostante le prime persecuzioni del 1311 e del 1338, nelle quali parecchi fuggirono, alcuni furono bruciati, altri signaculo S. Crucis in veste superiori perpetuo consignati, e molti furono condannati al carcere a vita. Qui ebbe luogo anche una delle più sanguinose persecuzioni dei Valdesi durante l'ultimo decennio del 14° secolo ad opera dell'inquisitore Peter

Zwicker; nel solo 1397 sarebbero stati più di mille gli arrestati e condannati di Stiria.

Notevole la varietà delle pene che venivano inflitte: alcuni dovevano portare per lunghi anni una croce penitenziale azzurra o rossa sulla sopravveste, altri ricevere un determinato numero di frustate dal parroco durante un ripetuto giro intorno alla chiesa; altri furono condannati a vari anni di carcere, altri dannati al rogo.

Da 80 a 100 Valdesi sarebbero saliti sul rogo nei pascoli o prati di Früscen-Thal, per ordine del Signore di quei luoghi, cosicchè il sito fu chiamato Ketzer-Freudhoff (cimitero degli eretici). Questo cimitero degli cretici è ricordato anche da Cordatus, circostanza questa degna di ulteriore riflessione, in considerazione delle scarse notizie che abbiamo di sua mano.

Come conseguenza delle feroci persecuzioni si ebbero anche isolati atti di violenza da parte dei Valdesi, che venivano così a trovarsi in contrasto con i loro stessi principî. In Chempnatem plebanum et in Nachlingen (Machlingen) plebanum cum socio occiderunt (1315); essi uccisero l'inquisitore Arnold von Krems O. P., e nel 1340, nella zona di Neuhaus insorsero con violenza contro l'Inquisizione, la quale aveva provocato un'aspra reazione nella Stiria. Così nella città i Valdesi bruciarono il granaio del « pleban » Federico, che dava ospitalità all'inquisitore; nella vicina Wolfern, incendiarono la canonica e perirono nell'incendio il Vicario Giovanni e la sua gente; e solo con grande fatica il suo successore Jakob evitò la stessa fine l'anno seguente. Infine i Valdesi portarono in Stiria, ad una delle porte della città un pezzo di legno semicarbonizzato ed un coltello sporco di sangue come chiaro ammonimento della loro ferma decisione di opporsi fermamente all'Inquisizione. In fondo, tutti questi avvenimenti sono puramente episodici; essi ci dimostrano la ferocia della persecuzione, ma anche la forza dei Valdesi, i quali potevano osare simili imprese. In realtà, però, l'Inquisizione conservò intatto il suo potere e si ripresentò secondo le necessità. Così, sebbene Peter Zwicker avesse vibrato un colpo decisivo alla forza delle comunità valdesi, ci troviamo di nuovo, nel 1445, in presenza di un processo contro eretici (Trinhuber) di Stiria, mentre nel 1470 sale sul rogo, in Vienna, il Vescovo Valdese Stefano. Nel 1315 ben poteva il vescovo valdese Neumeister parlare di 80.000 Valdesi nella sola alta Austria (o probabilmente in tutta la contea); questa cifra viene ricordata a lungo — almeno oralmente — perchè essa risuona ancora due volte dalla bocca di Kaspar Tauber prima e durante la sua condanna come eretico luterano il 17 Settembre 1524, davanti a Vienna. Indubbiamente il movimento valdese ricevette un nuovo impulso con il sorgere del movimento Hussita; indubbiamente i Valdesi erano anche abituati a piegarsi, a nascondersi ed a soffrire. Tuttavia, dalla metà del 15° secolo circa i « Totenpfeifeir » ed i Maestri dell'eresia hanno la preponderanza nell'alta Austria, appunto come Cordatus descrive: « I discepoli di Huss furono di casa in casa nella terra dell'Enns dai maestri di eresia pregati / e quelli che non scamparono / bruciati sono stati / tutti in una città ai confini della Stiria / in un luogo che ancor oggi si chiama / degli eretici il cimitero ».

Tutte le informazioni sui gruppi di eretici nell'Alta Austria, tra il Danubio e le Alpi, parlano di Valdesi; e la grande Inquisizione di Stiria, alla fine del 14° secolo, è diretta, per univoca testimonianza dei partecipanti, anche contro Valdesi. Ma Cordatus, il quale conosceva questa persecuzione altrettanto bene quanto il cimitero che ha accolto la cenere delle vittime, e ci ha riferito questo particolare tra le poche informazioni che ci ha dato intorno alla sua vita, parla erroneamente di Hus e dei suoi

discepoli. Ne possiamo quindi trarre la conclusione che Cordatus non ha conosciuto lo spirito e le comunità dei Valdesi per esperienza diretta e personale. Il fondamento di questa erronea affermazione trova la sua spiegazione nel fatto che, in Germania come in Austria, i gruppi valdesi oppressi e decimati, a partire dalla metà del 15° secolo vivevano all'ombra degli Hussiti, i quali, nella consapevolezza del mondo contemporaneo, sempre più apparivano in primo piano, in confronto ai Valdesi, i quali dovettero loro la possibilità di resistere alle persecuzioni dell'Inquisizione, fino al tempo della Riforma. E' comprensibile pertanto che per Cordatus — il quale seppe di tutti questi fatti quando già si era avuta questa nuova interpretazione dei movimenti Hussiti e Valdesi nell'opinione pubblica — i Valdesi della Stiria siano diventati Hussiti. Si può anche trarre, con sufficiente chiarezza, da quanto sopra detto, che Cordatus formula come convinzione personale (anche se ricevuta dai Fratelli Moravi o dai Valdesi) le informazioni di suo padre. E' più che discutibile che il padre Hertz, alla fine del 15° secolo ardisse dichiararsi valdese in Leombach, apertamente. Piuttosto è lecito supporre che suo padre formulasse le sue ereticali convinzioni solo nella riservatezza della stretta cerchia familiare. Se e quali esitazioni ed esteriori conflitti abbia provocato nello spirito del giovane Konrad Hertz questo dissidio fra il « paterno Valdismo » ed i principî della Chiesa cattolica-romana, finchè egli visse a Leombach, oggi non sappiamo, sebbene conflitti di questo genere fossero ovviamente inevitabili. Questo, per altro, ci sembra che possa affermarsi con sufficiente chiarezza, a conclusione delle nostre indagini: che Konrad Cordatus proveniva da una famiglia di fraterno conio valdese.

H. R. Färber

RECENSIONI

Registres de la Compagnie des Pasteurs de Genève au temps de Calvin, publiés sous la direction des Archives d'Etat de Genève par R.-M. KINGDON et J. F. BERGIER. Tome Premier (1546-1553) par JEAN-FRANÇOIS BERGIER, Genève, Librairie Droz, 1964, pp. XIV + 183.

I registri della Compagnia dei Pastori di Ginevra, conservati presso l'Archivio di Stato di Ginevra, hanno una grande importanza non soltanto per la vita ecclesiastica, religiosa e morale della chiesa e della città di Ginevra, ma indirettamente anche per le intense relazioni, che la Compagnia ebbe con le chiese riformate e coi rifugiati di varie nazioni d'Europa, comprese l'Italia e le Valli Valdesi. Già in questi registri avevano attinto parecchi cultori della storia valdese e della Riforma in Italia, segnatamente il Jalla nella sua « Storia della Riforma in Piemonte » e in due altri studi pubblicati nel nostro Bollettino (n° 33, a. 1914 e 64, a. 1935), mostrando la ricchezza e l'importanza dei documenti e delle notizie, che la consultazione di quei registri poteva offrire allo storico. Perciò dobbiamo vivamente rallegrarci che una schiera di valenti studiosi ginevrini si sia sobbarcata alla non lieve fatica di pubblicare integralmente i registri della Compagnia, corredandoli con dotte note illustrative.

Il primo volume, che corrisponde al primo registro della Compagnia, contiene: il testo integrale delle famose « *Ordonnances Ecclésiastiques* », le quali oltre a regolare la vita religiosa ed ecclesiastica di Ginevra, servirono in molti punti di norma alla costituzione ed alla vita delle chiese riformate d'Europa; le molteplici deliberazioni della Compagnia negli anni 1546-1553, il « *Consensus Tigurinus* » ed i lunghi processi di *Philippe de Ecclesia* e di *Jérôme Bolsec*.

Un solo documento (p. 137), in questo volume, interessa la storia della Riforma in Piemonte, rivelandoci il nome di un riformato, tale Antonius Bargius, che era rimasto fino ad ora ignoto. Costui aveva conosciuto a Venezia una donna, Elisabetta, nativa di Candia (Creta), e con lei era vissuto più anni in legame matrimoniale, ma senza aver confermato il matrimonio davanti ad una assemblea di fedeli, come desiderava Calvino. Essendo gli sposi venuti a Ginevra nell'agosto del 1552 e volendo vivere secondo la fede riformata, chiesero alla Compagnia che la dichiarazione del vincolo matrimoniale fatta davanti ai Pastori servisse di conferma al loro matrimonio, non avendo essi a Ginevra nessuno che potesse fare testimonianza del fatto. Prima di rispondere, i Pastori vollero consultare il conte Celso Martinengo, predicatore nella chiesa italiana di Ginevra, il quale attestò che i coniugi Bargius « avevano conoscenza

di Dio e della verità », cioè della fede riformata. Furono in seguito interrogati l'uomo e la donna per sapere se fossero vissuti insieme con l'amore richiesto tra marito e moglie. Avendo i Bargius risposto affermativamente e dichiarato che dalla loro unione erano nati due figlioli, i Pastori prima li rimproverarono e li ammonirono, perchè non avevano fatto constatare il loro matrimonio alla presenza di alcuni fedeli, allo scopo di evitare ogni scandalo; poi rimisero la decisiva risoluzione ad una riunione della Compagnia. Una lacuna del registro ci vieta di sapere quale fu l'epilogo della faccenda.

Qualunque sia stato, i coniugi Bargius non dovettero soggiornare a lungo a Givra, perchè i loro nomi non risultano iscritti nè nei registri dei membri della Chiesa Italiana nè in quelli degli abitanti e dei borghesi di Ginevra.

R. H. Bainton: *La lotta per la libertà religiosa* (Il Mulino, 1963, pag. 262 - L. 2.000).

In questo suo saggio, lo storico anglo-americano si è proposto di scrivere « la storia della lotta per la libertà religiosa ». Uno studio però, come avverte chiaramente il saggista, limitato: 1) « nel campo » (tratta solamente delle lotte nei paesi cristiani d'Occidente — considerando come Occidente anche l'incursione di Roger Williams nelle colonie britanniche del Nord-America —); 2) « *nel tempo* » (il periodo studiato comprende solo duecento anni, dalla fine del quindicesimo secolo a tutto il diciassettesimo).

Queste limitazioni non sminuiscono il significato e la validità di questo saggio. Anche il fatto che il « campo » subisca un'ulteriore limitazione, in quanto studia la « lotta» in seno al solo Protestantesimo, non cela recondite mire apologetiche o anticlericali, ma è dovuto a motivi puramente contingenti. Il Nostro non ignora che esiste un Cattolicesimo liberale, anche se è convinto che, per la sua essenza il Cattolicesimo è men capace di tolleranza del Protestantesimo.

La scelta del « tempo » studiato è invece frutto di matura ponderazione. La « lotta », infatti, è nata prima, è continuata dopo, e si rinnova del continuo rinnovarsi delle condizioni mutevoli della vita associata. Ma in questi due secoli « la lotta essenziale è compresa ».

La forma scelta dal Bainton per questo Saggio è quella biografica (Torquemada - Calvino - Serveto - Castellione - Ioris - Ochino - Milton - Roger Williams - Locke).

Il Nostro non si nasconde i pericoli insiti in questa forma di esposizione, che impone certi limiti e certe scelte. Ci sembra però che questi due rischi siano stati affrontati e superati in modo da non lasciar alcun dubbio sulla validità del criterio seguito. Siamo in presenza di un sagacissimo artificio letterario che dà vivacità e limpidità all'esposizione che non è mai pesante od oscura, pur essendo sempre frutto di vasta coltura. Nella prima parte la persecuzione cattolica e quella protestante vengono analizzate nelle loro cause e nelle loro manifestazioni (Torquemada - Calvino - Serveto). Nella seconda parte viene analizzato l'aprofondimento della controversia della tolleranza, le cui conseguenze sono particolarmente studiate nelle opere e nelle vicende di Sebastiano Castellione, Davide Ioris e Bernardino Ochino, che assumono in un certo qual senso, un valore esemplare. Nella terza parte il Bainton segue ancora questa « lotta » che porta ad una ulteriore chiarificazione del concetto di tolleranza nel canto e nell'azione di Giovanni Milton, nell'apostolato di Roger Williams che rompe le barriere razziali, nella filosofia di Giovanni Locke. Di particolare interesse il confronto tra il pensiero di Sebastiano Castellione e la « lotta » di Giovanni Locke. *Cl.*

SEGNALAZIONI

Hans Wolter S. J.: *Aufbruch und Tragik der apostolischen Laienbewegung im Mittelalter. Die Anfänge der Waldenserbewegung im Urteil der Quellen.* In « Geist und Leben. Zeitschrift für Aszese und Mystik » XXX (1957), pp. 357-369.

Il Wolter cerca di spiegare il sorgere del movimento valdese nel XII secolo come espressione della pietà popolare dell'epoca che aveva i suoi predicatori laici, spesso al seguito di eresie, come quella catara, intendeva la vita apostolica come un seguitare il Cristo povero e nudo e vedeva la vera autorità non nel ministero ecclesiastico, ma nella perfezione morale del cristiano. Inoltre era viva la coscienza che i laici fossero membri responsabili della chiesa (Ugo di San Vittore aveva definito la chiesa come « moltitudine di credenti ») per cui si riteneva necessario lo studio delle S. Scritture dalle quali i predicatori attingevano la loro sapienza. Fra i vari gruppi di predicatori laici il movimento valdese « cominciò il suo apostolato con la più pura intenzione » (p. 363), sì che esso fu più volte considerato precursore del movimento francescano. La scelta dell'arcidiacono di Oxford, Walter Map, per interrogare i rappresentanti dei Valdesi al III Concilio Lateranense « non fu una scelta molto felice » (p. 365). « La leggend/a che il/ Val/dés fosse presente e che venisse abbracciato affettuosamente da Alessandro III... è oggi abbandonata » (ivi). La « professio fidei » del Valdés al Concilio di Lione 1179-80, pubblicata nel 1946 dal Dondaine, non sarebbe un atto di abiura, ma una confessione di fede fatta dal Valdés, per sè e i suoi seguaci, nel chiedere all'arcivescovo Guichard il permesso di predicare. L'urto con l'autorità ecclesiastica avvenne soltanto sotto l'arcivescovo Johannes aux Blanches-Mains, successore del Guichard.

Valdo Vinay

* * *

Di Amedeo Molnar segnaliamo: *Der ökumenische Gedanke im tschechischen Protestantismus* (Ed. da Communio Viatorum - Theological quarterly - Praha) Si tratta di uno studio in cui il *Molnar* rivendica al Protestantesimo Ceco una perenne originalità e vitalità nel eampo dell'ecumenismo. Ne rintraccia i primi motivi nell'azione di *Milic von Kromeriz* che variamente sentiti e rivissuti si rinnovano nell'opera di Huss, di Comenius e nelle stesse lotte religiose che travagliarono i Cechi. Naturalmente il termine « ecumenismo » si presenta, come spesso avviene, in una luce alquanto equivoca, in quanto il Molnar può affermare che « der ökumenische Gedanke der alten Brüder enfaltete sich im bewussten widerspruch gegen di Kon-

stantinische Auffassung del Christenheit ». Non o-eremmo affermare che questa concezione dell'ecumenismo sia molto valida nella cosidetta civiltà cristiana occidentale

Cl.

Boulitrop Eugène, *Histoire de la Réforme en Savoie*, Aix-les-Bains, 1964, 8°, pp. VIII-304.

Ci siamo avvicinati con interesse e curiosità a questo grosso volume, sperando trovarvi elementi nuovi o per lo meno una trattazione aggiornata del movimento riformatore nella grande regione vicina a Ginevra. Purtroppo, in questo senso, l'opera è una delusione.

Il lavoro è infatti eccessivamente prolisso e soprattutto l'A. si è lasciato prendere la mano dal desiderio di narrare più o meno a larghi tratti la storia della Riforma ginevrina: senonchè dei capitoli interi non hanno alcun nesso con la storia religiosa della Savoia, e il lettore invano va cercando qualche cosa di nuovo in questa vasta compilazione.

Quanto all'assunto vero e proprio, quello annunciato dal titolo, purtroppo non si ha nulla di nuovo: anzi, diremmo che le notizie della Riforma in Savoia si perdono, non hanno collegamento fra loro, non si trova nessun interesse per le reali proporzioni del fenomeno, e la storia è limitata ad una successione di episodi.

Nel complesso, quindi, un lavoro che non soddisfa, che contiene anche delle inesattezze, e che ha un apparato bibliografico sommario e superficiale.

Quanto alla storia dei Valdesi, naturale che nel grosso polpettone essa trovi largo posto: ma vogliamo risparmiare al lettore i grossi errori di valutazione e di informazione di cui l'A. abbellisce il racconto: se quanto riguarda le poche notizie della Riforma in Savoia è stato preparato con la stessa cura, certamente bisognerà fare un serio controllo di quelle notizie prima di servirsene.

Nel complesso, una trattazione infelice, priva di serietà scientifica e quindi quasi del tutto inutile, seppure dettata da affettuoso interesse. A. H.

Pons Franco, *Val Pellice - Guida illustrata*, Torre Pellice, 1964, 16°, pp. 107.

Si tratta di un'agile e interessante manuale, di cui si sentiva la necessità da vario tempo. La parte comune a tutta la valle concerne la geografia, la storia, la struttura amministrativa ed economica, notizie sui dialetti, sul commercio, sulla flora, sulla ricettività turistica ecc. Di ogni comune è poi tratteggiato un rapido profilo, con le indicazioni riguardanti i servizi, gli alberghi, le passeggiate e via dicendo.

Lavoro certamente utile per chi desidera conoscere più da vicino la val Pellice e le sue caratteristiche.

INDICE

STUDI:


Princeton Theological Seminary Library
1 1012 01474 7770